DES EFFORTS

DU

PROTESTANTISME

EN EUROPE

ET DES MOYENS QU'IL EMPLOIE POUR PERVERTIR

LES AMES CATHOLIQUES

PAR Mgr RENDU

ÉVÊQUE D'ANNECY.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE CASSETTE, 23

1855

DES EFFORTS

DU

PROTESTANTISME

EN EUROPE

BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit.
Pl.

DES EFFORTS

DU

PROTESTANTISME

EN EUROPE

ET DES MOYENS QU'IL EMPLOIE POUR PERVERTIR

LES AMES CATHOLIQUES

PAR Mgr RENDU

ÉVÊQUE D'ANNECY.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE CASSETTE, 23

1855

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/deseffortsduprot0000mgrr

PRÉFACE

Le protestantisme avait pu naître par surprise sous l'influence des passions les plus violentes du cœur humain ; mais ce qui avait suffi pour lui donner la vie, ne suffisait pas pour la lui conserver et l'alimenter.

Loin de là, il portait dans lui-même des germes de mort. Semblable à ce dieu qui dévorait ses propres enfants, il était à chaque instant sur le point de mourir sous les coups du libre examen qui lui avait donné le jour. En effet, après s'être évertué sur les doctrines de la foi catholique, ce libre examen se portait sur les doctrines protestantes et chaque jour y faisait une nouvelle brè-

che ; de telle sorte qu'à l'époque où nous sommes arrivés il n'a plus rien à examiner, plus rien à retrancher à ce que lui avaient légué les premiers réformateurs.

Entre la marche du catholicisme et celle du protestantisme, il y a quelque chose d'inverse fort intéressant à examiner. Le catholicisme, en s'avançant le long des siècles, se développe dans les lieux, dans les personnes, dans son dogme, dans sa morale, dans son sacerdoce et dans toutes ses institutions. Sans doute ses vérités fondamentales ne changent pas plus que le Dieu qui en est la source ; mais, semblables à un foyer de lumière, elles en projettent les rayons vers tous les points de l'espace. Elles s'approprient les intelligences, elles deviennent plus claires, plus nettes, plus précises, par les définitions de l'Eglise et par les condamnations des erreurs. Chaque hérésie qui passe sur le monde est un aliment qui vient se consumer dans ce foyer de vérité et contribuer à le rendre plus ardent. Le catholicisme est si conforme à la raison, qu'il devient la raison publique des pays qu'il civilise. Cependant, il faut le dire, c'est surtout dans les applications pratiques de ses vérités que se montre son véritable progrès.

Peu de jours se passent sans qu'il ajoute quelques institutions aux institutions du passé.

Il n'en est point ainsi du protestantisme; arrivé à son apogée au jour même de sa naissance, il commence à vieillir et à déchoir dès le lendemain. A peine a-t-il éprouvé le sentiment de son existence, qu'il se trouve en proie au mal de la destruction. Tandis que le catholicisme est une doctrine de vie, le protestantisme est une doctrine de mort; il n'essaie pas même de se soutenir et de se propager par l'enseignement. Comme s'il était au désespoir de n'avoir rien à enseigner, il se borne à détruire autant qu'il le peut l'enseignement de ceux qui ont mission de propager la vérité divine ; il n'ose pas dire à ceux qu'il veut corrompre : Soyez protestants; il se contente de dire : Ne soyez pas catholiques. Or, là où il n'y a plus de vérité positive, il n'y a plus de vie *possible*.

Le protestantisme conservait en Angleterre une étincelle théologique : un écrivain y composait des ouvrages remarquables par la profondeur de la science; mais voilà que sa science est allée si loin qu'elle a conduit l'auteur jusqu'à la vérité, et Robert Wilberforce est devenu catholique presque

sans le savoir, mais poussé par la force invinci ble de la vérité.

Écrasé par le sentiment de sa propre faiblesse, le protestantisme a dans tous les temps cherché des appuis en dehors de la doctrine. Il a successivement fait alliance avec tous les ennemis de la révélation. Au XVIII^e^ siècle, il s'est ligué avec la philosophie et rangé aux côtés des encyclopédistes pour aider à la révolution de 89 qui, dans la pensée des uns et des autres, devait renverser l'Église, son auguste chef et toutes ses institutions. Ces deux puissances confédérées pour la ruine du catholicisme se croyaient au comble de leurs vœux quand, au commencement du siècle, l'Église de Jésus-Christ, qui s'était pour quelque temps cachée dans le cœur des fidèles, comme autrefois elle se cacha dans les catacombes, reparut tout-à-coup, non pas plus puissante, mais aussi vivante que jamais.

Persuadées par cette nouvelle expérience que les persécutions sanglantes sont plus utiles à l'Église qu'elles ne lui sont nuisibles, les deux alliées ne tardèrent pas à inventer et à exécuter un nouveau plan d'attaque. Espérant qu'il suffirait à chaque homme d'être en possession d'une Bible

pour se croire autorisé à l'interpréter à sa manière, et enfin se passer de toute religion, ils jetèrent en 1804 les bases d'une grande confédération qui prit le nom de *société biblique*. A dater de cette époque, cette machine infernale lancée contre l'Église a fonctionné avec une étonnante régularité. On est presque obligé d'épuiser les signes de la numération pour indiquer la quantité des Bibles qui ont été distribuées dans tous les pays, dans toutes les langues et même dans les idiomes les moins connus.

Cette nouvelle tentative n'eut pas plus de succès que la précédente. La Bible, jetée avec profusion entre les mains de l'ignorance et au milieu des hommes les moins préparés à la comprendre, n'a pas réussi à faire un seul chrétien. Il y a quelque chose de bien surprenant dans cette impuissance de la parole de Dieu quand elle est morte et privée de la parole vivante des envoyés du Seigneur; mais c'est un fait reconnu par tous les protestants de bonne foi, un fait qu'il faut répéter et répéter souvent, parce qu'il contient une instruction profonde; les deux milliards employés depuis quarante-cinq ans pour distribuer des Bibles, n'ont pas fait un seul chrétien. Au contraire,

la distribution des Bibles a fait naître dans les sociétés chrétiennes une foule de sectes nouvelles, qui ont fait du protestantisme un chaos religieux impossible à décrire. Ainsi, entre les deux alliées, l'avantage a été tout entier pour la philosophie, qui a recruté des indifférents, des incrédules et souvent des impies, tandis que le protestantisme se trouve après aussi pauvre et plus pauvre qu'avant.

Voyant donc que la diffusion des Bibles n'avançait en aucune manière la destruction du catholicisme, la grande coalition a dû recourir à de nouveaux moyens.

En 1835, deux cent cinquante ministres protestants se donnent rendez-vous dans la Rome protestante, pour y célébrer le troisième jubilé de la glorieuse réformation de Genève. Le but réel de cette grande réunion d'hommes partis de tous les points de l'Europe était de raviver un corps qui se meurt faute d'aliment. La Bible n'ayant obtenu aucun succès, on forma des *Unions protestantes* à l'instar de celles qui depuis longtemps existaient en Hollande, en Suède, en Prusse et dans quelques autres parties de l'Allemagne.

Dès lors on voit fréquemment se rassembler dans tous les pays des congrès, des synodes, des

conciles protestants, et partout on décide qu'il faut employer contre le catholicisme l'activité de chaque individu protestant. On ne se contentera plus de donner la Bible, on enverra des prédicateurs, des catéchistes, des journalistes et des libellistes de tout genre ; et au lieu de consumer des sommes immenses à acheter des Bibles qui ne convertissent personne, on soldera des embaucheurs qui en pervertiront un grand nombre.

Dans tous ces efforts de l'erreur contre la vérité, l'hérésie se cache derrière les armées qu'elle déploie contre l'Église de Jésus-Christ. Honteuse de sa nudité, elle n'ose parler ni de ses doctrines, ni de ses droits à un enseignement quelconque. Ses prédications se bornent à un seul mot : La Bible ! rien que la Bible ! Mais qu'arrive-t-il ? Les esprits sérieux, portés à la réflexion par l'agitation même qu'on leur fait subir, se mettent à examiner les Écritures, l'histoire, et ensuite toutes les accusations portées contre le catholicisme. Conduits jusques à la lumière, ils se retournent et sont stupéfaits de ne trouver que les ténèbres et l'erreur sur les voies qu'ils avaient jusque-là parcourues. Encouragés par un premier succès, ils avançent et ne tardent pas à se trouver aux portes

de l'Eglise. Les plus brillants génies de l'Angleterre et de l'Allemagne se réfugient dans le catholicisme, pour trouver le repos de l'esprit dans ses enseignements et les joies du cœur dans les pratiques de la piété chrétienne.

Ainsi, de ce travail des Unions protestantes de tous les pays réunies dans une seule action pour arriver à faire quelques protestants, il est résulté beaucoup de souffrances, beaucoup d'inquiétudes morales, beaucoup d'hypocrisie, beaucoup de démoralisation morale; mais pas un protestant n'en est sorti.

De nouveau déçue dans ses espérances, l'hérésie, au lieu de se rendre, va modifier sa stratégie. Tout en conservant la machine infernale de la Société Biblique et aussi les *Unions protestantes*, elle va combiner ces deux forces de manière à les faire valoir l'une par l'autre. La Société Biblique continuera à fournir ses millions et les Unions fourniront les ouvriers. On ne se contentera pas d'acheter des Bibles et de les faire colporter, on achètera des apôtres qui se distribueront le monde pour le convertir. Ces missionnaires soldés pour l'erreur, s'introduiront dans les pays catholiques, dans les campagnes et

jusque dans les chaumières, pour y surprendre l'ignorance et y marchander des apostasies. Des prédicants sans autorité, sans mission et souvent sans science, intitulés ministres du Saint-Évangile, établiront des chaires jusque dans les tavernes, afin que l'erreur saisissant partout les esprits, ne leur laisse ni le temps de la réflexion, ni celui du repentir. Cette grande armée, dont chaque soldat est largement rétribué par la Société Biblique, a reçu son organisation, ses instructions et ses mots d'ordre en Angleterre. Chaque brigade a son théâtre d'action, ses chefs et son budget. En 1853, environ deux cents prédicants sont sortis d'Angleterre pour aller pervertir les malheureux Irlandais, que l'on croyait avoir suffisamment préparés à l'apostasie par la faim. Dans la même année, vingt-un catéchistes, colporteurs, journalistes, écrivains de libelles diffamatoires ont été lancés sur la Savoie pour y fonder des prédications et tenter des conquêtes à l'hérésie. En Piémont comme en Savoie, le voltairianisme aux prises avec l'Église a cru devoir appeler l'hérésie à son secours ; après avoir réussi à mettre le pouvoir à sa disposition, il a ouvert des temples aux prédicants et des routes aux colporteurs de

mauvais livres. Il a fondé des journaux pour diffamer tout ce qui est honnête et combattre tout ce qui est vrai. L'Italie entière, la France, la Suisse catholique, les Provinces Rhénanes sont en tout sens parcourues par les émissaires de la grande conspiration religieuse qui, dans son zèle de prosélytisme embrasse le monde entier.

On se tromperait grandement, si l'on pensait que ce mouvement a pour but un intérêt purement chrétien. S'il en était ainsi, on se contenterait de porter la lumière aux infidèles ; mais non, c'est aux chrétiens les plus fervents, aux croyants les plus sincères, que l'on s'efforce d'inspirer le doute et l'incrédulité. Ce sont les populations catholiques et surtout les plus fermement catholiques, qui sont le plus travaillées par les conspirateurs alliés. Ne soyons pas étonnés que leurs émissaires aient été quelquefois repoussés avec indignation et même avec des menaces.

Après la révolution de 1848, le protestantisme, espérant sans doute arriver à ses fins, n'a pas dédaigné de se mettre au service des socialistes. A dater de cette époque, ces deux puissances n'en font qu'une, quand il s'agit d'attaquer l'Église. Dans les livres, dans les journaux, dans les intri-

gues politiques, elles se donnent constamment un mutuel secours. Ce n'est pas cependant que les socialistes veuillent du protestantisme de Calvin, ni que les protestants puissent vouloir du socialisme de Proudhon ; mais ils veulent d'abord se servir les uns des autres pour détruire la foi, bien décidés à s'entre-déchirer plus tard.

Cette alliance de toutes les erreurs contre la vérité universelle, déjà fort puissante par elle-même, le devient encore davantage par les secours que lui prêtent presque tous les gouvernements. L'Angleterre, la Hollande, la Prusse, le Haut-Rhin, la Bavière, la Suisse et le Piémont sont devenus on ne sait comment, ou les alliés, ou les humbles serviteurs de la grande conspiration protestante. Cette mystérieuse iniquité des pouvoirs, cette alliance encore inconnue de la plupart des publicistes, ne s'est montrée au grand jour qu'en 1852, et voici à quelle occasion. Un ouvrier de Florence, cabaretier, dit-on, avait épousé une femme venant d'Angleterre. Protégée par une riche demoiselle de cette nation, elle faisait l'école à quelques enfants, leur inspirait l'amour du protestantisme, distribuait des Bibles protestantes et d'autres mauvais livres. La loi du pays,

se trouvant clairement opposée à cet indigne commerce, la police ouvrit les yeux et les époux Madiaï qui travaillaient pour le compte des sociétés protestantes furent arrêtés, interrogés, jugés et condamnés à la prison. Cet événement mit l'Europe en émoi. Avec la rapidité de l'étincelle électrique, il mit en mouvement toutes les sectes du protestantisme, toute la philosophie et tous les alliés de la conspiration anti-catholique. Persuadé que si l'on abandonnait à la justice ces deux émissaires, tous ceux qui couvrent le sol de l'Italie seraient découragés, le parti se concerta pour aviser aux moyens de les sauver, et même de faire envier leur sort par tous ceux qui exerçaient le même métier. On organisa une émeute diplomatique à laquelle prirent part toutes les nations protestantes, et qui ne manqua pas d'être appuyée par les franc-maçons et aussi par ces natures détrempées, par ces âmes flasques et faciles que l'on parvient à enrôler dans le mal par quelques paroles flatteuses, ou par la seule manifestation du danger qu'il peut y avoir à blesser ou seulement à gêner la liberté des méchants. Les émeutiers du libre examen partirent des différents points de l'Europe, se réunirent à Florence et obtinrent

du Grand-Duc de Toscane la liberté de leurs émissaires. Un immense cri de joie accueillit cette victoire. Les conspirateurs et leurs nombreux employés l'entendirent, furent rassurés et le commerce des consciences put continuer en paix.

Jusque-là nous n'avions que peu d'inquiétude sur le salut des âmes qui nous sont confiées. Nous étions plutôt porté à regarder ces efforts du protestantisme comme la dernière flamme d'un feu qui s'éteint, ou comme les dernières convulsions d'un fanatisme au désespoir. Nous avouons aujourd'hui que nous étions dans l'erreur.

Nous sommes forcé de reconnaître que, s'il n'y a pas de vitalité dans le monstre de l'hérésie qui lutte avec tant de violence contre la mort et qui se dresse avec fureur contre l'Église de Jésus-Christ, il s'y trouve malheureusement une force ignorante, une puissance brutale capable de renverser bien des consciences mal affermies. Elle se reconnaît trop faible pour essayer de faire des hérétiques; mais nous reconnaissons, nous, qu'elle peut faire des indifférents, des incrédules et des impies : c'est encore trop.

Nous rappelant alors les conseils donnés par *Pie IX* aux Evêques d'Italie, de soutenir la foi

des peuples par des instructions et des publications mises à leur portée, nous avons encouragé autant qu'il était en nous les écrits qui nous semblaient répondre aux vues du vicaire de Jésus-Christ, et nous donnons nous-mêmes aux fidèles ce petit livre. Des quatre parties qui le composent, les trois premières ont déjà paru sous le titre de *Commerce des consciences*, la dernière paraît ici pour la première fois.

Peut-être sera-t-on tenté d'accuser l'auteur d'avoir usé envers ses adversaires de paroles dures et peu civiles. Nous avouons que ce reproche est mérité; mais si l'on veut comparer son langage aux injures grossières, aux calomnies outrageantes dont les prédicants et les écrivains protestants ne cessent de se rendre coupables envers les catholiques, et leurs ministres, et leur religion, on sera forcé de reconnaître que ce livre est auprès des écrits protestants un modèle de douceur et de civilité chrétienne.

Ceux qui reprochent de la violence aux écrivains catholiques, ne connaissent pas sans doute les aménités dont se servent les écrivains, les orateurs, les catéchistes protestants, quand ils parlent de nous. Il faut que, pour l'édification des catho-

liques, nous mettions sous leurs yeux un échantillon de la charité protestante. Un ministre de Genève, nous ne savons à quelle secte il appartient, enseigne un dogme qu'il regarde comme le plus nécessaire au salut du protestantisme. Or, ce dogme qu'enseigne M. Gaussen à ses élèves, le voici ; c'est lui-même qui va l'exposer : « J'appelle aujourd'hui votre attention sur un « point important qui doit être constamment « sous vos yeux, quand vous aviez affaire avec « Rome; je veux parler d'un dogme précieux « et sacré pour nos pères, mais trop négligé et « souvent même méconnu dans nos églises... Ce « dogme, c'est que Rome est la Babylone dont a « parlé saint Jean; le Pape, l'homme de péché, le « fils de perdition dont a parlé saint Paul, la « papauté la petite corne dont a parlé Daniel. » Selon M. Gaussen, c'est ce dogme qui a été prêché par Valdo, par Wicklef, par Luther et tous les grands hérésiarques; c'est ce dogme qui leur a valu des succès.

Pour prouver que ce dogme est un article fondamental de la foi protestante, il cite la confession de foi signée à La Rochelle par les protestants l'an 1603. Elle contient les paroles suivantes : « Nous

« croyons et maintenons que le Pape, c'est pro
« prement *l'Antechrist* et le *fils de perdition* pré-
« dit dans la parole de Dieu, sous l'emblème de
« la prostituée vêtue d'écarlate, assise sur les
« sept collines, etc.... »

Comme Louis XIV demandait aux protestants de ne plus se servir de pareilles expressions à l'égard des catholiques, ils répondirent : « A l'égard de « ces paroles d'*Antechrist* qui sont dans cette « liturgie et de celles d'*Idolâtrie* et de *tromperies* « *de Satan* qui se trouvent dans notre confession « de foi, ce sont des mots qui déclarent les raisons « et le fondement de notre séparation d'avec « l'Église romaine.... nous avons résolu de ne ja- « mais les abandonner, etc. »

M. Gaussen en conclut que c'est là le dogme qu'il faut étudier et qu'il faut prêcher; que ce n'est pas seulement une arme de controverse, mais une source de consolations; que rien n'est plus puissant pour combattre Rome, que de répéter que le Pape est l'homme de péché; qu'il ne faut pas combattre ses croyances, qu'il vaut mieux le faire haïr, etc... C'est pour arriver à ce but qu'il le dénonce comme l'ennemi de Dieu, le fils de perdition, le faux prophète, le persécu-

teur des saints, le satan incarné; et qu'il appelle Rome la mère des fornications, des abominations de la terre, la grande débauchée, la Babylone des derniers temps, etc., etc. Il parvient à varier ce thème dans trois volumes in-8°. Le fanatisme de secte avait pu rendre les hommes méchants et cruels, on n'aurait pas cru qu'il pût les rendre assez méprisables pour les vouer à de si longs et de si dégoûtants outrages.

D'ailleurs, pour revenir à notre petit ouvrage, il faut se rappeler qu'il n'est point adressé aux protestants, mais qu'il est destiné à dévoiler aux yeux des catholiques les trames honteuses ourdies pour les séduire. Or, quand on rappelle les brebis égarées, que l'on soit doux, que l'on ait des paroles de tendresse, des soupirs d'amour, très-bien! Mais quand on signale des ennemis, est-ce le cas de le faire avec ménagement? Faut-il craindre de les appeler par leur nom? Hésiter à mettre au jour les ruses, les perfidies qu'ils méditent, ne serait-ce pas trahir la cause de ceux que l'on doit défendre? Pense-t-on qu'il soit si facile de garantir l'ignorance, la faiblesse, la misère, la cupidité et le respect humain contre les tentations puissantes auxquelles on les soumet?

Puis, comme on le verra, le grand nombre des protestants qui s'agitent contre nous et de leurs soutiens sont des hommes d'une insigne mauvaise foi; or, la vérité ne peut pénétrer jusqu'aux hommes de cette trempe que quand elle est acérée et pour ainsi dire brûlante.

Enfin, s'il est nécessaire qu'il y ait dans cette lutte quelqu'un de scandalisé, ne vaut-il pas mieux scandaliser les méchants par trop de sévérité, que de scandaliser les bons par trop de douceur et de faiblesse?

Les chefs des associations protestantes se sont fortement recriés contre le reproche qui leur est adressé de corrompre par l'or et par l'argent et d'acheter des apostasies. Mais il serait facile de leur citer des milliers de faits et des témoignages irrécusables attestant la légitimité de cette accusation; il y a eu en Irlande, en Hollande, en Prusse, en Suisse, en Piémont, en Savoie, beaucoup de tentatives qui heureusement sont restées sans succès. Il est vrai que les acheteurs ne présentent pas toujours de l'or à ceux qu'ils convoitent; ils ont encore pour prix des âmes qu'ils veulent séduire du pain, du blé, des vêtements, des couvertures, des meubles; puis quand ils

voient une famille dans la gêne, ils offrent de lui prêter sans intérêts des sommes qu'elle ne pourrait jamais rendre et dont sans doute on lui fera quittance quand elle cessera de se confesser et d'aller à la messe : c'est à peu près tout ce que l'on peut en exiger.

La troisième et la quatrième partie de ce livre contiennent un petit exposé de la doctrine catholique, lequel roule principalement sur les points controversés entre nous et les protestants. Après avoir montré aux enfants de l'Eglise que les hérétiques en sont venus à n'avoir plus aucun symbole, aucune vérité à croire, aucune religion à professer, il était bon de leur rappeler les indicibles jouissances que leur procure la foi positive qui les soutient dans la voie qui mène au ciel.

Si ce petit ouvrage peut éclairer quelques-uns de ceux qui sont exposés à la séduction, nous nous féliciterons de l'avoir donné au public.

Rome, 1er décembre 1854.

LOUIS, *Évêque d'Annecy.*

DES EFFORTS

DU

PROTESTANTISME

EN EUROPE

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui se passe au milieu de nous et dans presque toute l'Europe.

N'avez-vous point rencontré quelques-uns de ces marchands de consciences qui parcourent les campagnes, se promènent dans les villes et se faufilent jusque dans le sein des familles pour y semer le mensonge et la zizanie? Cette branche de commerce, toute nouvelle parmi nous, prend une singulière extension. Elle mérite d'être connue. Voici comment se passent les choses. Il y a dans un village, à Arbusigny, par exemple, à Esery, à Veigy ou tout autre endroit,

une pauvre famille qui a des dettes et dont on est sur le point de vendre la chaumière qui lui reste pour l'abriter ; aussitôt se présente un de ces brocanteurs d'âmes qui sont à l'affût du malheur, afin d'en profiter pour leur commerce. Avec cet air de bonhomie que savent si bien prendre les escrocs, il dit au chef de la famille : « Pauvre homme ! vous êtes bien mal logé dans cette cabane si mal fermée ; vous devez avoir bien froid ! Comment le curé de l'endroit ne vous donne-t-il pas de quoi réparer votre maison et vous bien habiller !... Tenez ! moi, je suis ministre protestant ; quand il y a des pauvres dans ma paroisse, je les assiste. Venez demain chez moi, je vous remettrai une couverture pour mettre sur votre lit et quelques vêtements pour vos enfants. » Il s'en va et laisse ces pauvres gens tout ébahis d'une si belle charité.

La couverture arrive, et le ministre protestant ne tarde pas à la suivre. Cette fois il parle de refaire la maison et assure que la somme nécessaire pour cela se trouverait, si seulement cette pauvre famille était protestante au lieu d'être catholique. A ces mots, la femme se révolte, et le prédicateur s'en va sans laisser dans la chaumière autre chose qu'un mauvais livre.

Dans un autre endroit, un ouvrier, qui n'a que le travail de ses bras pour nourrir sa femme et ses deux enfants, est tombé malade. La misère et la faim sont mauvaises conseillères, elles donnent de grandes tentations. Les marchands de consciences le savent ;

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ils accourent et promettent du pain à ces malheureux, pourvu qu'ils consentent à livrer leur conscience. Hélas! ils le font.

Tout à côté, un créancier menace de faire vendre la maison et le champ d'un pauvre laboureur qui n'a rien au monde que ce petit domaine; les prédicants, qui *subodorent* le malheur pour en tirer parti, viennent lui offrir de quoi payer sa dette s'il veut abandonner sa religion. Il pleure et il promet.

Une pauvre mère veuve a deux enfants qu'elle traîne de porte en porte pour trouver de quoi les nourrir. Les brocanteurs envoient vers elle des zélatrices qui lui demandent ses enfants, promettant de les élever dans le bien-être et d'en faire de bons protestants. Comme si elle voulait pactiser avec le diable, la pauvre mère en cède un et garde l'autre pour Dieu.

Les acheteurs de consciences s'adressent de préférence et avec assez de succès aux ivrognes, qui ont toujours besoin d'argent; aux banqueroutiers, qui ne demandent pas mieux que de trouver une planche dans leur naufrage; aux femmes perdues, qui n'ont à vendre qu'une âme déjà bien gâtée, et surtout aux simples et aux ignorants. On en trouve partout. Dans les hôtels, dans les cabarets, sur les bateaux à vapeur, dans les voitures publiques, le long des grands chemins, on rencontre des prédicants, des catéchistes, des colporteurs, qui semblent disposés à convertir tout le monde au culte de la Bible.

Il se glissent dans un magasin, dans un café, dans

une fabrique, dans une auberge, et n'en sortent pas sans y avoir vendu ou donné une Bible, accompagnée, pour l'ordinaire, d'une petite brochure toute gonflée d'infamies contre les catholiques, leurs prêtres et leurs croyances. Si l'on repousse le présent, ils le font rentrer dans la maison en le donnant au premier domestique ou au premier enfant qu'ils rencontrent.

Pendant que les colporteurs distribuent les mauvais livres, que les catéchistes cherchent à endoctriner les ignorants, que les commis-voyageurs marchandent les âmes, les prédicants se font des auditoires dans les villes et annoncent : les uns, la parole de Luther; les autres, la parole de Calvin; d'autres, la parole des mormons; d'autres, celle des méthodistes; d'autres enfin, leur propre parole ou celle du premier venu. Ils ne sont pas difficiles sur la qualité : ils couvrent tout cela du manteau de la Bible, qu'ils élargissent assez pour couvrir même les plus ridicules inventions.

Ce n'est pas tout : ils ont des écrivains gagés qui, pour la vingtième fois, retouchent la Bible afin de la rendre aussi protestante que possible; d'autres sont occupés à composer de petits et de gros livres contre la doctrine catholique, des pamphlets contre les prêtres, contre les institutions religieuses, contre les sacrements, contre le culte des saints, et enfin contre toute vérité prêchée dans l'Église.

Ce n'est pas tout encore : dans l'espérance d'être plus favorablement accueillis des joyeux convives qui fréquentent les cafés, les cabarets, les cercles

et tous les lieux publics, ils font des journaux anti-catholiques qu'ils répandent partout avec une étonnante profusion. Ils transforment la société en une véritable foire, où se vendent, s'échangent, se donnent ou s'imposent le mensonge et l'erreur. L'Angleterre, la Hollande, la Suisse, Genève, sont pour eux des camps retranchés d'où partent les émissaires, les prédicants, les catéchistes, les journaux, les libelles, et en même temps les capitaux immenses qui sont nécessaires pour alimenter cette propagande d'iniquités.

Pour multiplier leurs forces, les ennemis de l'Église sont organisés en sociétés, tantôt publiques, tantôt secrètes. Avec des noms et des moyens différents, elles marchent toutes au même but, la destruction de l'Église. C'est une vaste conspiration, dont le centre est en Angleterre et dont les ramifications embrassent l'Europe. Les unions protestantes de Genève, celles de la Suisse, les trois de Hollande, celles de la Prusse, de la Suède et du Danemark, sont, pour l'action, subordonnées à celles de l'Angleterre; mais, à quelque distance qu'il soit du centre, chaque conspirateur, chaque affilié, chaque émissaire se soumet au rôle qui lui est assigné.

Cette grande entreprise a pour appui les gouvernements protestants et ceux des gouvernements catholiques qui sont momentanément entre les mains des ennemis de l'Église. Elle a pour appui tous les francs-maçons, essentiellement ennemis du catholi-

cisme en tant que religion positive et révélée. Enfin, elle a pour appui la Société biblique, dont le revenu qui s'élève, dit-on, à quatre-vingts millions, est employé, en grande partie, à acheter des apostasies. Ainsi dans cette innombrable armée de pervertisseurs, il y a des princes, des ministres, des diplomates, des capitalistes et des magistrats de toutes les catégories. Aussi avez-vous entendu les cris qu'ils poussent quand on vient à toucher même légèrement à quelques-uns de leurs émissaires?... On avait peine à comprendre, il y a une année, ce que signifiait l'émeute diplomatique qui se fit en faveur des Madiaï. Aujourd'hui le mystère se laisse pénétrer. Quelques commis-voyageurs de la Société étaient compromis, il fallait les sauver, et pour cela l'Europe s'est mise en mouvement.

Jamais l'agitation religieuse n'avait été aussi universelle. Au XVI^e^ siècle, il y avait eu des guerres civiles, des guerres nationales, qui avaient la religion pour cause; mais il n'est pas sûr qu'il y ait jamais eu tant d'accord pour combattre la vraie religion. C'est bien aujourd'hui que les nations sont réunies contre le Seigneur et contre son Christ. Il avait été dit dans l'Écriture : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » L'enfer, qui l'a entendu, a accepté le défi, s'est mis en campagne, et voilà qu'il ose espérer la victoire.

Avant de demander à ces missionnaires ce qu'ils veulent, voyons vers quelles régions ils se dirigent, à

quels hommes ils s'adressent. Il y a dans tous les pays, et surtout dans les pays protestants, une foule d'hommes devenus, par système, opposés à toute croyance religieuse, qui ne se contentent pas d'être sans foi, mais qui en toute rencontre se font gloire de leur incrédulité, déblatèrent contre les croyances, contre les doctrines les mieux avérées : est-ce à eux que s'adresseront les livres, les discours et les tendres cajoleries des zélateurs protestants ? Pas du tout... Il y a tout autour d'eux des indifférents qui se croient créés et mis au monde pour gagner des écus, faire des spéculations, manger, dormir, et quitter cette vie sans seulement s'être demandé à eux-mêmes s'il n'y en aurait point une autre : est-ce à ceux-là que s'adressent les propagateurs de la Bible ? Pas davantage. Ils voient une jeunesse vicieuse, qui connaît tous les chemins, excepté celui qui mène à l'église ; qui lit tout, excepté ce qui est écrit en faveur de la vérité et de la vertu : est-ce à ceux-là qu'ils se croient obligés de donner des conseils ? Non ; sans doute ils les croient assez mauvais pour n'en avoir pas besoin. Le protestantisme est déchiré par les dissensions intestines. Les hérésies, les sectes, les dissidences y sont plus nombreuses que les villes, et presque aussi nombreuses que les personnes : est-ce aux protestants égarés qu'ils iront montrer la bonne voie ? Non, mille fois non.

Mais il y a dans les campagnes des paysans honnêtes, des familles où se pratiquent toutes les vertus

chrétiennes; des personnes de tous les âges, qui vont avec assiduité, les jours de dimanche, entendre la parole de Dieu et prier avec tous les habitants de la paroisse. Il y a des chrétiens fervents qui aiment Dieu, qui respectent ses lois, qui sont remplis de charité pour le prochain et se montrent en tout dociles enfants de l'Église.

Ce sont précisément ceux-là que l'on veut convertir. C'est à eux que l'on dit de ne pas aller à la messe, de ne pas écouter le prêtre, de ne pas croire à l'autorité de l'Église, de ne pas se soumettre à ses prescriptions, de regarder comme des mensonges les explications qu'elle donne sur les sens des Écritures. Voilà, en un mot, ceux à qui l'on dit : Soyez tout ce que vous voudrez, mais ne soyez pas catholiques, et nous vous assisterons.

Ces convertisseurs d'une nouvelle espèce ne sont lancés par les sociétés secrètes que dans les pays catholiques. L'Italie, la France, la Savoie en sont inondées. Jugeons de ce qu'ils font ailleurs par ce que nous leur voyons faire autour de nous. A n'en juger que par les aveux de l'Union protestante de Genève, il y a en Savoie seulement plus de vingt commis-voyageurs pour le commerce des consciences : ce sont des catéchistes, des prédicants, des colporteurs de mauvais livres que l'on rencontre partout. Des ministres soudoyés par les zélateurs de Genève et de l'Angleterre, provisoirement établis dans des maisons particulières, travaillent à élever des temples dans

le Chablais, dans le haut Faucigny, dans la ville d'Annecy et à Aix-les-Bains.

Les journaux sont un moyen de propagande qui n'a pas été oublié par les propagateurs de l'hérésie ; la même société qui a établi à Genève le *Censeur*, a établi à Chambéry le *Glaneur*. Outre ces deux organes, qui sont spécialement réservés aux intérêts protestants, les prédicants sont encore soutenus par tous les journaux de la démagogie, à laquelle ils sont alliés par les principes et par la haine du catholicisme.

Ces tentatives de démoralisation seraient sans danger, si le ministère sarde n'y donnait son appui ; mais quand le désordre descend de haut, il va vite et gagne de la force en arrivant dans le bas. Du reste, le ministère de Turin semble, en cela, obéir au mot d'ordre qui a été donné à tous les gouvernement, de faire la guerre à l'Église. Ce qui se passe dans le grand-duché de Bade, en Suisse, en Suède, en Piémont, correspond à ce qui s'est passé en Angleterre, en Hollande, en Portugal et dans tous les pays qui ont consenti à s'enrôler dans la guerre contre l'Église.

La conspiration est conduite avec une apparente modération, dont on ne consent à se départir que quand on est sûr de la force. C'est ainsi que les protestants ont procédé dans tous les temps. Quand les catholiques de Corsier ont voulu, comme ils en avaient le droit, s'opposer à l'établissement d'un prêche au milieu d'eux, toutes les baïonnettes de la république

de Genève ont été requises pour aller imposer silence à quelques honnêtes pères de famille qui ne voulaient pas que leurs enfants pussent entendre les leçons d'un hérétique.

Les prédicants qui demandent d'établir des temples dans les communes catholiques se gardent bien de dire leur dernier mot; s'ils demandent un temple dans la ville d'Annecy, c'est pour les ouvriers protestants; à Aix, à Evian, à Saint-Gervais, c'est pour les baigneurs protestants; à Chamonix, c'est pour les naturalistes protestants qui vont visiter les glaciers. Ils ne manqueront pas de dire aussi que le *Glaneur* de Chambéry n'est établi que pour les protestants. La vérité est que l'on veut démoraliser les populations par l'ébranlement des croyances religieuses et l'extinction de la foi.

Le fait de cette conspiration quasi universelle nous étant connu, il reste à en examiner la cause et à se demander ce que veulent ces émissaires de l'hérésie. Ont-ils foi à l'œuvre qu'ils ont entreprise, ou ne sont-ils que des corrupteurs mercenaires?

CHAPITRE II.

Jusqu'où s'étend la bonne foi des hérétiques.

Y a-t-il des protestants de bonne foi ?

A cette question, posée d'une manière générale, nous n'hésitons pas à répondre : Oui, il y a des protestants de bonne foi ; il y en a beaucoup, il y en a dans toutes les sectes protestantes.

Pour les catholiques instruits qui voient la lumière divine se projeter sur tous les articles de leur croyance; pour ceux qui se sont occupés de controverse et qui ont pu à loisir contempler les subterfuges derrière lesquels sont obligés de se cacher les enseignements du protestantisme; pour ceux encore qui, après avoir étudié la raison humaine, ont deviné jusqu'où devait conduire le libre examen des protestants, il est difficile de croire que la bonne foi puisse jamais se rencontrer dans un hérétique. Mais ceux qui ont acquis une certaine connaissance des sociétés protestantes, ou qui ont connu d'une manière particulière des personnes appartenant à quelques-unes de ces sectes, ceux-là savent qu'il s'en rencontre qui vivent sans aucune inquiétude et même sans aucun doute sur la religion qu'ils professent.

Nous ne parlons pas de la tourbe des incrédules, des matérialistes, des athées, qui ont, à force de volonté, réussi à fermer la porte de leur intelligence à toute pensée religieuse, mais de ceux qui veulent et prétendent être chrétiens.

On comprend jusqu'à un certain point que les protestants puissent tomber dans l'erreur sans s'en douter. Comme ils ont perdu, en se séparant de l'Eglise, la suprême règle de la foi, ils sont tombés sous l'autorité de la raison privée et se sont ainsi soumis à toutes les aberrations qui peuvent obscurcir l'esprit humain. Une fois enseveli dans les ténèbres, il est plus difficile qu'on ne pense d'en sortir.

Il ne faut pas oublier que l'homme ne sait, en général, que ce qu'on lui a appris. Il parle comme il entend parler, il pense comme on l'a fait penser, il raisonne comme il a entendu raisonner, au moins jusqu'à ce qu'il ait appris que l'on peut parler, penser et raisonner autrement que lui. La première éducation est toute-puissante sur l'enfant ; or, combien sont obligés de passer leur vie entière sans avoir d'autre éducation religieuse que celle qu'ils ont reçue dans l'enfance !

Il y a donc une foule d'artisans, d'honnêtes ouvriers, de négociants, de chefs de famille, qui n'ont entendu que l'hérésie, fréquenté que les temples de l'hérésie, reçu que les inspirations et les soins de l'hérésie ; qui n'ont puisé dans la famille, dans l'école, dans la société que les enseignements de l'hérésie : comment ne seraient-ils pas hérétiques de bonne foi, et

n'ignoreraient-ils pas ce qu'ils n'ont jamais appris?...

Il y a dans les classes plus élevées une foule d'hommes qui, aussitôt après la première éducation, sont emportés par le torrent des affaires vers le côté matériel de la vie et que rien ne ramène à la pensée de Dieu, de l'autre vie et de leur immortalité : comment ne seraient-ils pas de bonne foi dans l'erreur qu'ils ont sucée avec le lait?

La bonne foi peut se trouver dans l'hérésie, même à côté de la science. Des hommes instruits, des savants du premier ordre, qui sont rentrés dans le sein de l'Eglise, ont affirmé qu'ils avaient été longtemps dans l'hérésie, sans se douter qu'ils étaient dans l'erreur.

Il y a donc des protestants de bonne foi, et il en y a beaucoup; mais ceux-là appartiennent à l'âme de l'Eglise. Espérons que le Dieu qui a fait dire par ses anges: « Paix aux hommes de bonne volonté, » les remettra sur le chemin de la vérité, ou les jugera avec miséricorde quand il les appellera devant son tribunal.

Les protestants de bonne foi sont faciles à reconnaître. Ceux d'entre eux qui ne vivent pas dans ce sommeil de l'indifférence qui produit l'insensibilité de l'âme, excercent toutes les vertus que le christianisme inspire. Ils sont charitables, ils sont pieux, ils prient, ils estiment la vertu dans les autres et l'encouragent partout où ils la rencontrent. Sincèrement attachés à celles des vérités chrétiennes qui leur ont été enseignées, ils sont dans la disposition d'admettre toutes celles qui leur seront connues comme venant de Dieu.

Comme il n'y a point de haine dans leur cœur, il n'y a point de fanatisme dans leur langage. Oh! non, ceux-là n'insulteront pas aux catholiques, ne marchanderont pas les âmes, ne paieront pas les apostasies, ne vendront pas le ministère de la parole à ceux qui méditent la démoralisation générale. Quand ils rencontreront des catholiques fervents, ils applaudiront à leur attachement à la foi et les encourageront à rester fidèles aux pratiques de leur religion. Ennemis du mensonge et de la séduction, ils voient en nous des frères qui vont à Dieu par un chemin différent ; mais ils aiment à nous rencontrer. Aimons-les, prions pour eux, soyons à leur égard remplis de prévenance, d'estime et de charité.

Cette première question nous conduit à cette autre : Y a-t-il des protestants de mauvaise foi ? Nous sommes assuré que tous ceux à qui l'on fera cette interrogation répondront que, si la bonne foi se trouve dans quelques-uns, la mauvaise foi se montre dans un plus grand nombre encore. Il est impossible de penser à ces prédicants sans mission, à ces acheteurs de consciences, à cette foule de colporteurs de Bibles, de pamphlets, de mauvais livres de toutes les natures et de tous les formats, sans éprouver à leur égard un sentiment de mépris ; c'est la conscience publique qui a imprimé sur leur front le sceau de la mauvaise foi. Cherchons seulement à énumérer ceux des protestants qu'il est absolument impossible de ne pas classer parmi les hommes de mauvaise foi.

C'est une bien grande insulte que nous leur adressons ; mais est-il possible de faire autrement? Pourquoi voudrait-on les ménager ? On l'a trop fait jusqu'à ce jour. On a cru qu'il fallait être poli avec eux, qu'il fallait user de modération, de ménagement et de douceur ; a-t-on gagné quelque chose par l'emploi de ce moyen? Au contraire. A force de leur adoucir la vérité, on a réussi à leur faire croire qu'on ne la connaissait pas et qu'on ne les connaissait pas eux-mêmes. On a peut-être scandalisé les simples catholiques, qui étaient sans cesse accablés d'injures, tandis qu'ils ne voyaient faire que d'humbles révérences aux ennemis de leur foi. Lisez tout ce qui s'écrit en Angleterre, en Hollande, à Genève, contre l'Eglise, contre le Pape, contre les catholiques en général. Les désigne-t-on jamais autrement que par les noms d'ultramontains, de papistes, d'idolâtres, d'enfants de Baal, de pharisiens, etc. ? Entendez les évêques anglicans parler d'une mesure prise par le Souverain Pontife, mesure qui avait pour but de faire connaître aux catholiques anglais de quelle juridiction spirituelle ils dépendaient : c'était une *agression papiste, insolente, insidieuse, atroce, basse, impie, pestilentielle, horrible, audacieuse, absurde, révoltante et méprisable.* Nous ne relevons pas la centième partie des insultes grossières adressées aux catholiques par les prédicateurs et les écrivains protestants ; mais en voilà assez pour légitimer les dures vérités que nous devons leur faire entendre. Ne craignons donc pas de prendre dans la

main du Sauveur le fouet dont il se servait pour chasser les profanateurs du temple et d'en frapper ces acheteurs de consciences, ces vendeurs de mensonges, ces profanateurs des doctrines sacrées. Laissons enfin à une trop juste indignation la liberté de la franchise. Comme il n'y a dans notre cœur aucun sentiment de haine contre les protestants, qu'il s'y trouve au contraire un amour tout fraternel pour ceux d'entre eux en qui nous retrouvons de la loyauté et de la justice, nous réclamons le droit de dire aux autres la vérité tout entière, sans l'entourer de formes qui la déguisent. *Irascimini et nolite peccare.*

Si la bonne foi devait se trouver quelque part, ce serait dans les chefs de la société religieuse. Examinons.

En repoussant l'autorité du Pape, les protestants en ont, en général, admis une autre. Pour eux, la société religieuse a le même chef que la société civile. Leur prince, qu'il soit homme ou qu'il soit femme, qu'il soit un ou qu'il soit plusieurs, est leur pape, leur pontife suprême, le directeur de leur conscience, le régulateur de leur foi. Hors de l'Eglise catholique, la religion est partout une affaire purement humaine qui, comme toutes les autres, est conduite par les hommes. En Russie, c'est l'empereur qui est le chef de l'Eglise et qui donne la mission aux évêques de ses Etats. En Angleterre, depuis qu'Henri VIII s'est intitulé chef suprême de l'Eglise, c'est le roi, c'est la reine qui tient les clefs du paradis, car c'est elle qui

règle ce qu'il faut faire et ce qu'il faut croire pour y aller. Comme la souveraineté religieuse est un droit inhérent à la couronne, les souverains qui se succèdent ne sont pas tenus d'imposer à leurs sujets les mêmes articles de doctrine qui ont été donnés par leurs prédécesseurs. Ainsi, sous Henri VIII, on condamne au feu ceux qui ne veulent pas croire au dogme de la transsubstantiation; et sous Edouard, qui se trouve pape de l'Eglise anglicane à douze ans, on brûle ceux qui veulent y croire. Les premiers rois de l'Eglise anglicane admettent le baptême comme moyen de justification, et la reine actuelle décide que cette cérémonie n'est pas absolument nécessaire. Le roi de Prusse, ceux de Hollande, de Hanovre, de Suède, les Conseils des cantons suisses jouissent aussi de l'omnipotence religieuse sur les sujets et les citoyens.

Nous demandons maintenant si tous ces papes et ces papesses qui se sont constitués les interprètes de Dieu, peuvent avoir la moindre foi à leur propre infaillibilité. Les historiens rapportent que, vers les temps de la décadence du paganisme, deux augures n'auraient pu se regarder sans rire. Serait-il possible que les papes d'Angleterre, qui décrètent une religion en trente-neuf articles, et les papes d'Allemagne, qui décrètent la religion d'Augsbourg, et ceux de la Suisse, qui abolissent toute religion écrite, puisqu'ils ne veulent plus de confession de foi, pussent, s'ils se rencontraient, se regarder sans rire ! Non, cela

n'est pas possible. Il y a souvent dans les hommes des aberrations d'esprit ; mais elles ne sauraient avoir cette constance dans une seule catégorie d'individus; non, encore, les princes protestants ne sont pas fous au point de se croire les envoyés de Dieu, pour diriger les consciences, interpréter l'Evangile et faire des religions à l'usage de leurs sujets; mais l'intérêt politique en fait des hommes de mauvaise foi. Afin de mieux assurer l'intégrité de leur despotisme, ils ont voulu joindre le droit divin au droit politique, la puissance spirituelle à la puissance civile, et se montrer aux peuples tenant le glaive d'une main et de l'autre la foudre du ciel. On a souvent reproché aux princes des monarchies catholiques de remonter au droit divin pour légitimer leur pouvoir; il est bien étonnant que les satires des publicistes ne se soient jamais dirigées contre les princes protestants qui s'adjugent le droit divin et qui prétendent en user sans aucune contestation. Henri VIII condamnait à être brûlé vif quiconque refusait de le reconnaître comme souverain pontife de la religion, et à la mort seulement ceux qui s'avisaient d'en douter. Les rois de Danemark, de Suède n'étaient pas plus doux à l'égard de ceux qui refusaient de les regarder comme des demi-dieux. Et l'on pourrait se persuader que ces hommes sont de bonne foi! Non. Ils étaient plus méprisables encore par la fourberie et la mauvaise foi dont ils faisaient usage pour tromper les peuples, qu'ils n'étaient redoutables par leur férocité.

Le 23 août 1835, le Conseil des Soixante, à Genève, décrète l'abolition de la messe, statue que chaque citoyen est tenu de servir Dieu selon le pur évangile, et défend de faire aucune idolâtrie papistique. Dans tous les cantons protestants, les Conseils ont encore les mêmes droits et jouissent des mêmes prérogatives divines ; MM. Decret, à Genève ; Druet, à Lausanne ; Blœsch, à Berne, peuvent ouvrir ou fermer des temples, envoyer et interdire des pasteurs, réviser la Bible, corriger l'Evangile, abréger le catéchisme, et dire aux prédicants de la religion officielle : Allez, instruisez les nations, baptisez-les au nom de Druet et compagnie.

Soutenir que ces hommes sont de bonne foi, ce serait soutenir l'absurde. Ce qu'ils veulent, c'est ne trouver aucun obstacle à leur puissance et, au moyen d'une théocratie menteuse, enchaîner les hommes au nom de la religion. Il est triste de penser qu'une fourberie sert de base à la constitution de tous les Etats protestants de l'Europe, et plus triste encore de voir des princes catholiques envier cette suprématie, qui les rendrait méprisables sans les rendre plus puissants.

CHAPITRE III.

De la bonne foi dans les synodes protestants.

Au lieu d'attribuer les succès et la persistance de l'Église catholique à la protection de son divin fondateur, qui a assuré que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, les hérétiques l'attribuent tantôt à la force de sa constitution, tantôt à ses institutions. Ils espèrent donc qu'en l'imitant le plus possible, ils parviendront, comme elle, à prendre racine dans le cœur des peuples et à faire partie de la société.

Julien l'Apostat, conduit par la même persuasion et la même espérance, avait transporté dans le paganisme, auquel il voulait rendre la vie, la plupart des institutions de la discipline catholique. Aujourd'hui, ce sont les protestants qui essaient ce même moyen. Nous avons vu le roi de Prusse faire placer des croix dans les temples, allumer des cierges sur les autels, obliger les évêques luthériens à porter les insignes de l'épiscopat, etc. Les évêques d'Angleterre n'ont-ils pas voulu obliger les ministres de la religion à ne paraître dans les cérémonies religieuses qu'avec le surplis ? A Genève, les prédications se sont modelées sur celles de Saint-Germain ; on a organisé des conférences re-

ligieuses dans divers temples ; il n'est pas jusqu'à la Société de Saint-Vincent-de-Paul que l'on ne se soit efforcé de contrefaire. Dans divers pays, les protestants, extrêmement jaloux du dévouement que produit la religion catholique, ont essayé de créer des Sœurs de Charité, auxquelles ils donnaient le nom de diaconesses. Les missionnaires catholiques devaient eux-mêmes avoir leur contrefaçon dans les marchands de Bibles, qui vont déposer ce livre divin sur des rivages inhospitaliers, où personne ne sait lire. Vains efforts ! les missionnaires protestants ressemblent aux véritables envoyés de l'Évangile, à peu près comme le singe ressemble à l'homme. Il leur manque en effet la parole ; car personne n'a pu légitimement leur dire : Allez et enseignez toutes les nations. On a pu en faire des marchands, on n'en fera jamais des martyrs. Dans toutes ces singeries, les hérétiques n'oublient qu'une chose : c'est de mettre au-dessus de ces institutions la foi qui les rend possibles et leur donne la vie.

Un concile se propose deux choses : de maintenir la foi dans toute sa pureté et de conserver la discipline dans toute sa rigueur. De ces deux choses découle naturellement l'unité qui doit former le premier caractère de toute religion qui vient de Dieu.

Enfin, les protestants, toujours à l'imitation des catholiques, ont voulu avoir leurs conciles généraux. Ils se sont donc rassemblés à Genève, à Londres et plusieurs fois à Berlin.

Le protestantisme, divisé par les sectes, par les hérésies dans l'hérésie, ne peut plus viser à l'unité. Il faut lui rendre la justice qu'il ne prétend ni l'avoir, ni même la croire possible pour lui. Il ne convoque donc pas des conciles pour fixer les articles de sa foi, établir un symbole, condamner et repousser les erreurs qui envahissent les esprits et les sociétés. On y vient de Genève avec le socinianisme, d'Angleterre avec l'anglicanisme, d'Amérique avec le presbytérianisme, d'Écosse avec le puséisme, de Suède avec le luthéranisme ; de partout avec le méthodisme, le mormonisme, le déisme et même l'athéisme, qui est au fond de toutes les opinions de la philosophie allemande. On est convaincu d'avance que chacun s'en ira comme il est venu, emportant le bagage de ses opinions, de ses croyances ou de ses négations. Ce n'est donc plus dans l'intérêt de la foi que les protestants se rassemblent en conciles, en synodes ou en conférences ; ils comprennent que pour eux il n'y a plus d'Église possible, plus d'unité de doctrine, plus de symbole : ils ont un autre but.

« Au mois de mai 1840, il s'éleva dans la chambre haute d'Angleterre, sur les 39 articles, un débat où l'on demanda si le clergé lui-même croyait à la vérité de ces articles qu'il souscrivait. A cette question, un des évêques répliqua que tous les membres du clergé y croyaient ; un autre, que personne n'y croyait ; un troisième, qu'il était impossible de les accepter ; sur quoi un quatrième ajouta que tous les gens raisonna-

bles les souscrivaient en masse, mais se réservaient de ne croire que ce qui leur paraissait convenable. Ce qui s'est passé depuis en Angleterre n'a fait que mettre davantage en évidence et en action cette division scandaleuse et toutefois bien instructive pour une multitude d'âmes honnêtes et détrompées qui ont pris et qui prennent tous les jours leur essor vers l'unité (Nicolas, *Du Protestantisme*, etc., page 411). »

Le spectacle offert par le sixième synode de Berlin, auquel se trouvaient dix-huit cents protestants des plus distingués par la science et par les positions sociales, est, sans contredit, l'un des plus singuliers que l'histoire ait consignés. Des hommes se réunissent de tous les points de l'Europe, afin de s'assurer que, pour eux il n'y a plus rien à détruire dans la religion que le Sauveur des hommes avait apportée sur la terre ! Luther, le premier novateur, avait aboli la suprématie du Saint-Siége. Calvin, faisant un pas de plus, avait aboli la messe. Storch rejette le baptême des enfants. Zwingle et vingt autres abolissent toute hiérarchie. On ne veut ni du péché originel ni du baptême. On supprime les uns après les autres tous les sacrements. Socin nie la divinité de Jésus-Christ. Strauss nie la Bible, et beaucoup d'autres nient Dieu ; et cet amalgame de négations s'appelle le protestantisme. Or, les voilà tous réunis en concile pour confirmer et raffermir le protestantisme. Ne trouvant rien à conserver, cette assemblée se transforme en un conventicule de conspirateurs. Ils savent qu'il y a sur la

terre une Église dans laquelle on conserve fidèlement tout ce qu'ils ont perdu ; une Église qui enseigne tout ce qu'ils nient ; une Église où l'on croit à Dieu, à la création, à la liberté morale de l'homme, à sa chute, à sa réprobation, aux promesses d'un rédempteur, à l'incarnation du Fils de Dieu, à la rédemption par le sacrifice de la croix, à la sanctification par la foi, par les sacrements et par les œuvres ; à l'existence d'un tribunal infaillible pour la conservation des doctrines sacrées, pour l'encouragement des vertus chrétiennes et la dispensation des grâces de la rédemption ; ils savent que cette Église, toujours la même, toujours constituée comme elle l'était au temps de son fondateur, continue à entretenir parmi les hommes le feu sacré de la vérité révélée. Une haine d'enfer entre dans leur cœur. Ne pouvant s'unir pour défendre aucune vérité, ils se liguent pour tenter la destruction de la Cité de Dieu, de l'Église de Jésus-Christ. Cette Église, que l'unité de ses doctrines, l'ardeur de sa charité, la majesté de son culte rendent si puissante, les effraie ; craignant qu'il n'y ait dans l'avenir de vie que pour elle, ils veulent la détruire. Voyons ce qui se passe dans ce congrès, où se trouvent réunis tant d'éléments de discorde.

Quelques membres, désireux de sauver du naufrage au moins les quelques points de doctrine conservés dans les Églises nationales, voudraient y rattacher la foule des incrédules, des indifférents et même des dissidents. Inutiles efforts ! Le temps des

Églises nationales, ces fictions scandaleuses, est passé; les princes n'ont pas plus que le Pape le droit de faire des religions.

Quelques membres voudraient faire un symbole, si petit, si court, si insignifiant qu'il fût, pourvu qu'il fût admis par tous les membres. Impossible ! n'eût-il qu'un article, il trouverait assez d'opposants pour l'empêcher de passer.

Puisqu'il y a entre nous des points de contact, disaient quelques-uns, décrétons que l'unité règne ! — Oui, disaient les autres, il y a unité entre nous, comme entre l'eau et le feu, entre le oui et le non, entre la vérité et l'erreur. — Mais enfin il s'agit de savoir si nous voulons être ou n'être pas. Le catholicisme, dernière ressource des intelligences qui veulent une foi et des cœurs qui veulent une religien, est là qui menace de nous envahir. Si nous laissons subsister le vide de croyance qui s'est fait dans les esprits et dans les cœurs des protestants, ce vide ne pourra qu'être comblé par les doctrines catholiques ; le danger est grand, il faut le conjurer. Or, il n'y a qu'un moyen : le peuple a besoin de croire, donnons-lui une doctrine. Dans l'impossibilité où nous serions de nous entendre pour former un symbole, une confession nouvelle, plus appropriée aux progrès de l'incrédulité, admettons, comme point d'unité, la confession d'Augsbourg, l'une des plus anciennes et des plus généralement admises en Allemagne.

Une révolte presque générale accueille cette pro-

position. Les calvinistes, les déistes, les rationalistes, qui forment la partie la plus nombreuse de cette assemblée, se récrient, et, pour arrêter l'orateur, entonnent une chanson patriotique, après laquelle on combat la confession d'Augsbourg. Quoi ! s'écrient les séparatistes, souscrire à une profession de foi usée par le temps, tombée en ruines devant les conquêtes de la raison, abandonnée depuis plus d'un demi-siècle par les protestants les plus éclairés et les plus zélés. Une profession de foi dont la fin contredit le commencement, et qui, par le seul fait de son existence, serait un démenti au véritable principe du protestantisme, qui, en se basant sur le libre examen, se proclame une religion de progrès ! Tant que la raison souveraine n'aura pas dit son dernier mot, pourquoi voudrait-on l'obliger à jeter l'ancre dans le terrain scabreux et mal assuré d'une profession de foi dont personne ne veut plus ? Quelle force espérez-vous trouver contre le catholicisme dans une profession de foi qui a déjà changé dix fois ? Quand les fondateurs des religions protestantes ont secoué le joug du sacerdoce et de l'Église romaine, était-ce donc pour se courber sous le joug d'une doctrine immuable sortie du cerveau de quelque despote spirituel ? Ne voyez-vous pas qu'avec la confession d'Augsbourg vous allez renouveler la messe, contre laquelle tout le protestantisme s'est révolté ?

Son dixième article n'admet-il pas la présence réelle de Jésus-Christ dans la cène ?

Où donc espérez-vous trouver des croyants assez dociles pour rétrograder si loin dans le passé de la foi?...

Les partisans de la confession d'Augsbourg répondent à leurs adversaires qu'il s'agit moins de doctrine que d'un lien devenu nécessaire pour s'unir contre l'ennemi commun. On fera bon marché de l'article dixième, et même de tous les autres, puisqu'en signant ce symbole chacun se réserve de n'y pas croire. Voici, en effet, la partie la plus essentielle de la déclaration :

Les membres du synode « *déclarent ne pas renoncer par-là aux formulaires de foi de leurs Églises particulières, et les partisans de l'union ne s'engagent pas à renoncer à leur* CONSENSUS. *L'admission de la confession d'Augsbourg laisse intactes les diverses opinions des luthériens, des unitaires et des réformés sur l'article* 10, *et ne doit en rien modifier la position des Eglises réformées, qui n'ont jamais admis ce formulaire comme un symbole.* »

Tel est le compromis qui a été signé dans le sixième synode de Berlin. Nous le citons tel qu'il a été inséré dans les procès-verbaux, et ensuite publié par les journaux protestants.

Telle est la déclaration des chefs du protestantisme; c'est tout un enseignement. Il y a dans ce peu de paroles de quoi faire rougir tout protestant honnête et capable d'en comprendre le sens. Dix-huit cents hommes des plus éclairés de l'Europe protestante, tous les docteurs de la secte, ou plutôt des

sectes, s'accordent à attester qu'ils sont d'accord dans ce qui les divise, qu'ils admettent ce qu'ils repoussent, qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Peut-il y avoir quelque chose de plus honteux qu'une pareille transaction ? Que penser de cette cohue de mécréants, qui sont assez lâches pour signer une adhésion mensongère des doctrines qu'ils repoussent ? Mais pourquoi tant de déplacements, tant de frais, tant de mouvements, pour aboutir à une comédie pareille ? Hélas ! ces hommes qui, pour la plupart, s'attribuent un sacerdoce usurpé, veulent se présenter aux peuples avec une religion positive ; ils font semblant d'en adopter une, et, en la prêchant aux fidèles, ils ne feront qu'ajouter l'hypocrisie à leur incrédulité. Dans la réalité, ils ont été conduit là pour signer la déchéance du protestantisme. Ils ont enfin constaté par écrit que, n'ayant plus pour leur servir de lien une seule vérité chrétienne, les protestants sont forcés ou de rentrer dans le sein de l'Eglise, ou d'adopter le mensonge pour s'en faire un drapeau contre elle. C'est le dernier parti qu'ils ont pris. Nous le demandons maintenant : est-il possible de trouver de la bonne foi dans cette assemblée, et dans le plus grand nombre de ceux qui s'y sont rencontrés ? Ils seraient moins méprisables si, au lieu de prendre des voies si détournées pour aller à leur but, ils disaient franchement qu'ils se sont réunis pour s'enrôler dans une seule phalange destinée à faire la guerre au catholicisme.

CHAPITRE IV

Y a-t-il de la bonne foi dans les missionnaires protestants?

Le catéchiste, le missionnaire protestant qui a reçu sa mission, s'achemine vers les lieux où il veut faire l'acquisition d'une conscience. Nous supposons qu'il arrive à Saint-Julien, à Annemasse, à Douvaine, ou partout ailleurs. Il rencontre un ouvrier, un paysan, un jeune homme, peu importe; il lie vite conversation, offre un petit livre, et bientôt après, c'est la religion qui est en cause. Après bien des détours, il dit au jeune homme : Vous feriez bien de vous mettre de ma religion. —Qu'est-elle, votre religion ?... — C'est la religion chrétienne. — C'est aussi la mienne. — Oui; mais la mienne est la religion du pur évangile. — La mienne aussi. — La vôtre est plutôt celle du Pape. — Vous avez raison, car le Pape a la même religion que moi, et moi la même religion que lui. Nous avons tous deux la religion de Jésus-Christ. Mais, dites-moi donc, quelle est la vôtre ? — La mienne est la bonne religion, c'est la protestante.

LE JEUNE HOMME. — Vous êtes donc protestant ?

LE MÔMIER. — Oui Monsieur.

LE JEUNE HOMME. — Mais, Monsieur, ne vous trompez-vous point? Le protestantisme n'est pas une reli-

gion, c'est plutôt l'assemblage de tous ceux qui protestent contre la religion.

LE MÔMIER. — A la vérité, ils protestent contre la religion catholique ; mais, en même temps, ils ont une religion chrétienne protestante.

LE JEUNE HOMME. — Quelle est donc celle que vous avez choisie parmi toutes les religions protestantes?

LE MÔMIER. — Mais il n'y en a pas deux.

LE JEUNE HOMME. — Dans ce cas, Monsieur, vous avez oublié de vous faire instruire ; car, moi, qui ne suis ni savant ni protestant, j'en connais au moins huit à dix, toutes plus protestantes les unes que les autres, et toutes parfaitement distinctes. Ceux qui ont étudié la matière en comptent jusqu'à cinq cents. Mais enfin, prenons les plus tranchées. Êtes-vous luthérien, calviniste, anglican, presbytérien, méthodiste, mormoniste, etc. ?

LE MÔMIER. — Je suis de la religion du pur Évangile, avec tous ceux qui croient à l'Evangile.

LE JEUNE HOMME. — Je commence à croire, Monsieur, que vous êtes de la religion de ceux qui n'en ont point. Toute religion contient une doctrine. Si donc vous voulez que je sache quelle est votre religion, dites-moi ce que vous croyez.

LE MÔMIER. — Je crois à la Bible.

LE JEUNE HOMME. — Moi aussi je crois à la Bible ; mais tout ce que contient la Bible n'est pas également nécessaire à savoir. Si vous me demandiez à moi quelle est ma religion, je n'hésiterais pas un instant à vous le

dire. En un moment, je mettrais sous vos yeux tous les articles de ma foi, la création de l'homme, sa désobéissance, son expulsion du paradis terrestre, la promesse qui lui a été faite d'un rédempteur dans la personne du Fils de Dieu, l'incarnation, la rédemption par le sacrifice du Calvaire, tout l'enseignement du Sauveur, l'institution de son Eglise, les pouvoirs qu'il lui donne, les sacrements qu'il établit, etc. Je vous montrerais ma religion dans son origine, dans sa fin, dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa constitution. Comment donc se fait-il que vous soyez si embarrassé pour me faire connaître la vôtre ? La religion est pour les hommes une chose assez importante pour que l'on sache clairement ce qu'elle est, ce qu'elle enseigne, ce qu'elle encourage, ce qu'elle défend et ce qu'elle permet.

LE MÔMIER. — Je réponds à tout cela en vous disant que la Bible est ma religion et qu'elle la contient.

LE JEUNE HOMME. — Très-bien ; mais enfin cette religion ne pourrait-elle pas sortir de la Bible pour se faire voir ?

LE MÔMIER. — Il vaut mieux qu'elle reste dans ce sanctuaire, où Dieu lui-même l'a placée.

LE JEUNE HOMME. — Elle en sortait bien autrefois, même pour les protestants ; car il y avait un symbole en trente-neuf articles pour l'Angleterre, une profession de foi beaucoup plus complète pour l'Allemagne, une autre pour la Suisse ; pourquoi n'auriez-vous pas la vôtre ? La Bible est, à ce qu'il me paraît, une mère

qui a fait beaucoup d'enfants; je voudrais voir celui que vous avez adopté ; ferait-il rougir son père ?

LE MÔMIER. — Le temps des professions de foi positives est passé. Le progrès dans lequel est entré le protestantisme ne lui permet pas de se fixer sur quelques articles toujours trop étroits pour contenir l'esprit humain. Sa profession de foi, c'est toute la Bible et rien que la Bible.

LE JEUNE HOMME. — Que servirait la Bible à celui qui ne la comprend pas ?

LE MÔMIER. — La Bible est à la portée de toutes les intelligences. Il suffit de la lire pour être pénétré des vérités qu'elle contient. Tout chrétien qui a parcouru la Bible d'un bout à l'autre, sait parfaitement ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être sauvé.

LE JEUNE HOMME. — Vous croyez donc, Monsieur, que si moi, pauvre ouvrier en horlogerie, je me mets à lire la Bible, je parviendrai par mes propres forces à reconnaître que c'est bien un livre inspiré de Dieu, qu'il remonte véritablement jusqu'à Moïse, jusqu'aux autres prophètes, jusqu'à Jésus-Christ et à ses Apôtres? Vous pensez que moi, qui ne sais parler qu'assez médiocrement le français de Genève, je pourrai m'assurer que c'est bien vraiment la parole de Dieu que vous avez fait passer de l'hébreu, du grec et du latin dans le français de Genève ou celui de Paris ? Vous assurez que moi, qui n'ai jamais étudié d'autre philosophie que celle des roues de rencontre et des pignons, je pourrai, sans crainte de me tromper, planer sur les

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

soixante-douze livres que contient la Bible, y trouver le principe d'unité qui la domine, en sortir avec un faisceau de lumière qui se projettera sur le grand acte de la chute de l'homme et de sa réhabilitation? Vous croyez que moi, qui n'ai d'autre théologie que celle de mon petit catéchisme, je parviendrai à tomber juste sur le sens de quelques passages de l'Ecriture, sur lesquels vous disputez depuis trois siècles sans pouvoir vous entendre? Vous croyez que moi, qui sais à peine lire dans mon livre de prières, je sortirai de la Bible avec une religion toute faite, que ni vous ni les vôtres vous n'avez pas su y trouver? Vous croyez enfin que je serai assez heureux pour sortir de cette lecture sans en rapporter deux ou trois hérésies pour grossir la masse de toutes celles que vous y avez puisées?... Non, Monsieur, vous ne croyez pas cela; et si vous m'assurez que c'est bien là votre persuasion, j'ai l'honneur, Monsieur, de vous assurer que vous êtes fou, ou que si vous ne l'êtes pas encore, vous êtes sur le point de le devenir; prenez vos précautions.

LE MÔMIER. — Vous exagérez le danger qu'il peut y avoir à lire la Bible. Les doctrines qu'elle contient sont si lumineuses, ses paroles sont si claires, que personne ne peut s'y tromper, au moins dans les choses essentielles.

LE JEUNE HOMME.—Personne ne peut s'y tromper?... Est-ce que vous rêvez, Monsieur le Pasteur? Personne ne peut s'y tromper? Vous ne savez donc pas l'histoire du protestantisme?... Permettez que je vous la

remette sous les yeux en très peu de mots. Pour vous la rendre plus sensible, je la condenserai dans un seul personnage.

Il y a trois siècles, un moine défroqué, appelé Luther, se mit à prêcher des doctrines dont les vrais croyants furent scandalisés. Les docteurs de l'Eglise catholique le refutèrent.

Luther en appela aux Universités de toute l'Europe, et les Universités le condamnèrent. Du Pape, il en appela à un concile général. Peu après, il déclara qu'il ne pouvait se soumettre à un concile, et il en appela à la Bible, laquelle ne parlant point, il lui fit dire tout ce qu'il voulait qu'elle dît.

Il en appela au Pape, le Pape le fit condamner par un cardinal. Luther en appela au Pape mieux informé, et le Pape mieux informé le condamna de nouveau.

Dès lors, au lieu d'en appeler au Pape, il dit qu'il fallait prendre les armes contre lui, contre les évêques, contre les cardinaux ; qu'il fallait les brûler vifs et se laver les mains dans leur sang.

Dès lors encore, il n'y a pas un échappé de collége, pas un rêveur atrabilaire, qui ne se croie inspiré et appelé à commenter la Bible, à interpréter l'Evangile, à réformer la parole de Dieu et à dresser un plan de religion. Tenez, Monsieur le Pasteur, je suppose que, tel que vous me voyez, je me mette à méditer la Bible, je vais vous dire ce qui m'arrivera...

J'ouvre l'Evangile : j'y vois que Notre-Seigneur a

dit : *Heureux ceux qui sont pauvres de bon cœur.* Et ailleurs : *Si vous voulez être parfaits, vendez votre bien, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi.* Dès lors, ma religion consiste à maudire les riches, à précipiter dans les enfers tous ceux qui ont une maison, un cheval, un champ ou un habit de soie; je deviens le chef d'une secte qui s'appellera les Vaudois.

Je continue à lire et je trouve que Jésus-Christ dit à l'aveugle de Jéricho : *Ta foi t'a sauvé.* Dès lors, heureux d'avoir découvert que c'est la foi qui sauve, je condamne les œuvres, je démontre qu'elles sont inutiles au salut; que les crimes les plus grands ne sont point un obstacle à la justification; qu'il est bon, au contraire, de se couvrir des plus noirs forfaits, afin que *la grâce surabonde là où avait surabondé l'iniquité.* Je deviens le chef d'une secte protestante qui sera la plus nombreuse de toutes.

Je continue et je lis : *Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive. Je suis venu séparer le frère d'avec la sœur. Le royaume de Dieu souffre violence.* Dès lors je m'écrie avec Zwingle, avec Farel et une foule d'autres réformateurs, que l'Evangile veut du sang et encore du sang. Il faut gagner le Ciel et se sanctifier en égorgeant ses frères.

J'avance dans l'étude de la Bible, et je découvre dans les *Actes des Apôtres* que les premiers chrétiens mettaient en commun leurs propriétés, vivaient en frères et avaient proscrit ces mots de l'égoïsme, le

mien et le *tien*. Dès lors, je proclame la communauté des biens; je déclare que les riches, que les propriétaires, sont des coquins qu'il faut détruire. Je vais me mettre à la tête des paysans, des ouvriers et des pauvres, pour m'aider à faire justice de ces voleurs. Munzer ne fit-il pas de même ?

Plus j'avance dans la Bible, plus je progresse dans l'épuration de mes idées. Je lis dans l'Evangile de saint Jean que Jésus-Christ *est la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde*. Dès lors, persuadé que Dieu seul instruit les hommes intérieurement par l'inspiration, je me dis à moi-même : A quoi bon ces livres ? à quoi bon cette Bible qu'on veut me faire lire ? à quoi bon ces prédicateurs qui veulent remplacer le Saint-Esprit à la porte de mon âme ? Plus de cette science vaine qui ne sert qu'à obstruer le passage à la science de Dieu. Je convoquerai de nombreux disciples, qui porteront le nom d'amis de la lumière, d'illuminés, d'inspirés, de danseurs, de convulsionnaires, de spiritualistes, etc. N'est-ce pas ce que fit Svedenborg ?

Je vais m'épurer encore. J'ai vu qu'en parlant de lui-même, Jésus-Christ s'est appelé le Fils de l'Homme. Déjà ma raison, ne comprenant pas bien l'incarnation, commençait à douter; ce trait de lumière m'a entièrement converti. Dès lors j'ai conclu, et avec évidence, que Jésus-Christ n'était pas, comme on nous le dit, le Fils de Dieu, ni Dieu par conséquent. Ainsi plus d'adoration, plus de foi surnatu-

relle à sa parole, plus d'espérance dans ses promesses, plus de confiance à son suprême pouvoir! Je présenterai Jésus comme un grand philosophe, et ma doctrine entraînera les ministres de Genève, ceux de Suisse, ceux d'Allemagne, et bientôt tout le monde. N'est-ce pas ainsi qu'a fait Socin ?

Je ne m'arrêterai pas dans une si belle voie. Ma raison, qui a réformé le Dieu, parviendra bien à réformer le philosophe. Je découvre dans l'Ecriture que ce philosophe, à qui l'on a donné le nom de Jésus, n'est qu'un personnage fantastique sur qui l'on a réuni les prodiges qui ont accompagné l'émancipation du genre humain. Jésus-Christ n'est ni un Dieu, ni un homme, il n'est qu'une figure, qu'un mythe qui représente l'homme. Je prêcherai cette découverte et l'on me croira ; n'a-t-on pas cru Strauss ?

En avançant, j'avais un certain désir de trouver dans la Bible quelque doctrine pratique, et surtout un peu agréable pour moi et pour l'humanité. Tout-à-coup, je découvre que les bons patriarches qui nous ont dévancés dans le monde et dans la Bible, avaient à leur service un assez grand nombre de femmes; plus loin, je vois qu'il y a le temps de rire et le temps de pleurer, le temps pour tout. Dès lors, je prends la résolution de m'arrêter à ces deux articles et d'en faire le symbole de ma religion. Elle aura dans le monde un succès gigantesque; ce sera la religion de la sensualité. Luther, Jean de Leyde,

les mormons, ne l'ont-ils pas prêchée et pratiquée ?

LE MÔMIER. — C'est porter un peu loin la liberté d'interprétation. Il y a un excès dans toute chose, et c'est à l'excès que commence le mal.

LE JEUNE HOMME. — Dites-moi, Monsieur le Pasteur, quand les réformateurs ont soumis la parole de Dieu au libre examen de la raison, ont-ils statué jusqu'à quel chapitre, jusqu'à quel texte, jusqu'à quel point de doctrine il serait permis de porter cet examen?

LE MÔMIER. — Non ; mais vous comprenez, mon cher Monsieur, que la parole de Dieu ne peut pas être abandonnée à la raison des fous, comme, par exemple, à celle des mormons, que vous citiez tout-à-l'heure.

LE JEUNE HOMME. — Je comprends, Monsieur le Pasteur. Vous voulez dire que la parole de Dieu peut être soumise au libre examen de la raison, pourvu que cette raison soit la vôtre ; mais elle ne devra être soumise ni à la raison des athées, ni à celle des rationalistes, c'est-à-dire aux hommes de la raison pure ; ni aux sensualistes, ni aux illuminés, ni aux mormons, ni à aucun de ceux qui ne l'interpréteront pas comme vous !

LE MÔMIER. — Je ne dis pas cela... La liberté d'interpréter appartient bien à tout le monde ; mais les interprétations ne sont pas toutes bonnes...

LE JEUNE HOMME. — Ce qui veut dire encore qu'il n'y a de bonnes interprétations que les vôtres. J'avais deviné que vous aviez la prétention d'imposer aux

autres vos interprétations ! Je ne vois pas en cela beaucoup de franchise.

LE MÔMIER. — Mais, Monsieur, je ne veux rien imposer à personne. La liberté d'examen est le terrain protestant, j'y reste.

LE JEUNE HOMME. — Si vous admettez franchement cette doctrine, si vous croyez que cette liberté d'examen m'appartient aussi bien qu'à vous, pourquoi prêchez-vous? pourquoi catéchisez-vous? pourquoi vous mêlez-vous de condamner les interprétations qui ne sont pas les vôtres? Si vous aviez une foi sincère au libre examen et aux doctrines qui en découlent, vous garderiez vos interprétations pour vous et vous laisseriez au Saint-Esprit le soin d'en inspirer aux autres ; mais avouez que vous avez peur que le Saint-Esprit ne pense pas comme vous.

LE MÔMIER. — Je ne redoute point les interprétations qui diffèrent des miennes. Vous ne pouvez ignorer que toutes les communions protestantes se tolèrent mutuellement, se pardonnent les différences, les oppositions même qui se trouvent dans leurs doctrines ; vous les avez vues se réunir à Genève, à Londres, à Berlin, et toujours elles se sont donné le baiser de paix en finissant leurs conférences. Si ce n'est pas l'unité, c'est au moins la charité dans la diversité.

LE JEUNE HOMME. — Je suis enchanté de ce que vous me dites là. Il s'ensuit donc que si, en usant du libre examen, j'arrive à une religion différente de toutes

celles que j'ai énumérées plus haut, vous ne la trouverez pas mauvaise!

LE MÔMIER. — Non, certainement.

LE JEUNE HOMME. — Dans ce cas, je continue à examiner et méditer la Bible. Je passe sous silence deux ou trois cents interprétations qui me sont venues et que j'ai abandonnées comme étant trop en discordance avec celles de tant d'autres, avec elles-mêmes et avec ma raison.

Mais à force de lire, de comparer, de consulter l'histoire des peuples et la nature de l'homme, à force de mettre en présence l'un de l'autre les deux Testaments, j'ai découvert que ces deux merveilleux monuments étaient liés entre eux comme la promesse l'est à son accomplissement. Ce qu'avaient annoncé les oracles de l'ancienne loi, je l'ai trouvé dans la nouvelle. Les patriarches attendaient le Messie, et ce Messie devait être l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Je l'ai cherché dans l'Évangile, et voici ce qui s'est passé dans ma raison :

J'entends un ange qui, ambassadeur du Ciel, annonce à une jeune vierge d'Israël qu'elle concevra par la vertu de l'Esprit-Saint ; que le fruit de ses entrailles sera appelé le fils du Très-Haut.... qu'il aura un *règne qui n'aura point de fin*... Je me suis dit : Ce n'est pas ainsi que se propose et que s'annonce la naissance des hommes. Étonné de ce premier prodige, je poursuis mes recherches.

Un enfant naît à Bethléem dans une étable, à côté

de quelques animaux ; les anges du ciel s'en réjouissent, les bergers viennent l'adorer, et les rois de l'Orient, conduits par une étoile, viennent déposer sur son berceau les signes de leur respect et les hommages de leur soumission. Je me suis dit : Ce n'est pas ainsi que naissent les enfants ordinaires, et pas même les enfants des rois. Il y a quelque chose dans cet enfant... quelque chose qui semble devoir en faire un lien entre la terre et le ciel. Serait-ce le Dieu avec nous ?...

Ma pensée ne se sépare plus de cet enfant mystérieux. Je le suis dans sa fuite en Égypte, dans le temple au milieu des docteurs de la loi, dans la modeste demeure de Nazareth, où il croît en âge et en sagesse ; et, arrivé aux noces de Cana, où il change l'eau en vin, je me dis à moi-même :

Voici que la nature entend la voix d'un maître ; ce n'est pas ainsi que lui commandent les hommes.

De ce moment, je l'accompagne dans tous les lieux ; je le suis avec la foule qu'il étonne par les prodiges qu'il opère. Je le vois ressusciter les morts, guérir les paralytiques, les aveugles et les infirmes de toute espèce ; et, plein d'admiration en le voyant calmer une tempête, je m'écrie avec les Hébreux : Quel est donc celui à qui les éléments obéissent? Les hommes ne commandent pas ainsi.

Je suis allé l'entendre sur la montagne, et ses paroles m'ont révélé tant de vérités, tant de vertus, tant de béatitudes qui étaient inconnues à la terre,

que je me suis senti forcé de m'écrier avec la foule : Non, jamais un homme n'a parlé de la sorte! N'y a-t-il point de la témérité à oser dire : Heureux sont les pauvres! heureux ceux qui souffrent! heureux ceux qui sont persécutés! On vous a dit d'aimer votre prochain, moi je vous dis d'aimer vos ennemis, de pardonner les injures, de présenter la joue gauche à celui qui a frappé la droite! Non, non, ce n'est pas ainsi que prêchent les hommes! Il y a dans ces doctrines étranges un reflet d'immortalité; ce n'est plus un pressentiment de l'autre vie, c'est l'intuition des mystères du Ciel. Il en venait sans doute, celui qui parlait ainsi.

Pourtant, comme si j'avais besoin d'un autre témoignage, j'accompagne Jésus sur cette haute montagne où il conduit Pierre, Jacques et Jean, trois de ses disciples. Je vois sa face tout à coup resplendissant de lumière; et pendant qu'il s'entretient avec les deux grands prophètes de l'antiquité, qu'il est placé entre l'ancienne loi représentée par Moïse, et Pierre, qui sera le gardien de la nouvelle, une voix, venue de par-delà les nuages, fait entendre ces mots : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me complais.*

Qu'ai-je besoin d'autre témoignage pour me prouver que Jésus est le Fils de Dieu et Dieu lui-même, puisque Dieu se complaît à se reconnaître dans lui?

Au moment de terminer la mission qu'il avait reçue, ceux qui doivent le juger lui demandent : Êtes-

vous le Fils de Dieu ? Il répond : Oui, je le suis, comme vous l'avez dit. Sur cet aveu, il est saisi, condamné, cloué sur une croix. Il meurt en pardonnant à ses bourreaux et en annonçant au monde que tout est consommé dans la grande œuvre de la rédemption. A cette heure, le ciel s'obscurcit, le soleil s'éclipse, la terre tremble, les rochers se fendent ; comme s'ils voulaient joindre leur témoignage à celui de la nature entière, les morts sortent de leurs tombeaux. A la vue de tous ces prodiges, ceux qui jusque-là avaient refusé de croire, s'écrient avec un étonnement mêlé de crainte et de remords : Oui, celui-là était un juste. Mais nous qui savons que ce n'est pas ainsi que meurent les justes, nous dirons qu'il était un Dieu.

Voilà, Monsieur le Pasteur, ce que mon libre examen m'a fait découvrir dans l'Évangile; qu'en pensez-vous ?

LE MÔMIER. — Je pense que le libre examen vous a conduit à la vérité ; vous voyez donc qu'il n'est pas aussi dangereux que vous le disiez tout à l'heure.

LE JEUNE HOMME. — Vous croyez donc aussi, vous, à la divinité de Jésus-Christ?

LE MÔMIER. — Certainement, j'y crois : c'est la base de tout le christianisme. Otez cette vérité, tout l'édifice tombe en ruines ; la religion chrétienne n'est plus qu'un mot sans signification.

LE JEUNE HOMME. — Comment, Monsieur le Pasteur, vous croyez à la divinité du Christ, et vous ne la prêchez pas ! Vous la croyez consignée dans l'Évangile, et vous n'osez pas la consigner dans une profession

de foi ! Vous la regardez comme la vérité fondamentale de la religion chrétienne, et vous refusez de la prendre, au moins comme un lien entre toutes les sectes protestantes !

LE MÔMIER. — Nous ne voulons pas en faire un article de foi, dans la crainte d'éloigner de nous tous ceux qui n'y croient pas.

LE JEUNE HOMME. — Parce qu'il y a parmi vous des athées, des déistes, des matérialistes, des sensualistes, des sociniens, des illuminés, des mormons et une foule d'autres sectaires qui refusent de croire, vous cachez la lumière sous le boisseau !... Est-ce que les premiers chrétiens cessaient d'adorer Jésus-Christ comme Dieu, parce qu'il y avait à Rome des païens, des impies, des tyrans et des bourreaux ?... Est-ce que les missionnaires catholiques refusent d'annoncer aux fidèles le Fils de Dieu fait homme, parce qu'il y a dans la Polynésie des anthropophages qui les y attendent pour les dévorer ?... Au lieu de garder le silence par considération pour les incrédules, ne devriez-vous pas chercher à les instruire et les convertir ? Eh quoi ! vous croyez à la divinité de Jésus-Christ ; et au lieu de prêcher cette vérité, de l'inculquer dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui vous écoutent, vous n'avez de parole que contre les catholiques qui ne cessent de la prêcher au monde ! Non, vous n'avez pas la foi ! Si elle était en vous, elle vous forcerait de vous joindre aux catholiques, au lieu de consumer vos forces à les calomnier.

Demain je continuerai à vous raconter les découvertes que le libre examen m'a fait faire dans la Bible.

CHAPITRE V.

Le libre examen des protestants se fait-il avec bonne foi?

Toutes les vérités de la religion chrétienne s'enchaînent les unes aux autres, de telle sorte que celui qui est parvenu à saisir le premier anneau est, comme malgré lui, entraîné jusqu'au dernier. C'est ce qui est arrivé à toutes les grandes intelligences qui ont voulu faire une étude sérieuse de la religion. A chaque pas qu'ils faisaient dans l'examen des doctrines évangéliques, ils ramassaient une vérité; quand ils sont parvenus à la dernière, la vérité universelle, absolue, leur étant acquise, ils se sont reconnus catholiques, et l'Église leur a ouvert son sein. Ici nous pourrions citer les noms les plus illustres par la science, le génie et la vertu; mais nous aurons occasion de le faire ailleurs; laissons le jeune horloger continuer l'histoire de ses découvertes dans la Bible.

L'HORLOGER. — Vous ne sauriez croire, Monsieur le Pasteur, de quelle douce joie mon âme s'est trouvée remplie au moment où la divinité du Sauveur en a, pour ainsi dire, pris possession, en y faisant sa demeure, en l'illuminant de tous ses feux. J'étais un autre homme. Promenant ma pensée à travers les objets de ma conquête, je ne pouvais me rassasier de voir Dieu dans lui-même, dans son immensité, dans la création, dans l'Eden qu'il s'était plu à embellir pour l'enfant qu'il avait fait roi de la terre, dans sa juste sévérité à l'égard de cet enfant rebelle, dans sa miséricorde à lui promettre le pardon et la réhabilitation, dans l'incarnation, la rédemption et la glorification future de l'homme. Je me plongeais avec délices dans cette immense unité du christianisme, qui était déjà dans la pensée de Dieu avant qu'un acte de sa volonté eût fait sortir du néant tous ces mondes qui peuplent l'espace, et qui se prolongera dans l'éternité après qu'il aura soufflé sur cette poussière pour la dissiper. Je me disais à moi-même : Le grand mystère de la manifestation de Dieu par l'incarnation ne doit pas être un fait isolé dans l'humanité : il doit en rester des conséquences parmi les hommes et pour les hommes : cherchons-les !

Je reprends donc l'Évangile, et je vois que Jésus-Christ, qui est venu non pour détruire la loi mais pour l'accomplir, va fonder des institutions destinées à perpétuer son règne sur la terre. Il choisit douze apôtres, leur ouvre l'intelligence sur les choses de

Dieu et leur communique sa doctrine. Parmi ces douze, il en est un qu'il établit chef. Au-dessous des apôtres se trouvent des disciples qui lui sont aussi dévoués. N'est-ce pas là une Église, une société constituée comme toutes les sociétés, avec son chef, ses ministres et ses sujets ?...

LE MÔMIER. — Prenez garde, votre interprétation pourrait nous mener à Rome.

L'HORLOGER. — Je ne cherche ni Rome ni Genève, mais je ne redoute ni l'une ni l'autre. Je prends ce que je trouve dans la Bible. Si vous doutez de la création d'un chef, je vais vous lire l'Évangile : *Jésus demandait un jour à ses disciples : Que pense-t-on du Fils de l'Homme? qui dit-on que je suis? Et les disciples répondent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; les autres, que vous êtes Élie; d'autres, que vous êtes Jérémie ou quelque ancien prophète ressuscité. Et vous, leur dit Jésus, qui dites-vous que je suis? Simon-Pierre prenant la parole dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*

Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, reprit Jésus, car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais bien mon Père qui est dans le ciel. Et moi je vous dis : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (MATTH. 16, 13).

Jésus-Christ ne s'en tient pas à ces paroles si claires, si positives, il y revient plusieurs fois ; il dit à Pierre : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis ;* c'est-à-dire soyez le pasteur de mon troupeau. Comme s'il avait besoin de quelque prérogative particulière pour être à la tête de ses frères, Jésus lui dit, et cela dans un moment où ils sont tous réunis : *Écoute, Simon, voilà que Satan a cherché à vous cribler comme on crible le blé; mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne vienne jamais à faillir. Quand tu seras converti, affermis tes frères* (Luc. 22, 32). Avant de remonter au ciel, comme s'il voulait apporter une nouvelle confirmation à la nomination du chef de son Église, Jésus s'adressant à Pierre, lui dit : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ne le font ceux-ci? Il répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit :* PAIS MES AGNEAUX. *Il lui demanda une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Il répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit :* PAIS MES AGNEAUX. *Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu! Il répondit : Seigneur, vous qui savez toute chose, vous savez bien que je vous aime! Jésus lui dit :* PAIS MES BREBIS. (JEAN, 21, 15).

A des paroles aussi positives, ma raison a dû se soumettre et reconnaître deux choses : la première, que Jésus-Christ a bien voulu créer une société, une Eglise ; la seconde, qu'il a donné à cette société Pierre pour chef.

LE MÔMIER. — Oui, on peut interpréter ces passages

comme vous le faites ; mais tout cela devait finir avec Jésus, ou du moins avec les apôtres.

L'HORLOGER. — Un moment, Monsieur le Pasteur! Je ne me suis pas arrêté là. Quand j'ai vu créer une société avec sa hiérarchie, j'ai cherché à connaître le but de cette institution, et ensuite pour combien de temps elle était sur la terre. Or, voici ce que j'ai trouvé dans l'Écriture. Après que l'Homme-Dieu, qui était la véritable lumière, a eu allumé dans l'intelligence de ses apôtres le flambeau de la vérité, il leur a donné l'ordre d'aller le faire luire à tous les yeux. Il leur disait : *Je suis venu apporter le feu sur la terre ; que puis-je désirer si ce n'est qu'il y soit allumé?* Après sa résurrection et, pour ainsi dire, au moment de remonter au ciel, il leur dicte ses ordres, leur donne des pouvoirs et leur dit à qui ils devront adresser leurs instructions : *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre; allez donc! enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. — Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. — Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.*

L'apôtre saint Paul dit à son tour : « Prenez garde « à vous et à tout le troupeau sur lequel le Saint- « Esprit vous a établis évêques pour gouverner « l'Église de Dieu, qu'il a acquise par son propre « sang. » (ACT., 20, 25.)

Vous me dites, Monsieur le Pasteur, que vous avez

foi à l'Évangile ; eh bien ! je veux vous donner le plaisir de vous en faire lire un chapitre tout entier ; c'est le dix-septième chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Le Sauveur vient d'annoncer à ses apôtres qu'il va se séparer d'eux, que les Écritures vont être accomplies, et qu'il est sur le point de terminer sa mission par le supplice de la croix. Après leur avoir révélé de nouveau sa filiation divine, sa mort, sa résurrection, la descente de l'Esprit-Saint, la trahison de Judas, leur dispersion, les persécutions qui les attendent, il leur dit : « Quand vous ne m'aurez plus à « côté de vous, adressez-vous à Dieu, mon Père, et « tout ce que vous lui demanderez en mon nom, il « vous le donnera. Demandez donc, et vous recevrez » (Jean 16, 23). Puis, levant les yeux vers le ciel, il adresse la parole à son Père, il prie pour ses apôtres, pour son Église et pour les fidèles. Cette prière est comme le dernier article de son Testament ; c'est le lien qui va désormais unir le ciel à la terre, Dieu le Père avec son divin Fils, le Fils avec ses disciples, et les disciples avec tous les fidèles ; c'est l'histoire anticipée de cette unité majestueuse qui règne dans le catholicisme, et qui règnera dans le monde quand l'Église aura vaincu toutes les hérésies et remplacé les ténèbres de l'erreur qui couvrent encore une si grande partie du globe, par les éclatantes lumières de ses éternelles vérités. Permettez, Monsieur le Pasteur, que je vous donne une libre traduction des admirables paroles qu'il adresse à son Père avant de se livrer à ses bour-

reaux : « Mon Père, dit-il, l'heure est venue où vous « devez glorifier votre Fils, afin qu'à son tour votre « Fils vous glorifie. Vous lui avez donné toute puis- « sance sur les hommes, afin qu'il s'en servît pour « les conduire à la vie éternelle, qui consiste surtout « à vous reconnaître pour le vrai Dieu et à reconnaî- « tre pour votre Fils Jésus-Christ, que vous avez en- « voyé. Or, j'ai accompli, ô mon Père! la mission « que vous m'avez conférée. J'ai manifesté votre « nom à ces apôtres que vous avez retirés du monde « pour me les donner.

« Instruits par la parole qui vient de vous, ils sa- « vent que c'est de vous que vient tout ce qu'ils ont « admiré en moi. Ils ont compris que je suis de vous « et que c'est vous qui m'avez envoyé. Eh bien ! c'est « pour eux, ô mon Père! que je vous prie en ce mo- « ment. Je ne vous prie pas pour le monde, mais pour « ceux que vous m'avez donnés. Désormais, je ne « serai plus dans ce monde, parce que je vais retour- « ner à vous. Mais eux ils resteront dans le monde. « O mon Père! Père saint, qui me les avez donnés, « gardez-les dans la foi, afin qu'ils soient toujours UN « comme nous sommes UN. Je leur ai communiqué « votre parole, et le monde les a haïs parce qu'ils ne « sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. « Cependant je ne vous demande pas, ô mon Père! « de les enlever du monde, mais de les préserver du « mal. Sanctifiez-les par votre parole, qui est une « parole de vérité!

« Comme vous m'avez envoyé dans le monde, de « même je les envoie dans le monde... Or, je ne « prie pas seulement pour eux, mais aussi pour ceux « qui croiront en moi quand ils auront été convertis « par leur parole... Faites, ô mon Père! qu'ils soient « UN, et de même que vous êtes UN avec moi et que « je suis UN avec vous, qu'ils soient aussi UN avec « nous, afin que le monde sache que c'est vous qui « m'avez envoyé. Je leur ai fait part de la gloire que « vous m'avez donnée, afin qu'ils soient UN comme « nous sommes UN. Je suis en eux comme vous êtes « en moi, afin qu'ils soient toujours dans une parfaite « UNITÉ, et que par-là le monde reconnaisse que je « suis envoyé de vous, et que vous les aimez comme « vous m'avez aimé moi-même !... »

Cette admirable prière, que nous avons abrégée, pourra cependant paraître longue ; mais elle cessera de le paraître, si l'on considère qu'elle contient, pour ainsi dire, toute l'économie de l'Église de Jésus-Christ. Vous avez compris, Monsieur le Pasteur, ce que sont aux yeux de Dieu ces apôtres que Dieu donne au monde ; vous avez compris ce que doit être cette UNITÉ à laquelle Jésus-Christ revient jusqu'à dix fois dans une prière de quelques minutes. Cette UNITÉ sera la note, le signe auquel on reconnaîtra l'Église de Dieu parmi toutes celles qui ne sont que des hommes. Jésus-Christ n'avait-il pas dit ailleurs : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas ici, il faut que je les ramène, qu'elles entendent ma voix, et qu'il n'y*

ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. (JEAN, 10, 16). Ne savons-nous pas, d'ailleurs, qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême?

Nous avons maintenant un plan exact de ce que doit être la véritable Église; appliquons successivement sur ce plan la religion protestante et la religion catholique, c'est un examen facile, très-facile. Pensez-vous, Monsieur, que Luther, Calvin, Jean Huss, Henri VIII, Munzer, Zwingle, Spener, Zinzendorf, Wesley, Swedenborg et quelques autres, qui sont les véritables apôtres du protestantisme, et qui se combattent, qui se déchirent mutuellement, soient tous et aussi intimement unis à Jésus-Christ et à son Père que le sont les évêques, apôtres de l'Église catholique? Oseriez-vous affirmer que tous ces chefs de sectes ne font qu'UN!... Or, vous l'avez vu : ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, ceux qui viennent de Jésus-Christ doivent ne faire qu'UN.

Voyez, Monsieur le Pasteur, ce fameux UN, ce petit mot dont la signification est si grande, si étendue, si profonde, est pour vous un arrêt de condamnation dont vous ne pouvez appeler ni à la raison de Dieu, ni à celle des hommes.

Donc, par le libre examen, je suis forcé de reconnaître que le protestantisme n'est pas la vraie religion; commençons donc par le répudier en attendant mieux. Qu'en pensez-vous, Monsieur le Pasteur?

LE MÔMIER. — Je pense que vos interprétations sont trop favorables à l'Eglise de Rome et surtout que

cette unité, dont a voulu parler le Sauveur, ne se rapportait qu'aux Apôtres et n'était plus ni nécessaire, ni applicable aux temps qui les ont suivis.

L'HORLOGER. — C'est là, Monsieur le Pasteur, que je vous attendais.

En me livrant au libre examen, je ne me suis pas arrêté si vite. La Bible est longue, les textes sont nombreux ; j'ai dû revenir souvent sur mes pas. Ainsi, en voyant que le Sauveur mettait une si grande importance à l'unité, j'ai dû examiner jusqu'à quel point cet immense ouvrage de la Bible était lui-même soumis à l'unité.

Je ne saurais assez vous redire quel bonheur a inondé mon âme, quand j'ai reconnu que dans ces livres, tantôt politiques, tantôt historiques, tantôt liturgiques, tout se rapporte à la personne du Fils de Dieu, vivant sous l'ancienne loi dans les prophéties, et sous la nouvelle dans son Eglise. Ce lien des temps ne peut se rompre avant la fin du monde. Ainsi, Monsieur le Pasteur, à force d'user du libre examen, j'ai trouvé que tous les pouvoirs donnés aux Apôtres devaient passer à leurs successeurs ; que l'Eglise fondée par Jésus-Christ devait durer jusqu'à la fin des siècles. N'avez-vous pas lu que Jésus-Christ a bâti son Eglise sur la pierre solide, et qu'il a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle? N'avez-vous pas lu qu'il a dit à ses Apôtres : « Et voilà que je serai avec vous jusqu'à la fin des temps? » N'avez-vous pas lu qu'il faut que toutes les nations

soient instruites de l'Evangile? Or, combien de nations ne l'ont point encore connu? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: «Je prierai mon Père, et il vous enverra le Saint-Esprit, qui demeurera en vous *éternellement!*...» Que faut-il de plus pour nous assurer qu'il y aura toujours des Apôtres pour tenir allumé le flambeau de la foi et souffler sur le feu que le Fils de Dieu est venu allumer sur la terre?

J'aurais pu m'arrêter là, fermer la Bible et me contenter d'obéir à cette Eglise que j'avais eu le bonheur de découvrir; mais j'ai continué mon libre examen, et bientôt j'ai pu mesurer l'immense étendue des pouvoirs que Jésus-Christ lui a donnés. «Tout pouvoir m'a été donné sur la terre et dans les cieux. Or, comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie. — Allez et enseignez toutes les nations. — Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. — Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un païen. — Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux. — Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux.»

L'unité, la pureté de la doctrine catholique devant se perpétuer d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles, Jésus-Christ a établi des Apôtres, des docteurs, des pasteurs, pour que les fidèles ne soient pas abandonnés à tout vent de doctrine, mais qu'ils soient retenus dans cette unité qu'il avait tant à cœur d'établir parmi ses disciples.

Il résulte de toutes les découvertes que j'ai pu faire dans la Bible, que l'Eglise doit être un corps vivant d'une vie toute divine, une institution continue, une société riche de lumière et de grâce, une autorité spirituelle unissant les hommes dans la fraternité et les conduisant sur les traces de Celui qui est la voie, la vérité et la vie. Or, j'ai trouvé tout cela dans l'Eglise catholique. Voilà, Monsieur, ce qu'a produit dans moi le libre examen. Il m'a fait catholique, et je ne crains pas de dire qu'il en sera de même de tout homme capable de lire la Bible et de la comprendre. N'est-ce pas ce qui est arrivé à tant de savants illustres qui ont été conduits, en étudiant les Ecritures, à renoncer aux folies du protestantisme ? La science est un chemin qui mène droit à l'Eglise catholique.

LE MÔMIER. — Mais, mon ami, vous vous êtes fourvoyé dans vos interprétations. Vous n'avez voulu voir que le sens admis par l'Eglise de Rome. Il aurait fallu consulter nos docteurs de Genève, afin de ne pas errer dans votre examen. Si vous eussiez demandé conseil à MM. Chenevière, Gaussen, Oltramare, Archinard et Compagnie, vous auriez vu qu'au lieu de parler catholique, la Bible ne parle que protestant.

L'HORLOGER. — Je vous comprends, Monsieur le Pasteur. Vous et tous vos prédicants, vous me dites à moi, qui suis catholique : N'en croyez pas au Pape, aux conciles, aux évêques ; croyez-en plutôt à la Bible, qui est la parole de Dieu. Et, pour trouver le véritable sens de cette parole, usez du libre examen ; lisez la

Bible, mais gardez-vous d'y trouver l'Eglise catholique. N'allez pas vous arrêter, quand vous les trouverez sur votre passage, à des vérités qui nous déplaisent. Trouvez-y tout ce que vous voudrez, même le mormonisme ; mais quand vous commencerez à apercevoir les doctrines du romanisme, une Eglise infaillible, parce quelle a toujours l'assistance du Saint-Esprit ; une Eglise constituée, ayant un chef suprême, une hiérarchie ; oh ! alors, fermez les yeux, fermez le livre et sauvez-vous. Tout cela se résume par ces mots : Le libre examen n'est permis qu'aux imbéciles, qui sont incapables de rien examiner. Monsieur le Pasteur, vous êtes un homme de mauvaise foi !...

Vous me dites que le langage de la Bible est clair, qu'il suffit de la lire pour y trouver la vérité ; et, quand je crois y avoir trouvé cette vérité, vous venez me dire que je suis dans l'erreur ! Monsieur le Pasteur, vous êtes un fourbe !

Vous répétez sans cesse dans vos discours, dans vos assemblées et dans vos écrits : La Bible ! rien que la Bible ! Et, pour démentir vos paroles, vous vous donnez comme un supplément nécessaire à la Bible, vous usurpez le droit de prêcher, de catéchiser, de commenter la Bible. Vous faites mieux : tout en disant : La Bible, et rien que la Bible, vous nous conseillez de la faire expliquer par des prédicateurs sans mission, dont les uns y voient le blanc et les autres le noir ; vous ne voulez pas surtout que nous en demandions l'explication aux docteurs de l'Eglise catholique.

Monsieur le Pasteur, vous n'êtes qu'un mercenaire propagateur du mensonge !

LE MÔMIER. — Mais, mon bon ami, en usant du libre examen, n'avez-vous pas vu que la charité chrétienne est la vertu qui est partout recommandée dans la Bible ? Vos paroles sont-elles inspirées par cette charité si douce, si polie, si tolérante, dont le bon Jésus nous donnait l'exemple sur la croix ?

L'HORLOGER. — Or, Monsieur le Pasteur, sachez que c'est par charité que je consens à vous dire des vérités si dures. C'est la charité qui me fait trembler pour les âmes simples que vous voulez pervertir ; c'est la charité, c'est l'amour le plus pur du prochain qui m'oblige à déceler les perfides manœuvres dont vous vous servez pour propager l'erreur.

LE MÔMIER. — Si vous croyez que je suis dans l'erreur, ne pourriez-vous pas me le dire plus honnêtement ?

L'HORLOGER. — Oui, Monsieur le Pasteur, j'aurais pu le faire ; mais j'aurais craint de n'être pas entendu. Ecoutez. Un berger voit venir le loup, qui se dirige au grand galop vers le troupeau. Que diriez-vous de ce berger si, pour appeler du secours, il prenait une voix doucereuse et disait aux autres bergers : Venez voir un lapin ! Vous diriez que ce gardien est infidèle. Ce qu'il doit faire, c'est de crier de toutes ses forces : Au loup ! au loup ! sans se mettre en peine de savoir si le loup sera fâché de s'entendre appeler par son nom. Permettez-moi, Monsieur le Pasteur, de réserver la

charité pour les agneaux, et de me servir du bâton contre les loups.

Je n'ai pas oublié, Monsieur le Pasteur, qu'en commençant notre conversation vous m'avez offert de me donner votre religion. A mon tour, je vous offre la mienne, et vous ne me reprocherez pas de vous donner l'inconnu ; car aucune science humaine n'est plus positive, plus nettement dessinée, plus clairement exprimée dans les symboles, dans les catéchismes, dans la Bible et dans tous les livres de la théologie catholique.

Jusqu'à présent, Monsieur le Pasteur, vous n'avez rien su me dire de la vôtre. Ne m'auriez-vous point fait une offre de Gascon ? Je vous donne vingt-quatre heures pour préparer l'exposition de votre doctrine, si toutefois vous en avez une, car je commence à en douter.

CHAPITRE VI.

Les protestants qui cherchent à convertir à leur religion, sont-ils de bonne foi ?

Tous les réformateurs qui se sont mêlés de refaire la religion, avaient une intention bien arrêtée de conserver un certain nombre de dogmes qui, étant grou-

pés dans un symbole, pourraient servir de point d'union à ceux qui voudraient les admettre. Les luthériens, les anglicans, les calvinistes avaient des professions de foi, des expositions de doctrine, des liturgies, et tout ce qui est nécessaire pour constituer une religion et former au moins une apparence d'Église. Mais ces imitations, empruntées à la véritable Église, ne pouvaient durer longtemps. Le libre examen était une conquête faite par les réformateurs en faveur des rationalistes, qui en usèrent pour démolir les nouvelles religions. Les progrès de ce travail furent si rapides. que Luther put être témoin de la destruction de son ouvrage. En voyant ses propres disciples porter le marteau de la destruction sur le peu qu'il avait épargné, il entre dans une espèce de fureur et s'écrie : « En voici un qui rejette le Baptême, un autre l'Eu- « charistie, un troisième qui édifie un monde nou- « veau entre ce monde et celui qui surgira après le « jugement dernier ; un autre qui nie la révélation ; « l'un dit ceci, l'autre cela. Autant de sectes que de « têtes ; tout le monde veut être prophète. » Pourquoi le principe de révolte que Luther avait proclamé contre le Pape et contre l'Église universelle ne se serait-il pas tourné contre lui ? Quelle ridicule prétention ne serait-ce pas de réclamer pour soi et pour ses œuvres une autorité que l'on dénie à la première de toutes les autorités? Le protestant Capiton, l'un des collègues de Bucer, disait : « L'autorité des ministres est « entièrement abolie ; tout se perd, tout va en ruine :

« il n'y a plus parmi nous aucune Église, pas même « une qui ait de la discipline. Le peuple nous dit « hardiment : Vous voulez vous faire les tyrans d'une « église qui est libre ; vous voulez établir une nou- « velle papauté... Nous savons assez l'Évangile : « qu'avons-nous besoin de votre secours pour trouver « Jésus-Christ ? Allez parler à ceux qui veulent vous « entendre. »

Si nous ajoutons à ce premier travail de l'esprit particulier le travail de deux siècles, il nous sera bien permis de demander si, à l'heure qu'il est, une seule vérité chrétienne a pu échapper à la destruction. Laissons à nos deux champions le soin d'éclaircir cette question.

L'HORLOGER. — Eh bien, Monsieur le Pasteur, m'apportez-vous une religion ? ou plutôt en avez-vous une pour votre propre compte ?

LE MÔMIER. — Comment osez-vous me demander si j'ai une religion ? Ne suis-je pas chrétien ? Être chrétien, n'est-ce pas avoir la religion du Christ ?

L'HORLOGER. — Je ne vous demande pas comment s'appelle votre religion, mais ce qu'elle enseigne. Une religion doit *relier* les hommes à Dieu, et les hommes entre eux. Pour les rattacher à Dieu, il faut qu'elle ait une doctrine et un culte ; pour les rattacher les uns aux autres, il faut qu'elle ait des croyances, qu'elle impose des devoirs et qu'elle inspire des vertus. Elle ne doit pas seulement relier l'homme avec Dieu pour cette vie, il faut encore qu'elle le prépare à s'unir

plus intimement à lui pour la vie éternelle. Ayez donc la bonté de me dire quels sont les articles de foi qui composent votre religion ?

LE MÔMIER. — Notre religion n'est pas écrite dans un code, comme les lois que font les hommes : elle est dans la Bible ; ainsi notre religion, c'est la Bible.

L'HORLOGER — Monsieur le Pasteur, vos réponses me paraissentun peu embarrassées. Ou votre religion contient des vérités positives, auxquelles il faut soumettre sa raison, ou elle n'en contient point. Dans le premier cas, je vous dirai ce que Luther disait à quelques-uns de ses disciples, qui s'avisaient de réformer la réforme. Cette religion que vous prétendez avoir, et que vous voulez me donner, est nouvelle aussi bien pour vous que pour moi : « Voyons donc « qui vous envoie ? de qui vous tenez votre mission ? « Vous rendez témoignage de vous-mêmes : mais, sui- « vant le conseil de saint Jean, nous ne devons pas « vous croire, mais vous éprouver... Quand on vient « pour changer la loi, il faut des miracles ; où sont « les vôtres ? » Stubner lui répondit : « Et vous, où « sont vos miracles ?... » Et moi, Monsieur le Pasteur, je vous dis aussi : Avant de m'inviter à abandonner ma religion, qui est en même temps celle de l'Eglise, celle du monde entier, celle de dix-huit siècles, celle de la Bible, où sont vos miracles ?

Si, au contraire, votre prétendue religion ne contient point de vérités déterminées, comment osez-vous l'appeler une religion et me l'offrir

comme une religion? N'est-ce pas une indigne fourberie?

LE MÔMIER. — Mais, mon bon ami, ma religion est la religion de Christ, celle qu'il a consignée dans la Bible : c'est la religion protestante.

L'HORLOGER. — Comment, vous en êtes encore à croire qu'il y a une religion protestante? D'où sortez-vous donc? Seriez-vous un de ces encroutés qui n'ont rien appris en traversant le demi-siècle qui pèse sur votre tête? Eh bien! je vais vous montrer comme quoi il n'y a plus de religion protestante, et qu'en venant me l'offrir, vous voulez me donner une marchandise de mauvais aloi.

Et d'abord, je pense bien que vous ne me donnerez pas comme une religion sérieuse le protestantisme officiel, la religion de l'État, laquelle dépendait hier de James Fazy, aujourd'hui de M. Decret, demain d'un juif, après-demain peut-être d'un musulman, et plus tard, qui sait de qui? Cette religion officielle est une vieille momie qui a tellement été rongée par le rationalisme du libre examen, qu'il faudrait avoir perdu la raison pour être seulement tenté d'y croire.

Pour savoir maintenant s'il y a dans les autres sectes la matière d'une religion, il faut consulter les docteurs de ces mêmes sectes. Or, l'un des plus distingués d'entre eux, et par la science et par la loyauté, a assuré, après un mûr examen, que la Bible n'était pas une religion, mais seulement le lieu d'où l'on pouvait en tirer une. Je me contenterai donc, Monsieur le

Pasteur, de vous dire, et cette fois-ci avec beaucoup de politesse : J'ai la Bible, j'ai la religion qu'une autorité compétente en a fait sortir ; allez offrir vos services à ceux qui n'en ont point.

Pour aider la vérité à se faire jour, la Providence semble avoir ménagé certains évènements, qui ont produit tout le contraire de ce qu'ils semblaient promettre. Déjà vous avez pu voir que tous les docteurs du protestantisme européen, réunis à Berlin, n'ont pu ni faire une religion, ni en trouver une toute faite qui fût à la mesure de tous.

A Genève, la même démonstration s'est faite lors du Jubilé de 1835. C'était la troisième fête séculaire du protestantisme dans cette ville. Espérant rajeunir quelque peu ce vieux corps qui tombait en dissolution, les ministres de Genève, aidés par l'*Union protestante*, avaient convoqué toutes les illustrations de la secte, ou plutôt des sectes protestantes de l'Europe. Le concile était nombreux, très-nombreux. Comme à l'ordinaire, les premiers discours qui furent prononcés roulèrent sur des banalités, des amplifications plus ou moins ridicules et pompeuses sur la bienheureuse réformation, sur les abus de la puissance papale, sur les ténèbres qui avaient cédé la place à la lumière, et enfin sur la beauté et la pureté du culte évangélique. Mais ne voilà-t-il pas qu'un malavisé se mit à demander en quoi consistait ce culte, ce que c'était que cette religion protestante. Alors, comme aujourd'hui, la question se réduisait à ceci : Que faut-il croire pour

être protestant ? C'est aussi la question que j'ai eu l'honneur de vous adresser, Monsieur le Pasteur, quand vous m'avez proposé de me faire protestant. Vous n'avez su rien me répondre. Voyons donc si les deux cent cinquante docteurs de l'Église protestante sauront mieux que vous me tirer d'embaras.

Quelques ministres, venus de l'étranger, reprochent à ceux de Genève d'avoir abandonné la foi des premiers réformateurs et de n'être plus chrétiens. A cette accusation, le président du concile répond : » « Personne ne doit être étonné qu'il y ait des dissi- « dences parmi nous. Pouvions-nous espérer que des « hommes qui se partagent sur toutes les questions « s'accorderaient sur tous les points de la religion? « Qu'avec des facultés, une éducation, un caractère si « peu semblables, ils interpréteraient tous la parole « de Dieu de la même manière?..... »

Pour n'être pas accusé de tourner en ridicule une assemblée qui aurait dû être sérieuse, je vous avertis, Monsieur le Pasteur, que je copie scrupuleusement toutes les paroles que je vais citer, dans l'histoire du Jubilé, que les ministres eux-mêmes ont publiée. Ce que je viens de dire est à la page 147.

On demande s'il n'est pas nécessaire de posséder la vérité. Le président répond encore : « Le seul fait de « la différence dans la manière d'entendre certains « passages..... ne prouve-t-il pas que l'intention du « divin auteur de l'Evangile était que chacun crût de « tout son cœur ce qu'il y voit, et MÊME CE QU'IL CROIT

« y voir, sans se permettre de refuser le nom de frère « à quiconque voit autrement. » (Page 207.) Ce qui veut bien dire qu'il n'y a point de vérités nécessaires.

« Mais, s'écrie M. Mellet, député de la classe d'Iver- « dun, comment ne pas joindre au souvenir de nos « illustres réformateurs la pensée des saintes doctri- « nes qu'ils nous ont laissées, de ces doctrines que, « l'Évangile à la main, ils n'ont cessé de procla- « mer ?... etc.

M. Chenevières répondit alors comme il répondrait encore aujourd'hui : que les réformateurs ont très-mal fait de proclamer des vérités ; que s'ils ont commencé la réformation, c'est à nous de la continuer ; que le protestantisme est tout entier dans le progrès de l'Evangile par la raison ; que les croyances étant chaque jour modifiées par la raison, il n'appartient à personne de dire où la raison s'arrêtera. « Pour moi, s'é- « crie-t-il, je repousse les cinq dogmes de Calvin. »

M. Duvernois, inspecteur du consistoire de Montbelliard, ajoute : « C'est donc une chose digne de tous « nos regards que les réformateurs aient perdu tant « de temps à des discussions sur des questions peu « importantes, et surtout qu'ils aient cru pouvoir dé- « cider ces questions... et faire de leur opinion une « une règle de foi pour leurs églises. » (P. 171.)

« En effet, ajoute M. d'Ammon, on trouve la parole « de Dieu non-seulement dans les livres saints, mais « aussi dans la nature et la raison. La prétendue diffé- « rence de la vérité théologique et rationnelle soutenue

« encore par Luther même, *est maintenant repoussée*
« *par tous les protestants éclairés d'Allemagne*.....
« Tout ce que l'expérience et l'histoire enseignent
« doit être assujetti aux idées, c'est-à-dire aux lois
« divines de la raison, de la conscience, et même de
« la nature. » (Page 232.)

Un membre du bureau prend la parole et dit : « Nous plaçons la Bible sur l'autel, et nous ne voulons « tout autour d'elle que des hommes qui étudient et « qui adorent, chacun pour soi, sans se condamner « les uns les autres. » (Page 284.)

« Ainsi, ajoute M. le professeur Munier, nous ne « contestons à personne le droit de former des églises « dissidentes, et nous ne condamnons point ceux qui « en sont les conducteurs. » (Page 328.)

M. Grandpierre dit : « Depuis quatre jours que nous « sommes ici, personne n'a dit *un mot du dogme du « Christ et du Christ crucifié;* on les passe sous silence, « on le tait, on craint de les aborder de front, on a « l'air de ne vouloir pas en ouïr parler. » (Page 334,)

« C'est vrai, s'écrie M. John Harley, la majorité des « pasteurs de Genève a renoncé aux grandes vérités du « christianisme ; j'en suis profondément affligé... En « y renonçant, vous avez ôté la base du christianisme. « (Page 340.) Votre religion n'est plus une religion « de salut, ce n'est plus qu'un système de morale... »

« Vous voulez donc des confessions de foi, répond « M. le pasteur Encontre. Eh bien ! je suis le cham- « pion des confessions de foi ; car sans cela nous ne

« saurions à qui donner le nom de frère ; mais voici « la mienne : Je place la Bible sur l'autel de la réfor- « mation, et je jure devant tous que j'ai foi à la Bible. » « (Page 314.)

« Vous croyez à la Bible, répond M. Grandpierre ; « mais la Bible n'est pas un dogme... Nul homme, à « ma connaissance, n'a prétendu jusqu'à présent que « ce fût là un dogme, et que ce dogme fût suffisant « pour constituer une Eglise. » (Page 334.)

« Nous croyons, ajoute M. John Harley, nous « croyons, nous, que la Bible signifie quelque chose... « Eh ! qu'importe la Bible, si l'on n'ose pas dire ce « qu'elle renferme ! » (Page 341.)

Dans un semblable chaos, le mieux eût été de suivre l'avis de M. Fontanes. « Je demande, dit-il, qu'on « écarte toute discussion dogmatique : car nous savons « tous d'avance qu'elle n'aboutirait à aucune solution.» (Page 341.)

M. le pasteur Bouvier, à son tour, pense que « cha- « cun doit enseigner selon son sentiment et sa convic- « tion. » (Page 318.)

Ayez la bonté, Monsieur le Pasteur, de me dire si cette analyse du Jubilé de 1835 reproduit fidèlement les procès-verbaux des séances ?

LE MÔMIER. — Mais..., je crois bien que vos citations sont fidèles. Il n'est que trop vrai que parmi ces deux cent cinquante, il n'y en avait peut-être pas deux ayant la même croyance. Le malheur est qu'ils étaient

trop nombreux. Dans des choses aussi difficiles, il vaudrait mieux n'être qu'un.

L'HORLOGER. — Très-bien, Monsieur le Pasteur; mais ce UN pensera-t-il le lendemain comme la veille? Si en lisant un chapitre de plus dans la Bible, il découvre le contraire de ce qu'il croyait hier, lui sera-t-il permis de changer de religion?... Du reste, laissons ce côté de la question pour revenir au concile. Comme nous venons de le voir, il est parfaitement démontré par deux cent cinquante ministres qu'il n'y a plus de foi parmi les hommes qui sont payés pour enseigner; que chacun d'eux peut croire, admettre et enseigner ce que bon lui semble; qu'il est impossible aux protestants de trouver une seule vérité pour servir de lien à une Eglise et de base à une religion.

Que pensez-vous, Monsieur le Pasteur, de ce joli coup de théâtre d'un docteur de l'Eglise protestante qui, se voyant dans l'impuissance de dire ce qu'il croit, saisit une Bible, la pose sur une table, au milieu de l'assemblée, s'incline respectueusement et s'écrie : Je jure devant tous que j'ai foi à la Bible!.... Cette espèce d'idolâtrie de la Bible ne donne-t-elle pas l'idée d'une réunion de fous?... Il y a quelque chose de triste à voir une troupe de charlatans prendre la Bible comme un étendard, à l'ombre duquel ils marcheront contre cette vérité qu'ils n'ont pas voulu voir dans la Bible!... Quelle honteuse hypocrisie!... Se servir de la Bible pour anéantir les doctrines de la Bible!...

Oserez-vous maintenant me dire que le protestantisme est une religion? En savez-vous plus que les deux cent cinquante docteurs du protestantisme européen ? Oserez-vous leur donner un démenti, en assurant qu'ils ont une religion ?...

Ne faites pas de l'hypocrisie. Dites franchement que vous n'avez nulle intention de donner une religion à ceux que vous cherchez à séduire ; mais que vous voulez leur arracher la foi catholique qui est vivante dans leur cœur. Il n'y a dans tout ce que vous dites et ce que vous faites que mensonge et fourberie. Vous donnez la Bible, vous vantez la Bible, vous répétez : Rien que la Bible ! et en même temps vous voulez imposer aux personnes qui l'acceptent votre jugement, vos interprétations, vos systèmes, votre opinion, et, avant tout, votre haine pour l'Eglise de Jésus-Christ. Mensonge !

Vous proposez à des chrétiens fervents et honnêtes d'apostasier, d'abandonner leurs croyances pour prendre les vôtres ; et quand vous avez fait le vide dans leur esprit et dans leur cœur, vous vous contentez de dire : Tenez, armez-vous d'une Bible et cherchez à deviner ce que Dieu demande de vous... Fourberie indigne !

Vous leur dites : Venez à moi, prenez ma religion ; elle est plus simple, plus rationnelle ; et quand on vous demande d'exposer les principes de cette religion, il se trouve avéré que vous n'en avez point, que tous les protestants du monde se sont réunis pour dé-

montrer que le protestantisme n'est pas une religion, mais seulement la liberté pour chacun de s'en faire une à sa guise !... Mensonge et fourberie !

Et encore quelle est cette Bible que vous nous présentez comme une religion ? Une Bible que vous avez pris soin de mutiler, de changer, corriger, interpréter, falsifier, et torturer pour la réduire à exprimer vos opinions ?... Une Bible qui ne ressemble à elle-même que comme le Sauveur des hommes se ressemblait en sortant de la main de ses bourreaux, quand un magistrat infidèle vint le montrer au peuple en disant : *Ecce Homo !*... C'est plus que de l'infidélité, c'est du sacrilége !

Vous dites : Prenez ma religion ; et quand on vous demande ce qu'il faut croire, tout ce que vous savez répondre se réduit à dire : Ne vous soumettez pas au Pape, n'allez pas à la messe, ne vous confessez pas, ne faites pas ces pénitences du jeûne, de l'abstinence que vous impose votre Eglise ; n'invoquez pas les Saints, n'admettez pas les interprétations bibliques qui ont été données par tous les saints docteurs de l'Eglise universelle, mais admettez plutôt les miennes ! N'est-ce pas à cela, Monsieur le Pasteur, que se réduit toute la religion que vous voudriez me donner ? Ne rien croire, c'est la religion de l'impie, qui a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu ; serait-ce aussi la vôtre ? Car, jusqu'à présent, j'ai bien entendu les protestants me dire ce qu'il ne fallait pas croire ; mais, comme vous l'avez pu voir, pas un ne sait dire ce qu'il faut

croire et faire pour être sauvé. Il y a dans tout cela plus que de la mauvaise foi, c'est de la supercherie.

LE MÔMIER. — Mais, mon bon ami, vous êtes dans l'erreur : pour exercer votre foi, je vous donne la Bible ; et pour préparer votre esprit à la recevoir, je commence à balayer toutes les mauvaises croyances qui s'y trouvent et qui ne sont pas sorties de la Bible, mais du romanisme.

L'HORLOGER. — Cela étant, Monsieur le Pasteur, nous continuerons notre entretien, et je vous montrerai qu'en voulant détruire mes croyances, ma religion, c'est vraiment la Bible que vous voulez détruire, afin d'établir sur la terre le règne du démon.

Vous voudriez cacher aux hommes les tristes conséquences qu'entraîne après lui le libre examen, dont vous faites la condition, la règle suprême de votre foi, l'unique moyen d'arriver à la vérité ; oh ! oui, cachez-les ; détruisez l'histoire ; effacez, et dans la société, et dans la mémoire de chaque homme, les noms de ces sectes nombreuses qui sont la honte de l'humanité, et qui, chacune dans son temps, a été un fléau pour le monde. Faites tous vos efforts, mentez, trompez, donnez le change, falsifiez tous les monuments de la tradition, dans l'espoir de laisser ignorer au monde que le libre examen a produit les Luther, les Calvin, les Munzer, les Storck et tous les monstres qui ont ensanglanté l'Allemagne : Jean de Leyde avec ses douze femmes ; Christiern II, justement appelé le Néron du Nord ; Gustave Wasa, le héros de la féro-

cité ; Henri VIII et la reine Elisabeth, qui semblent avoir mis leur gloire à arroser de sang toutes les infamies auxquelles ils se livraient, et cent autres monstres qui ne valaient pas mieux. Voilà les saints qu'a donnés à la terre le libre examen ; mais ces saints-là sont pour l'enfer.

Votre libre examen Monsieur le Pasteur, a commencé par Satan : c'est lui qui, le premier, dans le paradis terrestre a dit à nos premiers parents qu'il ne fallait pas interpréter la loi de Dieu dans un sens littéral; que l'on pouvait manger du fruit de l'arbre de la science sans s'exposer à la mort. Usez du libre examen, leur disait-il ; pourquoi ne mangez-vous pas du fruit de l'arbre de la science ? Mangez-en, et vous deviendrez des dieux ! Vous aussi, Monsieur le Pasteur, vous nous tenez le même langage, vous nous dites : Placez-vous au-dessus de la loi de Dieu ! livrez-la à votre sens privé, gardez-en ce qui vous conviendra et rejetez ce qui ne sera pas conforme à vos goûts et à votre manière de voir. Si l'on vous dit qu'il y a sur la terre une autorité chargée de conserver et d'interpréter la loi, n'écoutez-pas ; Dieu a mis dans vous-même une lumière qui vaut mieux que l'Eglise, mieux que les docteurs, mieux que les Pères, que les conciles, mieux que la tradition et que tous les Saints qui ont honoré la loi par leurs vertus ; mettez-vous au-dessus de tout cela ; soyez des Dieux ! N'est-ce pas là ce que vous nous dites en nous conseillant de préférer le jugement de

notre raison individuelle à la raison de l'Eglise de Jésus-Christ ? Ici c'est vous qui jouez le rôle de Satan et qui ouvrez aux hommes les portes de l'enfer ! En dérobant à Dieu sa souveraineté pour la donner à la raison de l'homme, vous avez renouvelé le crime de Lucifer qui voulait s'égaler à Dieu ; tremblez de vous voir un jour, comme lui, précipité dans l'enfer !

Pour comprendre l'absurdité du libre examen que le protestantisme prend pour base de sa religion et règle de sa foi, il suffit de transporter le même principe de l'ordre religieux dans l'ordre civil. Supposons qu'aujourd'hui le prince d'un pays, qu'il soit roi, président, parlement ou autre, vienne annoncer à toute la nation que chacun des individus qui la composent est légitime interprète des lois ; qu'il fasse proclamer la maxime suivante dans toute l'étendue de ses états : Citoyens, vous avez reçu des règlements, des lois, des codes : ces monuments de l'ordre public sont entre vos mains, vous pouvez les lire, les étudier, les interpréter, les expliquer selon votre manière de voir. L'autorité a pu vous donner cette législation, son devoir est accompli ; maintenant plus d'autorité que la vôtre. N'avez-vous pas votre raison pour vous donner l'intelligence des choses ? En vous donnant ce flambeau de la raison, Dieu lui-même vous a constitués les juges souverains du véritable sens de la loi. Qu'avez-vous besoin de juges, de tribunaux, de ministres et de rois ? Prenez le code, et marchez.

Est-il possible de se faire une juste idée du désordre que cette proclamation traînerait à sa suite? Si une société pouvait exister en admettant cette liberté d'examen et d'interprétation, c'est dans son sein qu'il faudrait étudier les horreurs de l'anarchie et prendre des couleurs pour peindre l'enfer. Or ce qui ferait un enfer de la société civile, vous le voulez, vous le demandez pour la société religieuse; bien plus, vous le ferez passer de la société religieuse dans la société civile; car la société civile demande à la société religieuse sa raison d'être et son droit de commander.

Porter dans la parole de Dieu le libre examen, la libre interprétation, c'est l'encouragement de toutes les hérésies, c'est l'absolution de tous les désordres, la sanctification de tous les crimes.

Si l'on pouvait réunir dans un seul tableau toutes les âmes perdues, toutes les guerres allumées, tout le sang versé, toutes les atrocités commises, toutes les erreurs enfantées par le libre examen du protestantisme, il y aurait de quoi inspirer une insurmontable horreur pour cette doctrine, qui n'a jamais réussi qu'à faire un christianisme à l'usage de tous les mauvais instincts de l'humanité.

Permettez, Monsieur le Pasteur, que je vous donne un exemple de ce que le libre examen peut produire. Introduit en Angleterre par les honteuses et criminelles passions d'un tyran sanguinaire, il arrache les consciences à l'autorité du vicaire de Jésus-

Christ, pour les soumettre aux caprices d'un homme aussi méchant que vicieux. A sa suite, tous les désordres envahissent à la fois l'Angleterre : la polygamie, le régicide, la guerre civile, les usurpations, les dissensions religieuses, le vol, le pillage, les incendies, la dévastation, le meurtre et l'anarchie. Les sectes s'y multiplient si rapidement qu'on ne peut les compter. Le roi, qui a voulu se faire pape, ne veut rien du Pape de Rome, mais il conserve les évêques ; viennent les presbytériens, qui ne veulent point d'évêques ; viennent les puritains qui ne veulent ni Pape, ni évêques, ni prêtres ; viennent les indépendants, qui ne veulent ni Pape, ni évêques, ni prêtres, niprédicateurs de la parole de Dieu ; viennent enfin les niveleurs, les rationalistes, qui ne veulent ni religion ni sacerdoce ; c'est une confusion qui ne peut se comparer qu'au chaos. De cette confusion naît une république à la tête de laquelle paraît un monstre qui porte le nom de Cromwell.

« La république de Cromwell, dit Lamartine, n'é-
« tait qu'une crise du fanatisme, une inspiration d'il-
« luminés, un synode de prophètes armés, une véri-
« table guerre de religion, où des furieux de dévotion
« marchaient la hache levée contre les rois, et la
« Bible à la main contre les Papes, pour soumettre
« la Grande-Bretagne au niveau de l'orthodoxie et
« de la démence du temps. » Or, tout cela était l'ouvrage du libre examen.

Si vous ne voulez pas en croire à ce que j'ai l'hon-

neur de vous dire sur les affreuses conséquences du libre examen, soit en Allemagne, qu'il avait mise à feu et à sang, soit en Angleterre et en France, croyez-en du moins à ce qu'en disent les protestants eux-mêmes. Voici ce qu'en dit O'Callaghan : « Les premiers réformateurs proclamèrent le droit « d'interpréter les Ecritures selon le jugement par- « ticulier de chacun : les conséquences en furent « terribles... Le jugement particulier de Munzer dé- « couvrit dans l'Ecriture que les titres de noblesse « et les grandes propriétés sont une usurpation im- « pie, et il invita ses sectateurs à examiner si telle « n'était pas la vérité. Les sectateurs examinèrent « la chose, louèrent Dieu, et procédèrent ensuite « par le fer et le feu à l'extirpation des impies, et « s'emparèrent de leurs propriétés. *A notre tour d'ê-* « *tre les maîtres !* disaient les paysans à chaque no- « ble devenu leur prisonnier.

« Le jugement privé crut aussi avoir découvert « dans la Bible que les lois établies étaient une per- « manente restriction à la liberté chrétienne : et voilà « que Jean de Leyde, jetant ses outils, se met à la « tête d'une population fanatique, surprend la ville « de Munster, se proclame lui-même roi de Sion, et « prend quatorze femmes, en assurant que la « polygamie est une des libertés chrétiennes, etc. »

Voilà, Monsieur le Pasteur, ce que savent faire les partisans du libre examen !

LE MÔMIER. — Ne dirait-on pas à vous entendre, que

le catholicisme n'a produit que des vertus ? N'a-t-il pas eu ses monstres de cruauté ? N'a-t-il pas laissé l'immoralité monter jusque dans le sanctuaire ?

L'HORLOGER. — Oui, Monsieur, il y a eu parmi les catholiques des hommes mauvais, des ambitieux qui ont pu se servir de la religion pour favoriser leurs passions, des tyrans qui ont persécuté en se disant les agents de la Divinité ; mais la religion dont ils usurpaient l'appui les condamnait au lieu de les soutenir. Le catholicisme ne donne pas l'impeccabilité à ceux qu'il éclaire. Le catholique connaît le devoir, mais il reste libre, et souvent il pèche contre sa loi, qui le condamne. Ses fautes ne sauraient donc être imputées à sa religion, tandis que le protestant n'est souvent mauvais qu'en obéissant au principe de sa religion. C'est le libre examen qui a créé et mis au monde tous les monstres dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Il est presque impossible que sur dix personnes qui se mettront à chercher une religion dans la Bible, il n'y en ait pas au moins cinq qui ne deviennent des fanatiques capables de tout. Quand les protestants sont bons, ce qui arrive souvent, on peut dire qu'ils valent mieux que leur religion ; mais quelque bons que puissent être les catholiques, ils ne sont jamais aussi bons que le voudrait leur religion, qui est encore meilleure ; et quand ils sont mauvais, c'est qu'ils oublient ou qu'ils transgressent leur religion.

LE MÔMIER. — En livrant la Bible au libre examen de

la raison, les docteurs protestants ne prétendent pas la livrer aux mauvaises passions de l'homme ; quand les passions s'en emparent, elles n'usent pas de la liberté, elles en abusent.

L'HORLOGER. — C'est-à-dire, Monsieur le Pasteur, qu'à l'absurdité du libre examen vous voulez ajouter l'absurdité d'une autorité usurpée et mensongère. Vous permettez d'user du libre examen, à condition qu'il ne conduira que jusqu'à vous. Le luthérien ne veut pas que l'on aille plus loin que lui ; le calviniste fait brûler Michel Servet, qui le dépasse ; l'anglican fait monter sur l'échafaud le presbytérien et le méthodiste ; celui-ci fait égorger l'anabaptiste, et tous ensemble veulent étouffer le catholique, qui pousse l'examen jusqu'à trouver dans la Bible la vérité universelle, l'Eglise de Jésus-Christ. Dans votre système, tout se réduit donc à dire : Usez du libre examen, mais vous ne viendrez que jusque-là ! Où donc avez-vous pris le droit de mettre des bornes à la raison d'autrui ? Est-ce à vous qu'il a été dit : « Allez et enseignez. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. » Est-ce à vous que Jésus-Christ a donné le pouvoir de décider dans les différends qui pourront survenir entre les fidèles ? Il ordonne alors de recourir à l'Eglise : *Dic Ecclesiæ ;* il ajoute : « Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit considéré comme un païen ! » Or, est-ce vous qui êtes cette Eglise ?... Vous n'oseriez pas le dire. Avouez donc que celui qui est conduit par le libre examen jus-

qu'au mormonisme, jusqu'au socinianisme, jusqu'à l'impiété, ou à des doctrines sanguinaires, est aussi bon protestant que vous ; ou bien avouez que votre libre examen n'est qu'une fourberie, une arme de circonstance, fabriquée contre l'autorité de l'Eglise de Jésus-Christ.

A la vue de tout le mal qu'a produit dans le monde le libre examen, à la vue de la multitude innombrable des sectes qui composent ce que l'on est convenu d'appeler le protestantisme, à la vue surtout de la funeste impossibilité de retrouver dans ce chaos seulement deux ou trois idées religieuses admises par tous, un luthérien de bonne foi s'est écrié :

« Voilà quelle est la situation de notre église natio-
« nale ! Elle est là comme un tronc, originairement
« vénérable mais dépouillé de sa couronne, de ses
« branches et de ses feuilles, creux, pourri, rongé
« des vers, craquant jusque dans ses racines sous
« les premiers coups de la tempête qui se déchaîne
« avec violence ! Et c'est là que nous resterions,
« cramponnés à ce tronc jusqu'à sa ruine, pour le
« plaisir d'en être bientôt écrasés !... Nous ne pou-
« vons pas le raviver, et en lui notre cœur ne
« trouvera plus la paix, nos désirs ne seront plus
« apaisés... Ainsi, pour sauver notre christianisme,
« nous serons forcés d'aller là où l'Eglise sait ce que
« dit l'Ecriture ; où l'Eglise prescrit ce que ses minis-
« tres doivent enseigner, ce que ses fidèles doivent
« apprendre ; là où l'on veille sur l'uniformité du

« culte ; où tout est solennel, relevé, en harmonie avec « le cœur et l'adoration ; là où un puissant chef spiri- « tuel ne se courbe pas devant les puissants de la terre, « mais seulement devant Dieu ; où les communautés « ont encore conservé de la foi, de la discipline, des « mœurs religieuses ; où l'Eglise est réellement bâtie « sur un roc, contre lequel les portes de l'enfer ne « prévaudront pas. C'est à contre-cœur que nous « nous séparons de la maison de nos pères ; mais il faut « nous séparer. En avant ! en avant vers Rome ! »

Tout-à-l'heure, Monsieur le Pasteur, vous me proposiez d'aller m'abriter sous ce tronc pourri et vermoulu du protestantisme. A mon tour, je vous invite à venir vous réfugier sous le grand arbre du catholicisme, dont les branches, toujours vertes, couvrent le monde de leur ombre bienfaisante. Si vous voulez la paix de l'âme, la sécurité de la conscience, la douceur des espérances du Ciel, venez à Rome ! Si vous êtes lassé des incertitudes au milieu desquelles vous êtes bercé par un examen qui ne peut vous donner ni la foi, ni la vérité, venez à Rome. Si vous êtes jaloux de puiser dans les trésors spirituels, si vous voulez être inondé des vives lumières de la foi, en avant vers Rome !

CHAPITRE VII.

Ce que veulent les prédicants du protestantisme.

Tout le monde connaît la réputation de probité, de moralité dont les Savoisiens jouissent dans toutes les villes de l'Europe qu'ils fréquentent. Voulez-vous introduire un homme de confiance dans des appartements où s'étalent le luxe et la richesse, vous cherchez un Savoisien et vous êtes tranquille quand vous lui avez remis votre clef. Voulez-vous faire porter et rapporter des sommes considérables, des effets de commerce, des métaux précieux, vous demandez un Savoisien, et ses mains sont pour vous aussi rassurantes qu'un coffre-fort. Voulez-vous placer auprès de votre enfant un serviteur qui soit un gardien de son innocence, vous choisissez un Savoisien et vous êtes rassuré sur les mœurs de cet enfant. Soldat courageux, sujet fidèle, ami dévoué, homme de franchise, le Savoisien est aussi franchement chrétien par la vertu que par la foi.

Avant de sortir du village, de la vallée où il a reçu le jour, il a fortifié son âme par les grâces de Dieu qu'il a reçues dans la fréquentation des sacrements; il a enrichi son intelligence des solides vérités qui engendrent et soutiennent les vertus. Nourri dans la crainte de Dieu et de ses jugements, n'ayant respiré pendant son enfance que dans une atmosphère catholique, il ne peut être qu'un honnête homme et qu'un parfait chrétien. En passant de la maison paternelle dans l'école, et de l'école dans l'église, il a partout entendu les mêmes paroles, compris les mêmes doctrines, vu les mêmes images, pratiqué les mêmes exercices de culte, reçu les mêmes leçons et les mêmes avis. Le plus parfait accord règne entre ses idées, ses doctrines et ses habitudes. Comme il ne doute pas de sa foi, il n'hésite pas à régler ses actions sur ses croyances. Il est chrétien dans toute l'étendue du mot ; il le sera tant qu'on ne viendra pas troubler son âme en lui proposant d'abandonner sa foi.

Rien n'est plus édifiant, rien n'est plus beau, plus consolant pour ceux qui ont un cœur susceptible d'être touché par la vertu que le spectacle des mœurs chrétiennes des hautes vallées de la Savoie. C'est vraiment de ces hommes-là que l'on peut dire qu'ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Les hameaux sont souvent bien éloignés de l'église, ils en sont séparés par des ravins dangereux, souvent par des hauteurs couvertes de neige ; et pourtant, quand vient le jour du Seigneur auquel tous sont convoqués pour la prière, pas un ne

manque à la grande réunion de famille qui se fait autour des autels et au pied de la chaire sacrée où s'annonce la parole de Dieu. Ceux qui, retenus par quelques infirmités n'ont pu venir à la maison commune de la famille chrétienne, sont pendant la semaine visités par le pasteur qui, plein d'amour pour chacune de ses ouailles, veut que pas une ne soit privée de la nourriture de l'âme. Aussi tous ces bons habitants de la campagne, ces pâtres qui ne voient le monde que dans la maison de Dieu sont instruits de sa loi; ils parlent de Dieu, du ciel, des mystères, des grandes vérités de la religion, de l'homme, de son âme, de son immortalité, de son origine, de sa destinée, de ce qu'il doit à son Créateur, à ses frères et à lui-même, avec une facilité, une droiture qui étonnerait les beaux diseurs de nos villes industrielles.

Chez eux, la connaissance de la loi de Dieu aboutit à la pratique; toutes les vertus chrétiennes sont observées dans le village. Le respect de la propriété, la fidélité dans le mariage, l'assistance mutuelle, la soumission aux lois civiles, la déférence pour l'autorité de l'Église, de la famille et du gouvernement, sont dans tous les cœurs. Cette société simple, née de l'inspiration chrétienne beaucoup plus que de la crainte des lois et de ceux qui les font observer, est propre à donner une juste idée de l'harmonie civile. On se sent libre, à l'aise et en sûreté dans une société de cette nature. Là où tout le monde croit à l'Évangile, il n'y a personne pour asservir les autres, personne pour

faire le mal, personne pour inspirer la terreur. Aussi, dans quelques-unes de ces paroisses, il y a des portes aux maisons, mais c'est bien plus contre le froid de l'hiver que contre le prochain.

Eh bien, voilà les hommes que le protestantisme veut convertir, voilà le pays sur lequel il fait tomber une nuée de prédicants, de colporteurs de mauvais livres, de semeurs de mauvaises doctrines, d'acheteurs de consciences, et enfin de corrupteurs dans tous les genres. Que veulent-ils? Il est extrêmement difficile de le deviner. Nous avons déjà vu qu'ils ne travaillent pas à propager leur foi; ils n'en ont point. Ils ne peuvent avoir la prétention de donner à d'autres leur religion; il est démontré que le protestantisme n'est pas une religion. Encore une fois, que veulent-ils?... Laissons parler nos deux interlocuteurs.

L'HORLOGER. — C'est vous, Monsieur le Pasteur, qui êtes venu me chercher pour me proposer un marché. J'ai beau réfléchir et vouloir deviner ce que vous m'offrez pour remplacer dans mon esprit les doctrines religieuses que vous voudriez en faire sortir, je ne trouve rien.

LE MÔMIER. — Ce n'est pas ma faute; je vous ai dit assez que je voulais vous inspirer la religion de l'Evangile, l'amour de la Bible, le respect de la parole de Dieu.

L'HORLOGER. — Et moi, Monsieur le Pasteur, je vous ai démontré par tous mes sentiments que la parole de

Dieu était la règle de ma conduite, que ma religion était conforme à l'Évangile, et que la Bible était le monument le plus complet de ma foi religieuse. Que voulez-vous de plus?

LE MÔMIER. — Oui, je crois bien que vous admettez l'Évangile, mais vous l'interprétez mal ; vous admettez des choses qui n'y sont pas évidemment contenues.

L'HORLOGER. — Je commence à m'apercevoir, Monsieur le Pasteur, que le terrain sur lequel nous avons été jusqu'à présent va changer. Ne pouvant plus m'accuser de ne pas croire à la Bible, voilà que vous m'accusez d'y croire trop. Savez-vous, Monsieur le Pasteur, que cela nous mène à de singuliers résultats : vous parlez de la Bible, vous vendez, vous offrez, vous donnez la Bible à quiconque veut l'accepter, vous adorez la Bible ; et quand je vous demande quelles sont les vérités que vous en avez extraites pour en faire votre religion, il vous est impossible de me répondre. Dès lors vous me donnez le droit de dire que vous ne croyez pas à la Bible, que vos protestations de respect ne sont que des hypocrisies qui cachent autre chose.

Pour moi, je parle peu de la Bible ; mais j'en fais beaucoup de cas. Je la regarde comme un corps de doctrine, je crois à ce qu'elle enseigne ; et vous me reprochez d'y trop croire? Ma foi va jusqu'à l'esprit de la Bible, et, s'il m'est permis d'en juger par ce que je vois, la vôtre s'arrête à la couverture et ne pénètre jamais au dedans. Entre nous, la différence se

réduit à ceci : vous vantez la Bible, et vous n'y croyez point ; moi, au contraire, j'en parle peu et j'y crois beaucoup.

LE MÔMIER. — La Bible est moins un livre de dogme qu'un livre de morale ; les Catholiques feraient mieux de moins la croire et de mieux la pratiquer. C'est la vertu qui en dernière analyse est le plus beau caractère de toute religion divine.

L'HORLOGER. — Sans m'arrêter à vous prouver qu'il n'y a pas de morale possible sans dogme, et par conséquent pas de vertu sans croyance, vous me permettrez, Monsieur le Pasteur, de vous demander s'il y a une seule vertu, dans la morale la plus stricte, dont la religion catholique ne fasse pas un devoir à ceux qui la professent.

LE MÔMIER. — Les Catholiques ne sont pas si scrupuleux que vous voulez bien le dire, et quand on les voit un peu de près, on trouve chez eux assez de choses à blâmer.

L'HORLOGER. — Si vous voulez dire qu'ils ne sont pas toujours fidèles aux préceptes de leur morale, vous avez mille fois raison. Je vous répète que la religion catholique ne donne pas l'impeccabilité. La faiblesse naturelle aux hommes les suit partout ; en avançant dans la vie, ils font souvent des faux pas, souvent aussi des chutes fâcheuses. Il en est peu qui, chaque soir en repassant dans leur conscience les actions de la journée, n'aient à se frapper la poitrine, en disant de gros *mea culpa*. Mais ces actes de repentir ne

prouvent-ils pas qu'ils connaissent, qu'ils estiment, qu'ils aiment la vertu ? Encore une fois, citez-moi une vertu dont la religion catholique ne fasse pas un devoir, et qui ne soit pas l'objet d'un précepte de l'Église ? Je vous en défie, Monsieur le Pasteur. S'agit-il de Dieu ? Nous devons l'adorer et n'adorer que lui ; l'aimer et l'aimer par-dessus toute chose ; faire nos efforts pour établir son règne sur la terre, être jaloux de sa gloire ; faire connaître son nom à tous nos semblables ; lui demander le pain matériel et le pain de l'âme ; reconnaître sa bonté, sanctifier le jour qu'il a réservé pour nous attirer à lui, redouter sa justice et être pleins de confiance dans sa miséricorde : ne sont-ce pas là des vertus essentiellement catholiques ?

S'agit-il du prochain ? Nous devons l'aimer d'un amour qui, selon Dieu, n'a d'autre mesure que l'amour que nous avons pour nous-même. Tout ce que le prochain peut attendre et désirer n'est-il pas compris dans cette loi ? Cet amour du prochain enfante des prodiges parmi les catholiques, il produit le dévouement qui est le plus haut degré de la charité chrétienne. Avez-vous jamais réfléchi à ce perpétuel miracle de la charité catholique, qui donne des missionnaires aux idolâtres, des frères aux aliénés, des rédempteurs aux esclaves, des mères aux enfants trouvés, des sœurs de charité aux malades, des petites sœurs aux pauvres, d'autres sœurs aux ignorants, aux abandonnés de toutes les catégories ? Serait-il possible d'ajouter un degré de perfection à la charité

catholique ? Vous ne le pensez pas. Ici, comme en beaucoup d'autres choses, les catholiques ont atteint les dernières bornes de la vertu ; la perfection de leur doctrine a passé dans leurs institutions et dans leurs œuvres.

S'agit-il du citoyen ? La doctrine catholique, qui assure sa dignité et ses droits à la liberté, lui impose le respect de l'autorité dans la famille, dans l'Église, dans l'État et dans la société.

Ne pensez pas que la religion catholique oublie de rappeler à l'homme qu'il a aussi des devoirs à remplir à l'égard de lui-même. Saisissant toutes les passions qui sont dans le fond de sa nature dégradée, elle les dirige, les sanctifie et arrête leurs excès. Elle lui dit d'être sobre, tempérant, chaste, modeste, franc, loyal et désintéressé.

Ce n'est pas tout : passant au-delà des vertus connues de l'ancien monde, la doctrine catholique, fondée sur les conseils du Sauveur, en invente de nouvelles pour honorer l'humanité restaurée par la Rédemption. Elle encourage la chasteté que les libres penseurs de nos jours regardent comme impossible, l'humilité dont le nom n'était connu dans aucune langue avant l'ère chrétienne, et la mortification des sens qui répugne si fort à la nature. Si ce n'est pas assez, indiquez-moi donc, Monsieur le Pasteur, une seule vertu qui ne soit pas commandée ou encouragée par le catholicisme.

LE MÔMIER. — A quoi bon de nouvelles vertus ? Nous vous reprochons d'en imposer aux fidèles qui ne sont

ni nécessaires, ni évangeliques. Vos jeûnes, vos pénitences, votre abstinence dans certains jours, sont des privations sans but.

L'HORLOGER. — Je suis charmé de voir, Monsieur le Pasteur, que vous ne voulez plus nous accuser de manquer de vertu. Tout-à-l'heure, vous nous accusiez de croire trop; maintenant, vous nous accusez d'avoir trop de vertu. C'est un reproche qui est bien honorable pour nous. De grâce, Monsieur le Pasteur, permettez aux âmes choisies de devancer en vertu les âmes vulgaires. Et quand il serait vrai qu'il y a quelques excès de vertu, ne serait-ce pas une heureuse compensation pour tant de cœurs qui ne la connaissent que de nom!

D'ailleurs, les vertus s'enchaînent et se tiennent par la main; les efforts que l'âme est obligée de faire pour certaines vertus rendent plus faciles et plus sûres toutes les autres. Voyez, Monsieur le Pasteur, vous ne pouvez rien comprendre à ces choses, votre esprit est faussé par les préjugés que vous donne le protestantisme; avec votre foi tronquée, votre religion de facture privée, vos idées incomplètes, vos jugements individuels, vos doctrines resserrées entre le doute et le problème du libre examen, non, encore une fois, vous ne pouvez rien comprendre à tout ce qui découle de la vérité complète. Il n'appartient qu'au catholicisme, qui est la vérité universelle, de produire la vertu universelle, c'est-à-dire la perfection, autant que l'humanité en est susceptible. Vous ne savez pas,

Monsieur le Pasteur, ce que c'est qu'un saint. Depuis que vous avez fermé les portes du paradis à tous ceux que vous avez détachés de l'Église universelle, vous ne voyez plus se former des saints. Or, un saint est un ami de Dieu, qui sur la terre a pratiqué toutes les vertus que nous énumérions tout-à-l'heure. De ces âmes qui s'élèvent à la perfection, le catholicisme en produit tous les jours. Oui, il y a dans la société catholique des hommes qui vivent dans la chair comme s'ils étaient des anges ; des hommes qui ont poussé le détachement des biens de la terre jusqu'à renoncer à l'espérance d'en acquérir et d'en posséder; des hommes qui meurent chaque jour au monde, afin de s'unir plus intimement à Dieu et d'être plus entièrement dévoués au prochain. Je vous plains, Monsieur le Pasteur, de n'avoir pas auprès de Dieu un seul homme que vous puissiez invoquer et présenter à vos frères comme un modèle de perfection. Il y a des jouissances spirituelles qui vous sont inconnues. Vous n'avez jamais éprouvé la douceur des émotions qui dérident l'âme des bons catholiques, quand leur vient la pensée de la sainte Vierge, de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de saint Vincent de Paul, ou de tant d'autres. Vos âmes protestantes se dessèchent, parce qu'elles ne peuvent pas se raffraîchir dans les secrets entretiens que les âmes de la terre peuvent se permettre avec les âmes du ciel.

C'est à de telles âmes que vous venez offrir le malheur de vous ressembler. Colporteurs de mensonges,

vous semblez avoir juré la perte de tous ceux que la voix de l'Eglise conduisait à la perfection ! Dieu seul peut apprécier l'énormité du crime dont vous vous rendez coupable, et le punir comme il le mérite.

LE MÔMIER. — Mais, mon bon ami, nous ne voulons détourner personne de la vertu ; notre but est au contraire d'y pousser tous les hommes en leur faisant connaître la Bible.

L'HORLOGER. — Votre but, Monsieur le Pasteur, c'est de séduire des catholiques pauvres pour en faire non pas des protestants, puisqu'il ne peut plus y en avoir, mais seulement pour qu'ils ne soient plus catholiques. Or, savez-vous ce que devient un catholique qui renonce à sa foi ?... Il devient quelque chose d'horrible. L'ange que Dieu précipita du ciel dans le fond des enfers ne tombe pas plus bas. Il n'y a plus que de l'athéisme qui puisse entrer dans un cœur d'où la foi catholique est sortie.

Qu'un protestant se fasse catholique, vous comprenez, Monsieur le Pasteur, qu'il ne peut y avoir danger ni pour lui, ni pour la société ; s'il était chrétien encore, s'il avait dans le cœur quelques vertus, il en trouvera de nouvelles ; s'il avait conservé dans son esprit quelques-unes des vérités puisées dans l'Ecriture, il ne fera que les compléter. Pour lui, se faire catholique, c'est vraiment entrer dans la voie du progrès, mais d'un progrès chrétien, d'un progrès qui le rapprochera de Dieu. Voyons, Monsieur le Pasteur,

mettez la main sur la conscience ; croyez-vous qu'un protestant vaudra moins quand, embrassant la foi catholique, il trouvera Jésus-Christ non-seulement dans l'Evangile, mais encore sur nos autels ; quand il confessera ses fautes à un de ces ministres à qui il a été dit : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ? » Vaudra-t-il moins, quand, par la pénitence et le jeûne, il mortifiera sa chair, afin d'établir dans lui-même le règne de l'esprit ? Vaudra-t-il moins, quand il priera davantage ; quand, pour louer Dieu, il s'associera aux saints qui le louent dans le ciel ? Voyons, répondez, son salut sera-t-il moins assuré ?

LE MÔMIER. — Nous ne jugeons du salut de personne. Ce n'est pas nous qui disons qu'*hors de l'Eglise il n'y a point de salut.*

L'HORLOGER. — Nous, Monsieur le Pasteur, nous le disons, et plus tard je vous dirai pourquoi. Aujourd'hui, je veux seulement vous montrer qu'un protestant qui se fait catholique vaut nécessairement mieux après qu'avant, tandis que le catholique qui se fait protestant ne valait rien avant et vaut encore moins après.

Pour un catholique, c'est reculer que d'aller au protestantisme ; c'est l'Israélite qui regrette les oignons d'Egypte et l'esclavage sous Pharaon. Il renonce à la Terre Promise qu'il trouve trop éloignée, et se couche dans les fers qui sont à côté de lui. Tenez, Monsieur le Pasteur, remontons, si vous le voulez, jusqu'à Luther ; parcourons par la pensée cette longue

chaîne d'hommes qui nous relie à sa génération : pendant tout ce temps et surtout pendant les premières années, il y a eu bien des transfuges, bien des apostasies ; mais croyez-vous que dans cette foule il soit possible de citer un seul homme qui ait abandonné la religion catholique et se soit fait protestant dans l'intention de devenir plus pieux, plus juste, plus modeste, plus charitable, plus chaste, plus saint, plus vertueux, plus dévoué à ses semblables ? Non, Monsieur, vous ne le croyez pas, et personne au monde ne le croira jamais. La conscience publique a résolu la question, elle voit dans celui qui abandonne l'Eglise de Jésus-Christ un motif d'intérêt, d'ambition, ou de toute autre passion mauvaise. Si, par exemple, vous voyez aller à vous ou à toute autre secte protestante un prêtre, un religieux, un homme lié par des vœux, regardez bien derrière lui et vous ne manquerez pas d'y trouver une femme. Si c'est un homme de quelque distinction, examinez autour, et vous ne manquerez pas d'y trouver un motif d'ambition ou de cupidité.

Faites maintenant l'épreuve en sens contraire, et vous arriverez à conclure que le protestant qui se fait catholique ne peut être poussé à un acte aussi courageux que par le désir de compléter ses croyances et de perfectionner ses vertus. Vous ne manquerez pas de me citer un Henri IV, qui consent à passer par la messe pour aller s'asseoir sur le trône de France ; mais cet exemple, unique et peu certain, ne peut se

mettre en opposition avec des milliers de personnes qui n'ont été poussées vers les rigueurs du catholicisme que par les cris de leur conscience et par le désir d'être plus vertueuses. Pour une fois que l'ambition se trouve d'accord avec la vertu, il lui arrive mille fois de lui être contraire.

Cette épreuve, Monsieur le Pasteur, est tellement concluante qu'il vous est impossible de la repousser. La conséquence qu'il est permis d'en tirer, c'est que vous qui marchandez des apostasies, vous qui faites des efforts inouïs pour étouffer le sentiment de la foi dans les âmes catholiques, vous qui ne cessez de les solliciter par votre argent, par l'aspect d'une liberté criminelle, par des mensonges et de noires calomnies, vous exercez le métier de Satan. En vous servant de la Bible comme d'un passeport pour vous introduire dans la maison des fidèles croyants, vous imitez le serpent qui s'entortillait autour de l'Arbre de la Science pour séduire nos premiers parents.

Les Pharisiens ne méritaient pas autant que vous les reproches amers et les malédictions que leur adressait le Sauveur des hommes ; c'est à vous que l'on peut dire avec raison : « Malheur à vous... *parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et, quand il l'est devenu, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous ! Malheur à vous, hypocrites, parce que vous payez la taxe de l'aneth et du cumin et que vous ne tenez aucun compte de la miséricorde et de la justice !... Malheur à vous, hypocrites !*

vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux hommes, mais qui au dedans sont remplis d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. » (MATH. 23.)

S'il fallait une autre preuve de votre impuissance à faire aucun bien, il suffirait de jeter les yeux sur vos conquêtes. Quand, à force d'argent, de promesses et de fallacieuses paroles, vous avez réussi à attirer à vous quelques âmes vénales qui déjà étaient gangrénées par l'habitude du vice et désséchées par l'indifférence religieuse, valent-elles mieux ? Ont-elles plus de foi ? Sont-elles soutenues par plus de pratiques de piété ? Oseriez-vous dire que le salut de leur âme est plus assuré? Est-ce qu'elles redoutent moins le jugement de Dieu et l'enfer qui peut le suivre ?... Oh ! quand elles considèrent le vide affreux que vous avez fait dans elles-mêmes, quand elles portent leurs regards sur le désert spirituel qui les entoure, quand la conscience n'a plus un seul article de foi sur lequel elle puisse se reposer, à quels remords, à quelles craintes ne sont-elles pas en proie ?... Elles puisent souvent dans le désespoir assez de force pour aller se précipiter aux pieds d'un prêtre du Seigneur et retrouver les grâces, les conseils, les espérances, tous les trésors spirituels dont vous aviez réussi à les dépouiller.

Un des misérables que vous aviez séduits et enrôlés à la fin de 1853, n'a pas tardé à tomber malade ; torturé par les remords, il a fait de-

mander un vicaire de l'Eglise catholique de Genève, il a abjuré l'hérésie, s'est réconcilié avec l'Eglise, et avant sa mort la paix est rentrée dans son âme.

Qu'une personne qui est née dans le protestantisme, qui n'a jamais approfondi les motifs de ses croyances, y persévère dans un certain repos, cela est possible; on ne peut ni regretter ni même désirer ce que l'on ne connaît pas; mais que l'esprit qui a été illuminé des vérités de la foi catholique, que le cœur qui a été rempli des jouissances qu'il porte avec lui, puisse s'arrêter avec quelque sécurité dans ce christianisme bâtard, dans cette foi mutilée qu'on appelle protestantisme, non, Monsieur, cela n'est pas possible! Il n'y a plus que l'athéisme qui puisse entrer dans un cœur d'où le catholicisme est sorti. Retenez bien ces mots, ils vous aideront à apprécier l'étendue du crime que vous commettez quand vous travaillez à pervertir les catholiques. Savez-vous bien que pas un de ceux que vous conduisez jusqu'à l'apostasie ne se promet de mourir dans l'état où vous le placez ! Il y a longtemps qu'on l'a dit, il fait bon vivre avec vous ; mais il ne fait pas bon y mourir. Tenez, Monsieur le Pasteur, il faut que je vous raconte ce que j'ai vu hier.

J'ai visité une personne qui était à la porte du tombeau. Elle n'avait plus que quelques heures à vivre, mais elle jouissait à ce moment suprême d'une force d'intelligence qui semblait surpasser son état ordinaire. Née dans une paroisse des environs de Genève, elle avait été élevée dans une famille protestante fort

respectable. Vers l'âge de treize ans, on lui proposa de faire sa première communion avec d'autres enfants, auprès d'un ministre protestant. Sans se rendre un compte bien exact des motifs qui la poussaient, elle refusa et alla d'elle-même se présenter à un prêtre catholique pour demander la parole de Dieu, et ensuite les secours religieux dont son Eglise dispose.

Aujourd'hui qu'elle va s'acheminer vers le tribunal de la justice divine pour y rendre compte de sa vie entière, elle apprécie plus que jamais l'ineffable bonheur d'avoir toute sa vie appartenu à l'Eglise de Jésus-Christ. Le souvenir des dangers qu'elle avait courus lui est revenu dans la pensée, et je l'ai entendu remercier Dieu d'avoir échappé aux séductions de l'hérésie. Dans une prière qu'elle adressait à Dieu et qui était entendue de tous ceux qui entouraient son lit, elle disait avec une effusion de cœur impossible à rendre : « O mon Dieu ! je vous remercie d'avoir veillé « sur moi et de m'avoir conservée dans le sein de « votre Eglise ! Née parmi les protestants, j'aurais pu « être entraînée dans l'hérésie ; c'est vous, mon Dieu, « qui m'avez gardée et gardée pour vous ! Soyez béni, « ô mon Dieu ! rien ne manque à mon bonheur. Tous « les trésors de votre Eglise viennent de m'être pro- « digués. Votre prêtre m'a dit, comme vous le disiez « vous-même aux pécheurs : Vos péchés vous sont re- « mis. Vous êtes venu-vous même vous unir à moi « dans la sainte communion. L'huile sainte a touché « tous mes sens pour les purifier et fortifier mon âme

« contre les terreurs de la mort ; je vais à vous, ô mon « Dieu, comblée de vos bienfaits et le cœur plein de « confiance dans votre miséricorde. Quand je songe « que je serais privée de toutes ces consolations, si « vous m'aviez abandonnée et livrée à l'hérésie, je me « sens pressée de vous remercier, ô mon Dieu ! qui « m'avez conservée dans le sein de l'Eglise catholi- « que. Soyez béni, ô mon Dieu ! pour un si grand « bienfait. » Pendant qu'elle prononçait ces mots, des larmes abondantes inondaient ses joues. On voyait briller sur toute sa figure le bonheur de mourir dans le sein de l'Eglise catholique.

Je veux, Monsieur le Pasteur, que nous tirions une moralité de l'histoire que je viens de vous citer : c'est que le protestantisme, en y comprenant toutes les sectes dont il se compose, ne saurait fournir un exemple semblable. Jamais un protestant, quelque fanatique qu'il puisse être, ne mourra en remerciant Dieu de n'être pas dans le sein de l'Eglise universelle. Pour mourir avec joie, confiance et sécurité, il faut être catholique.

LE MÔMIER. — Nous ne manquons pas de protestants qui meurent avec calme, qui s'endorment avec confiance dans les bras de la mort.

L'HORLOGER. — Je le crois possible et j'en ai fait l'aveu, quand j'ai dit qu'il y avait des protestants de bonne foi. Mais la question n'est pas là. J'ai l'honneur de vous dire que pas un protestant de bonne foi ne croira devoir, en arrivant à la porte du tombeau,

remercier Dieu de n'avoir pas été catholique, tandis que pas un catholique n'arrivera au même point sans éprouver un sentiment de bonheur de n'être pas protestant.

CHAPITRE VIII.

Que sont ceux qui se font protestants?...

L'HORLOGER. — Pourriez-vous me dire, Monsieur le Pasteur, dans quelle classe de la société vous jetez vos filets pour pêcher des hommes et enrichir le protestantisme qui se meurt d'inanition ?

LE MÔMIER. — Mais nous puisons dans toutes les classes, nous ouvrons la porte du christianisme à tous ceux qui veulent entrer.

L'HORLOGER. — Dites plutôt, Monsieur le Pasteur, que vous voudriez bien puiser dans toutes les classes de la société ; mais si vous avez de la franchise, vous avouerez que la catégorie des hommes instruits vous est entièrement fermée. Ceux qui ont l'intelligence éclairée et qui sont nés protestants peuvent continuer à être protestants ; mais qu'un catholique instruit, qu'un chrétien capable de raisonner et de comparer les doctrines abandonne sa foi pour s'attacher au libre examen, comme on s'attache à une vé-

rité, jamais. Ce phénomène n'est pas dans l'ordre des choses possibles. On ne laisse pas le plus pour aller au moins ; on ne jette pas de riches trésors pour se charger d'une vile matière; on ne quitte pas le chemin qui mène sans détour à la cité de Dieu, pour se perdre dans des sentiers tortueux, bordés de précipices et aboutissant à de profonds abîmes. Un esprit qui a été éclairé de la vérité universelle peut momentanément oublier sa foi, il peut même la perdre pour toujours ; mais ce ne sera pas pour embrasser la vôtre, si tant est que vous en ayez une. Je vous le répète, Monsieur le Pasteur : *il n'y a que l'athéisme qui puisse entrer dans un cœur d'où le catholicisme est sorti.*

La science ne conduit pas chez vous; aussi c'est pour vous une nécessité de vous adresser à l'ignorance. Il vous faut des hommes que vous puissiez tromper par de vaines paroles.

Vous avez deux fois déjà montré au public les victimes que vous avez pu faire. Dans ces deux fournées de nouveaux protestants, y avait-il un seul individu capable de rendre compte de ce qu'il allait faire ?

LE MÔMIER. — Oui, ils savaient qu'ils embrassaient la religion de la Bible, et que par là ils devenaient des disciples de Christ.

L'HORLOGER. —Monsieur le Pasteur, ne jetez pas la dérision sur les malheureux que vous perdez ; c'est bien assez de les immoler à votre haine pour le catholicisme, sans leur attribuer la ridicule prétention d'avoir choisi la religion de la Bible, qu'ils ne connais-

saient pas plus que vous, et que vous ne connaissez pas plus qu'eux. Travestir en théologiens de pauvres domestiques qui ne savent pas lire, des femmes qui ont tout au plus assez d'intelligence pour conserver la foi du charbonnier, c'est un genre de supercherie qui ne vous fait pas beaucoup d'honneur.

J'ai examiné avec attention de quoi se composait ce troupeau que vous avez conquis et que vous avez eu grand soin de reblanchir, avant de l'exposer aux regards du public. Sous ces voiles blancs, sous ces habits neufs, tout le monde a reconnu ceux qui la veille étaient justement repoussés des familles honnêtes.

Avouez que vous êtes bien malheureux dans vos recrues ; si vous les faites dans la société, vous en êtes réduits à prendre ceux que la société réprouve et qu'elle a couverts de mépris ; si vous les faites dans l'Eglise, vous n'obtenez que ceux qui déjà sont flétris par les anathèmes ; si enfin vous désirez obtenir des cœurs qui n'aient pas été rongés par le vice, vous en êtes réduits à acheter de pauvres petits enfants, que vous dressez au protestantisme, comme le font les saltimbanques à l'égard des enfants qu'ils ont volés. Et encore faut-il que la misère et la faim vous soient en aide. Jamais vous n'obtiendriez une apostasie, si les guinées de la Société biblique n'ajoutaient leur influence à vos sollicitations.

Vous ne pouvez avoir l'espoir de vous recruter que dans le vice ou dans l'ignorance, et même l'ignorance la plus crasse et la plus grossière. Encore

une fois, la science ne mène pas chez vous. Les savants, les érudits, les grands génies qui se sentent pressés par le besoin de servir Dieu, frappent à la porte de l'Eglise catholique, qui, en s'ouvrant, les entoure de ses lumières et les remplit de ses grâces. Les Wiseman, les Newman, les de Haller, les Hurter, les d'Ekcten, les Manning et tant d'autres ne sont sortis de vos rangs qu'à cause des ténèbres dans lesquels ils étaient plongés avec vous.

LE MÔMIER. — Vous ne dites pas tous ceux qui ont quitté l'Eglise de Rome et dans qui nous trouvons de l'instruction, de la science et quelquefois même du génie. Les Gavazzi, les Achilli, les de Sanctis et quelques autres qui se sont fait protestants, manquaient-ils d'esprit?..

L'HORLOGER. — Je m'attendais que vous ne manqueriez pas de me citer quelques prêtres apostats, qui ont été repoussés de l'Eglise de Jésus-Christ et jetés dans la vôtre pour la déshonorer.

LE MÔMIER. — Ils n'ont point été rejetés par votre Eglise ; ce sont eux-mêmes, de leur libre choix, qui se sont unis à nous.

L'HORLOGER. — Vous vous trompez, Monsieur le Pasteur. Il n'est pas un de ceux qui vous tombent dessus, qui n'ait été déjà excommunié, rejeté par son évêque ou par le Pape. Pas un, par conséquent, qui n'ait été déclaré indigne de participer aux faveurs de l'Eglise catholique, pas un qui ne porte avec lui un certificat de mauvais sujet, pas un qui ne soit marqué

d'un signe de réprobation. Vous savez ce qu'était Judas, il se vendit à la synagogue et trahit Jésus-Christ, son maître. Dites-moi, n'y-a-t-il pas dans votre cœur un sentiment d'horreur toujours attaché à ce nom de Judas, qu'on ne répète pas sans détourner ses yeux de quelque chose qui fait peur.

Eh bien, cette pénible sensation de mépris s'attache à tous ceux qui, après avoir marché à la suite des représentants de Jésus-Christ sur la terre, se détachent de lui pour se joindre à ses persécuteurs. Le prêtre apostat est quelque chose d'horrible. C'est trop peu d'être méprisable, il est mauvais, plus mauvais que les mauvais de toutes les autres classes d'hommes. Un certain anathème le pousse vers les points extrêmes de la démoralisation. Comme s'il avait besoin d'oublier qu'il était choisi pour le ministère des anges, le prêtre apostat se rapproche tant qu'il peut de la brute. Il n'a pas même le sentiment qui fit tomber Judas dans le désespoir. Au lieu de se pendre, il voudrait pendre tout le monde, afin que personne ne restât pour être témoin de son opprobre.

Oui, Monsieur le Pasteur, le prêtre apostat doit être méchant. Vous savez ce que c'est qu'un athée ? C'est un être qui, ne reconnaissant plus Dieu, ne peut non plus reconnaître aucune vertu; un être qui vous pilera dans un mortier, quand son intérêt ou son plaisir le demandera. Eh bien, le prêtre apostat devient ordinairement un athée ; car, souvenez-vous-en bien,

l'*athéisme est la seule chose qui puisse entrer dans un cœur d'où le catholicisme est sorti.*

Voilà, Monsieur le Pasteur, quels sont les hommes dont le catholicisme vous fait une cession qu'il déplore, mais qu'il ne regrette pas ; tels sont les seuls hommes éclairés qui aillent à vous : ne vous en glorifiez pas !....

LE MÔMIER. — Vous voilà bien, vous autres catholiques ! Aussitôt qu'un prêtre quitte votre Eglise pour venir dans la nôtre, il n'y a pas d'injures dont vous ne l'accabliez. Voyez combien nous sommes plus charitables ! Nous voyons tous les jours des protestants se faire catholiques, et nous ne cherchons point à les vilipender, comme vous le faites. Supposez que demain M. Guizot se fasse catholique, nous pleurerons sa perte, mais nous ne cesserons pas de l'estimer.

L'HORLOGER. — Comment pourriez-vous l'estimer moins, quand il aurait le courage d'embrasser une doctrine qui l'obligerait à valoir mieux, à déployer de plus grands efforts contre les mauvais penchants de la mauvaise nature ; à admettre enfin la religion de Jésus-Christ, telle que la conserve son Eglise, et non pas telle que la fait le caprice d'un orgueilleux charlatan ou d'un maniaque inspiré ?

Vous paraissez étonné, Monsieur le Pasteur, de cette espèce d'opprobre que nous attachons à l'apostasie ; comment voulez-vous qu'il en soit autrement ?... L'apostasie n'est qu'un chemin ouvert pour conduire au vice. Prenez un apostat, quel qu'il soit, et voyez si

l'abandon de sa foi n'a pas eu pour cause l'affranchissement des passions. Etendez ce principe non plus à un individu, mais à une nation : il n'est que plus vrai. L'Allemagne n'apostasiait la foi catholique que pour enrichir ses princes des biens de l'Eglise ; l'Angleterre ne se séparait de Rome que pour donner à Henri VIII le droit d'étouffer une femme toutes les fois qu'il en était rassasié. Cela est si vrai qu'un protestant de haute intelligence n'a pu s'empêcher de l'avouer. Voici ses propres paroles : « Je désirerais, par respect « pour les institutions de mon pays, ne point parler « du faible motif qui produisit le grand événement de « la réformation de l'Angleterre ; mais il est trop « connu pour qu'on puisse le passer sous silence sans « une apparence d'affectation : c'est la passion illégi- « time de Henri pour Anne de Boleyn. Si la passion et « le caprice n'avaient pas eu de part dans la disposi- « tion de ce monarque, il aurait conservé ses rela- « tions amicales avec le Saint-Siége..... Mais LE « PASSAGE DE L'EGLISE A UNE SECTE SE FAIT TROP « SOUVENT PAR LE CHEMIN DES VICES, TANDIS QUE CELUI « D'UNE SECTE A L'EGLISE SE FAIT TOUJOURS PAR LE CHE- « MIN DES VERTUS. » (FITZ-WILLIAM, page 133).

LE MÔMIER. — Si, comme vous le dites, celui qui abandonne la religion catholique pour se faire protestant est un vaurien, il doit en être de même de celui qui abandonne le protestantisme pour se faire catholique.

L'HORLOGER. — La comparaison, Monsieur le Pasteur,

est entièrement fausse. Si jamais vous étiez allé jusqu'au catholicisme, vous sentiriez toute la différence qu'il y a entre ces deux situations. Tenez, Monsieur le Pasteur, je vais mettre cette différence sous vos yeux, de manière que vous puissiez la voir, comme vous verriez une règle d'arithmétique. J'ai à prouver que le catholique qui se fait protestant est un apostat, tandis que le protestant qui se fait catholique, loin d'être un apostat, est un croyant progressiste, une intelligence dans le progrès.

L'apostat est celui qui renonce à sa religion ; or, comme nous l'avons vu, le protestantisme n'est pas une religion, ce n'est que le droit ou la permission de s'en faire une ; donc le protestant n'abandonne pas sa religion, donc il n'est pas apostat.

LE MÔMIER. — Mais je soutiens, moi, qu'il y a une religion protestante et que celui qui l'abandonne est un apostat tout aussi bien que l'apostat catholique.

L'HORLOGER. — Eh bien, Monsieur le Pasteur, admettons que le protestant possède véritablement une religion, qu'il est réellement chrétien, c'est-à dire qu'il admet quelques-unes des vérités de la révélation ; dans ce cas, bien loin d'apostasier en se faisant catholique, il vient confirmer et compléter sa foi ; il garde tout ce qu'il avait en y ajoutant de nouveaux trésors spirituels. Faisons successivement passer un protestant par tous les degrés qui séparent l'incrédule le plus obstiné du croyant le plus docile, et vous verrez que dans aucun cas le protestant n'est apostat.

Avec Strauss, l'un de vos docteurs protestants, et avec mille autres, il nie la révélation ; mais mieux informé, il admet la Bible comme un dépôt de la parole de Dieu. Ce changement qui s'opère dans sa foi en fait-il un apostat ? — Non.

Il admet la création et la chute de l'homme ; mais il repousse la solidarité du genre humain et toutes les suites du péché originel. Mieux informé, il admet que la faute du premier homme est tombée sur tous ses enfants, et à cause de cela il croit à la nécessité de la rédemption. Il se sépare des incrédules ; il devient un peu plus chrétien ; est-il apostat ? — Non.

Il admet l'Évangile comme un livre inspiré; mais pour lui, Jésus-Christ n'est qu'un homme supérieur par son génie ou par sa vocation ; il est protestant socinien. Mieux informé, il reconnaît que Jésus-Christ est Fils de Dieu et Dieu lui-même ; il quitte les sociniens et se fait calviniste. Est-il apostat? — Non ?... Plus tard, il reconnaît que Jésus-Christ est présent dans le sacrement de l'Eucharistie ; il abandonne les calvinistes pour s'unir aux luthériens ; est-il apostat pour avoir ajouté un article à sa foi? — Non.... Plus tard, forcé d'admettre la hiérarchie de l'Église, il se fait anglican, c'est un article nouveau ajouté à son symbole ; est-il pour cela un apostat? — Non... Plus tard il admet la rémission des péchés par la confession, il se fait puséiste... Est-il apostat? — Non... Il n'admettait d'abord que deux sacrements ; mieux informé, il en admet trois, puis quatre, puis cinq, puis

six, puis enfin sept. Est-il devenu un apostat? — Non; car il ajoute à sa foi et n'en retranche rien.

Enfin, après avoir reconnu la nécessité des œuvres et quelques autres vérités de détail, il comprend que l'Église dont Jésus-Christ s'était entouré pendant qu'il était sur la terre, devant exister jusqu'à la fin des siècles, il n'est possible de la retrouver que dans l'Église catholique bâtie sur la pierre solide; il ajoute ce dernier article à ses croyances et va se jeter aux pieds du Pontife romain. Est-il apostat?... Il a recueilli toutes les vérités qu'il a trouvées éparses dans les diverses sectes protestantes, et, pour être protestant plus accompli, il les a toutes admises dans son symbole. Jusque-là, vous avouez qu'il n'avait nullement mérité la qualification d'apostat. Peut-il l'avoir méritée en complétant sa foi, en devenant un chrétien parfait, en croyant tout ce que croit l'Église catholique? En un mot, est-il un apostat?

LE MÔMIER. — Ici je vous arrête; votre protestant devient apostat dès qu'il devient catholique; alors il cesse d'être protestant, car être protestant c'est être anticatholique et rien de plus.

L'HORLOGER. — Mais faites donc attention qu'il ne renie pas un des articles de sa foi, il ne fait que les compléter; il arrive au dernier terme du progrès; il professe la foi universelle; il admet la Bible et toute la Bible, l'Évangile et tout l'Évangile, la tradition et toute la tradition, la loi et toute la loi. Savez-vous ce qu'il devrait faire pour devenir un apostat? Il n'aurait

qu'à se faire protestant, à repousser une à une ou toutes à la fois les vérités qu'il a conquises, à revenir sur ses pas et repasser par tous les degrés qu'il avait parcourus pour arriver dans le haut sanctuaire du catholicisme. Dans ce cas, chacun de ses pas serait une apostasie, puisqu'il abandonnerait une vérité.

LE MÔMIER. — Vous êtes dans l'erreur ; en sortant de l'Église catholique, il rentrerait dans l'Église protestante, et au lieu d'être un apostat il serait une brebis rentrée dans le troupeau.

L'HORLOGER. — De sorte, Monsieur le Pasteur, qu'il n'y a, selon vous, d'apostat que celui qui embrasse la vérité et toute la vérité. Cette manière de voir est au moins un peu singulière.

LE MÔMIER. — Voyez, mon bon ami, chez les protestants la vérité est partout ; il suffit de n'être pas catholique pour être un bon protestant. Or, chez nous, en fait de religion, on a de quoi choisir. Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les positions, pour tous les âges.

Le champ de la vérité protestante est assez large pour recevoir tous ceux qui veulent y entrer. Les catholiques eux-mêmes peuvent y venir, pourvu cependant qu'ils renoncent aux doctrines de leur Église. Pour tous les autres, quelle que soit leur manière de croire, de dire et de penser, ils peuvent venir, ils trouveront une place dans l'immense bazar des religions protestantes.

Afin de vous faire connaître toutes les richesses du

protestantisme et aussi pour vous montrer combien votre conscience serait à l'aise au milieu de nos églises, je vais vous en nommer au moins une partie. Nous avons les Luthériens, les Muncériens, les Sabbatairiens, les Puritains, les Arminiens, les Sociniens, les Zwingliens, les Presbytériens, les Antipresbytériens, les Luthéro-Zwingliens, les Calvino-Zwingliens, les Oziandriens, les Luthéro-Oziandriens, les Stancériniens, les Sycrétiniens, les Synerginiens, les Ubiquistains, les Piétistiens, les Kouakériens, les Versécho riens, les Latitudinariens, les Cecéderiens, les Bourrignoniens, les Camisariens, les Glapiniens, les Pandémaniens, les Hutchonisiens, les Caméroniens, les Maréchaliens, les Nécessariens, les Edwariens, les Prestliens, les Relief-Cecéderiens, les Burgeriens, les Antiburgeriens, les Béréaniens, les Ambrosiens, les Monastériens, les Anoméens, les Monstériens, etc., etc; les Anglicans, les Collégiens, les Taisants, les Larmoyants, les Indifférents, les Multipliants, les Bruyants, les Quakers; les Jumpers, les Groanners, etc., etc; les Méthodistes, les Générationistes, les Pneumatiques, les Brownistes, les Internistes, les Mennonites, les Berboritcs, les Calvinistes, les Évangéliques, les Labadistes, les Luthéro-Calvinistes, les Baptistes, les Luthéro-Baptistes, les Universels-Baptistes, les Anabaptistes, etc., etc; les Puséistes, les Mamillaires, les Clauculaires, les Grubenhaires, les Stblères, les Baculaires, les Nupédales, les Sanguinaires, les Confessionnaires, les Unitaires, les Trini-

taires, les Anti trinitaires, les Convulsionnaires, les Anti-convulsionnaires, les Impeccables, les Réjouis, les Rustauds, les Taciturnes, les Démoniaques, les Libres, les Apostoliques, les Spirituels, les Pastoricides, les Conformistes, les Anti conformistes, les Episcopants, les Mystiques, les Schwedenborgiens, les Janjacobsiens, les Mormons, etc., etc., etc. Je pourrais vous indiquer encore deux ou trois cents églises, toutes plus protestantes les unes que les autres.

L'HORLOGER. — Assez, Monsieur le Pasteur, assez! Est-il possible que vous ayez inventé tant de chemins pour conduire à l'enfer, tandis qu'il n'y en a qu'un pour conduire au ciel! Est-il possible que vous soyez parvenus à fabriquer tant d'erreurs, tandis qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une vérité, qu'une foi, qu'un baptême?.... Oh! je vous trouve bien malheureux, Monsieur le Pasteur; comment pouvez-vous tenir au milieu de ce dédale! J'ai souvent ouï dire que, parmi vous, le nombre des fous était plus grand que partout ailleurs, je commence à en trouver la raison. Vouloir condamner un pauvre diable d'homme à user du libre examen pour se faire une religion dans la Bible, ou pour en choisir une parmi celle que vous venez de compter, c'est vouloir qu'il devienne fou. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'apostasie. Dites-moi, Monsieur le Pasteur, si vous regarderiez comme un apostat celui qui passerait en revue toutes les religions protestantes et en changerait une fois le jour ou seulement une fois la semaine?

LE MÔMIER. — Non certainement. L'essence du protestantisme ou du libre examen, c'est de n'avoir aucune doctrine fixe; par conséquent on ne devient apostat que quand on admet une religion déterminée; il est permis d'aller jusqu'à la porte de l'Eglise catholique, mais non d'y entrer.

L'HORLOGER. — Vous avez parfaitement raison, Monsieur le Pasteur. Si Judas, au lieu de se pendre, s'était converti, Belzébut, Astarot et Lucifer auraient eu droit de le traiter d'apostat, mais les anges auraient glorifié son retour à Dieu. Je suis sûr, Monsieur le Pasteur, que, dans le fond de votre conscience, vous avouez que le malheureux qui abandonne la vérité absolue du catholicisme, qui sort de l'Eglise universelle pour se livrer aux vendeurs de religions, est digne de plus de mépris qu'il n'en peut sortir d'un cœur honnête.

Il n'en est pas ainsi du protestant qui vient compléter sa foi dans le catholicisme. Pour briser les derniers liens de l'erreur, pour braver les reproches des milliers de sectaires ligués contre la véritable Eglise, pour s'arracher aux préjugés dont on a été saturé depuis son enfance, pour renoncer à des amitiés puissantes, pour se décider à compromettre des intérêts matériels et moraux de toute espèce, pour se mettre au-dessus de tout respect humain, pour embrasser les rigueurs d'une religion qui prêche l'humilité, la pénitence, la chasteté et le pardon des injures, il faut un courage à toute épreuve; c'est

plus que du courage, c'est de l'héroïsme. Pour moi, quand je rencontre quelque part un de ces hommes d'élite qui ont surmonté les obstacles qui les séparaient de l'Eglise de Jésus-Christ, je sens se développer dans mon cœur un sentiment d'estime qui se rapproche de l'adoration ; j'irais, si je n'écoutais que lui, me jeter à leurs pieds en criant au miracle ! Oh ! oui, pour quiconque connaît tous les obstacles qui s'opposent à une abjuration, ce fait est un vrai miracle, car il ne peut s'accomplir sans un secours extraordinaire de la puissance de Dieu sur les âmes. Quand le Sauveur des hommes parle de la joie qu'excite, dans la cour céleste, le retour d'un pécheur, sans doute, il veut parler de la conversion d'un hérétique ; c'est un événement qui doit étonner la terre et réjouir le ciel.

Rien n'est plus difficile que d'arriver à la foi religieuse par la voie de l'examen. Cette voie est semée d'écueils de toute espèce. Il en est peu d'assez forts pour arriver au bout sans naufrage. Hélas ! il ne manque pas de protestants inquiets, tristes, mécontents de cette religion officielle qui ne repose que sur l'autorité ou sur la raison d'un homme. Pour répondre aux besoins d'un cœur qui aspire à la connaissance de Dieu et de la vérité, ils admettent au moins le fondement du christianisme ; ils se font méthodistes, ils se forgent un symbole, puis ils font d'inutiles efforts pour s'en contenter ; mais Dieu qui n'est pas là les force de chercher encore. En avançant ils ne tardent pas à découvrir

que l'intelligence des Écritures, la vérité absolue se trouve dans l'Église catholique contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Dès lors, ils prennent son symbole, ils en examinent chacun des articles en particulier, et c'est avec étonnement qu'ils les trouvent conformes à l'histoire, à la tradition, à l'Écriture, à tous les éléments qui composent la raison. Ils sont forcés d'avoir cette foi que M. Guizot appelle la foi scientifique; mais ce n'est point encore la foi surnaturelle, la foi qui sauve; c'est le dernier mot de la raison, mais ce n'est pas celui de la grâce. Pour rendre cette foi efficace, pour la faire passer de l'esprit dans le cœur, il faut qu'elle soit accompagnée de la prière, soutenue par un courage de martyr et encouragée par un ardent désir du ciel. Le protestant qui est arrivé à ce point se hâte de frapper à la porte du bercail du Seigneur. Mais ce dernier pas ne se fait que par des hommes d'élite, des âmes assez fortes pour se faire obéir par la chair. Nous n'avions pas tort de dire tout à l'heure que la conversion d'un hérétique était un grand miracle!

CHAPITRE IX.

Quel est le but que se proposent les acheteurs de consciences.

Jusqu'ici, nous avons vu ce que les marchands de consciences ne font pas, ne peuvent pas faire et même n'ont point envie de faire ; il nous reste à rechercher quel peut être le but réel de ce grand travail de démoralisation, qui est organisé dans toute l'Europe avec une science et un ensemble qui étonnent de plus en plus, à mesure que l'on pénètre plus avant dans l'examen de ce mystère d'iniquité.

En cherchant à tout prix à faire des apostats, les agents de la propagande protestante ne se proposent pas de donner de la religion à ceux qu'ils endoctrinent. Privés eux-mêmes de la religion positive, ils ne pourraient qu'encourager les autres à s'en fabriquer une. L'intérêt religieux n'entre donc pour rien dans leur entreprise.

Si les prédicants mercenaires qui voyagent dans l'intérêt des sociétés protestantes avaient pour mission

de communiquer à d'autres les doctrines religieuses qu'ils ont reçues du protestantisme, ils n'auraient pas beaucoup de peine ; quelques minutes suffiraient pour arriver au bout de leur science.

On a parfaitement défini le protestantisme en affirmant que c'est la liberté de croire ce que l'on veut et d'agir en conséquence. Un protestant, M. Harms, a dit que *l'on pourrait écrire sur l'ongle du petit doigt toutes les doctrines généralement admises par les protestants;* et M. Smatz, autre protestant, ajoute : « *Le protestantisme a poussé si loin le goût des réformes qu'il n'offre plus maintenant qu'une série de zéros sans chiffre numérateur.* Ce n'est donc pas une religion qu'ils veulent donner.

Ils ne cherchent pas non plus à rendre les hommes plus vertueux. En ébranlant la foi qui en eux soutenait la vertu, ils les livrent sans défense aux attaques de toutes les passions. Ceux qu'ils viennent à bout de pervertir ne valaient rien avant et valent encore moins après. Ce qui prouve du reste que leur intention n'est nullement de moraliser les populations, c'est qu'ils s'adressent à celles qui en ont le moins besoin, celles dont la moralité est admirée de tous ceux qui les connaissent.

Ce n'est pas non plus pour tranquilliser les consciences, calmer les craintes des jugements de Dieu et assurer ici-bas le repos des âmes qui cherchent Dieu. Oh ! non. En s'efforçant d'arracher du fond des cœurs la foi catholique, ils en chassent la sécurité et jus-

qu'à l'espérance du salut. Ils veulent remplacer le respect à l'autorité par la confiance au libre examen. Or, l'autorité de Dieu, toujours vivante dans son Eglise, l'autorité qui coupe court à tous les doutes, à toutes les hésitations, l'autorité que cherche la raison, l'autorité dont elle a besoin toutes les fois qu'elle est chancelante sur les bords de l'abîme, l'autorité est le moyen et la condition du bonheur de l'homme ; et le libre examen, ou l'abandon de la raison à ses propres forces, est une cause sans cesse renaissante de trouble, d'inquiétude, de désespoir et souvent de folie.

Ce qu'ils veulent, ce n'est pas non plus le bonheur de la société ; ils savent bien que les dissensions religieuses apportent le trouble dans les consciences, la désunion dans les familles et la guerre civile dans les États. Ils savent bien que jamais le protestantisme n'a mis le pied chez un peuple sans y porter avec lui la discorde, la persécution et la guerre.

Que veulent-ils donc ? Il y a trop de concert dans leur action pour qu'il n'y ait pas unité de vues dans le but qu'ils se proposent. La guerre que l'on fait au catholicisme est trop universelle pour n'être pas concertée. On a organisé contre l'Eglise une immense armée dont les soldats sont partout et dont les chefs, quoique puissants, ne se voient nulle part. C'est un État dans tous les États, un peuple répandu chez tous les peuples ; c'est une phalange innombrable réunie sous l'empire d'une idée, poussée par la seule haine de la vérité ; ce sont enfin des croisés contre la croix

qu'ils ont juré d'abattre. Au XVIII^e^ siècle, le mot d'ordre donné aux combattants était : *Ecrasons l'infâme !* Aujourd'hui, il a été traduit en paroles moins effrayantes. On attaque le maître dans ses serviteurs, le Christ dans ses ministres ; on se contente de dire : Guerre au parti clérical ! guerre au catholicisme, à ses doctrines, à ses institutions et à tout ce qui l'entoure !

Les francs-maçons, organisés en sociétés secrètes, n'ont qu'un but, celui d'assurer le triomphe de la raison pure sur la raison éclairée par la révélation, de la raison de l'homme sur la raison de Dieu. Partout répandus et soumis aveuglément à un chef qui leur dicte ce qu'ils doivent croire, ce qu'ils doivent prêcher, ce qu'ils doivent soutenir, ils s'engagent par d'affreux serments à combattre toujours contre le Christ et contre son Eglise. Nouveaux Titans, ils attaquent le Ciel et osent se promettre la victoire.

Par cette espèce d'entraînement qui s'attache à une chose toute mystérieuse, par les flatteries que l'on prodigue à la raison de l'homme et surtout à ceux qui ont la prétention de n'obéir qu'à elle, les francs-maçons ont trouvé de nombreux adeptes dans toutes les classes ; mais ils se recrutent principalement dans les classes élevées de la société. La franc-maçonnerie est essentiellement une société aristocratique ; elle veut usurper le pouvoir spirituel et, par le pouvoir spirituel, arriver au pouvoir social ; elle ne veut point de bornes à son despotisme. Dès lors, les grands du monde, attirés par la double perspective de se débar-

rasser du frein de la religion que redoutent des passions révoltées, et de se placer vis-à-vis de leurs semblables dans un certain degré de supériorité, se sont jetés dans la franc-maçonnerie avec une fureur sans égale. Les princes, les nobles, les bourgeois, les chefs de l'industrie, les avocats, les médecins, les savants, les gens d'universités, se sont enrôlés sous les drapeaux de la raison pure et, devenus à divers degrés esclaves des conducteurs du troupeau, ils ont promis de n'avoir plus de pensées que celles qui leur viendront de leurs maîtres et de ne plus agir que sous leur inspiration. La vanité, se mêlant à l'ambition et souvent à la bêtise, a multiplié les affiliations ; la mode en a fait une espèce de nécessité. Partout répandus, les francs-maçons agissent partout.

Par le moyen de cette action occulte, qui est d'autant plus puissante qu'on ne voit ni d'où elle vient ni où elle veut aller ; par ces mots d'ordre qui s'avancent dans la société comme une pensée qui suit les fils du télégraphe électrique, les sectaires sont devenus les maîtres dans la plupart des États de l'Europe. Ils sont aujourd'hui ministres, ambassadeurs, gouverneurs et maîtres de toutes les fonctions supérieures de la société. Dès qu'une position influente vient à vaquer, ils sont partout mis en mouvement pour y faire parvenir un de leurs dévoués, et presque toujours, aidés par beaucoup d'honnêtes gens qui n'y comprennent rien, ils réussissent à se faire croire nécessaires, à se faire croire capables et à se faire rece-

voir. Des postes élevés qu'ils occupent, il leur est facile de faire la guerre à l'Église et de la faire par tous les princes et les puissants de la terre. Voici comment ils réussissent à enrôler sous leurs drapeaux des hommes qui seraient intéressés à les combattre.

Ils disent aux princes protestants d'Angleterre, de Hollande, de Suède, etc. : « Tenez-vous en garde contre l'Église catholique, elle est envahissante ; ennemie de l'autorité des princes, elle amoindrit leur pouvoir partout où elle porte ses doctrines. Donnez, si vous voulez, la liberté à tous vos sujets, mais arrangez vos lois de manière que les sujets catholiques ne puissent jamais en jouir. »

Dociles à ces conseils, les souverains, aidés par les protestants qui sont les ennemis naturels des catholiques, organisent contre l'Eglise une persécution sourde, savante, une guerre cachée qui mine lentement les institutions du catholicisme et met peu à peu à la disposition des maîtres de la terre tout ce que Dieu s'était réservé pour lui dans le gouvernement du monde social. Ils établissent l'esclavage moral en attendant qu'arrive l'esclavage matériel qui en est la conséquence. Dans les pays que nous avons cités, le pouvoir temporel, qui, dans l'ordre moral, est sans limite vis-à-vis des sujets protestants, veut absolument arriver au même absolutisme vis-à vis des sujets catholiques. Deux moyens se présentent : forcer les hommes à apostasier leur foi, ou les rendre incrédules, indifférents, les abrutir assez pour qu'ils puis-

sent trouver juste et bon tout ce qu'on exigera d'eux. La conscience catholique est une puissance qui semble enlever le sommeil aux rois protestants, et en général à tous les souverains qui veulent parvenir à l'absolutisme; cet obstacle transforme en tyrans ceux mêmes qui, par caractère, sont le moins disposés à le devenir. Si l'on était tenté de trouver de l'exagération dans ces paroles, il suffirait de porter sa pensée sur ce qui se passe aujourd'hui même dans le grand-duché de Bade, où la conscience catholique est aux prises avec la force brutale de quelques hommes qui, pour obéir aux mots d'ordre des sociétés anti catholiques, violent la justice, la vérité, les lois de la nature, celles de l'État et celles de Dieu.

Aux souverains catholiques, les francs-maçons disent : « Ne permettez pas que, sous prétexte de servir Dieu, vos sujets échappent à votre autorité. Soyez le souverain absolu des âmes, afin d'être plus sûrement et plus absolument le souverain des corps. L'absolutisme gouvernemental ne peut venir qu'à la suite de l'absolutisme moral. Emparez-vous du droit divin et paraissez comme des dieux aux yeux de vos sujets.

« Voyez les rois protestants, voyez le czar ; pour eux il n'y a pas de papes qui excommunient, d'évêques qui vous mettent sous les yeux une doctrine immuable, à laquelle doivent se soumettre les rois aussi bien que les sujets. Pour eux toute doctrine se résume dans leur volonté. Ainsi, rompez avec cette Église, ou devenez-en le chef, le maître, le souverain ordonnateur.

Quand elle sera sous vos pieds, vous deviendrez son plus ferme défenseur, vous en ferez *l'Etablissement de l'Etat,* vous la conserverez comme un moyen d'asservissement. Voyez le czar ! il est pape, il est roi, il est Dieu, il est tout ; il continuera à être tout, pourvu qu'il puisse tenir ses peuples dans l'ignorance de leurs droits les plus sacrés. Pour vous qui avez à gouverner des hommes qui ont bu à la source des lumières, qui ont compris leur dignité, qui ont joui de l'émancipation descendue sur la terre avec le Fils de Dieu, vous devrez avancer avec précaution dans la conquête de l'absolutisme moral. Avant de briser les ressorts de la liberté chrétienne, commencez par les affaiblir. Quand vous aurez le plus possible séparé les évêques du pape, en arrêtant, en entravant les rapports nécessaires qui doivent exister entre eux, en empêchant la publication des mesures disciplinaires et des décisions doctrinales, séparez aussi les prêtres de leur évêque. Qu'il y ait, entre le simple pasteur de la paroisse et son évêque, autant d'entraves qu'il y en aura entre l'évêque et le Souverain Pontife. Quand, entre ces ordres divers, l'isolement sera complet, vous serez seul fort, puissant et maître absolu. Ce n'est pas assez. Il faut que cette vaste institution religieuse qui diminuait votre pouvoir en soit réduite à le rendre plus fort. Emparez-vous du droit de nommer des évêques de votre choix, des chanoines de votre goût et des curés à votre fantaisie. Afin d'assurer leur docilité, emparez-vous de leur bien et faites-en des prolétaires

soldés par vous. Ce n'est pas encore assez ; pour mieux vous assurer leur parfaite soumission, réservez-vous le droit de faire leur éducation, emparez-vous des séminaires, nommez les professeurs de théologie, donnez-leur des programmes, tracez-leur les leçons qu'ils doivent faire apprendre aux jeunes clercs et ne laissez parvenir au sacerdoce que ceux que vous aurez comptés et trouvés disposés à prêcher votre religion. Mahomet ne faisait pas autrement. Il a su être maître et ses successeurs le sont encore.

« Mais les doctrines catholiques sont tellement insinuantes qu'elles pourront rentrer par la fenêtre quand vous les aurez fait sortir par la porte. Écartez avec soin de la jeunesse tous ceux à qui le Christ a dit d'enseigner. Sécularisez l'enseignement et, pour calmer les personnes à consciences timides qui tremblent pour leur foi et celle de leurs enfants, nommez des professeurs de religion qui pourront enseigner les religions anciennes comme les nouvelles. Enfin, écartez les prêtres des pauvres qui forment la portion la plus nombreuse des sociétés modernes et, pour cela, enlevez-leur la direction des œuvres de bienfaisance qu'ils ont fondées. Si les prêtres veulent en appeler à la raison, dites-leur que, placés dans une région supérieure, ils doivent planer au-dessus de la terre sans la toucher, et se rappeler que leur pouvoir n'est pas de ce monde.

« Comme il pourrait arriver que, mécontents de se voir arracher la liberté religieuse, ils fissent entendre

leurs plaintes, préparez d'avance des lois de rigueur qui vous donnent la facilité de les enfermer dans des cachots, d'où leur voix ne sera pas entendue. Appelez à votre secours les sectes protestantes, les partisans du rationalisme, les fanatiques adeptes du socialisme, et tous ensemble, frappez sur le prêtre, sur l'Eglise et sur la vérité révélée, il est impossible que vous ne restiez pas vainqueurs.

« La voie est tracée depuis longtemps, vous n'avez qu'à la suivre. Passez du catholicisme au gallicanisme, du gallicanisme au protestantisme, du protestantisme au rationalisme, du rationalisme au naturalisme qui mène où l'on veut. Vous en ferez, si bon vous semble, une religion nationale, une religion de l'État dont vous serez les pontifes suprêmes. »

Voilà ce que demandent les affiliés des sociétés secrètes ! Qu'on nous dise maintenant si ce n'est pas le plan suivi par la plupart des gouvernements de l'Europe ! Devenus les fidèles serviteurs des ennemis de Dieu et de son Eglise, ils travaillent de concert avec les sectaires des sociétés secrètes, les schismatiques, les protestants de toutes les nuances, les mécréants de tous les pays, à détruire le catholicisme. Tous ensemble, ils ont organisé cette redoutable armée d'écrivains, de commis-voyageurs, de prédicants, de catéchistes, de séducteurs, d'acheteurs de consciences qu'ils ont lancés sur l'Europe, avec l'ordre de partout attaquer la vérité religieuse. Le but est donc *d'écraser l'infâme, d'anéantir le parti clérical.*

d'arracher à la raison toute croyance révélée. Les meneurs n'avaient pas, nous aimons à le croire, l'intention d'aller plus loin ; mais voyons s'il leur est possible de s'arrêter en si bon chemin.

CHAPITRE X.

Ce à quoi doit nécessairement aboutir le commerce des consciences.

L'HORLOGER. — J'espère, Monsieur le Pasteur, que vous ne ferez pas difficulté d'avouer que vos désirs les plus ardents ne sont pas de faire des chrétiens, mais seulement des anti catholiques. En acceptant la détestable mission que vous remplissez, vous n'avez pas eu non plus l'intention de rendre les hommes plus vertueux, ni de leur rendre le salut plus assuré ; vous remplissez une tâche qui vous est imposée ; vous faites un métier, mais un métier qui vous avilit.

LE MÔMIER. — Je ne fais point un métier ; je vous prie de croire que je n'obéis qu'à mon zèle pour la parole de Dieu.

L'HORLOGER. — Ne vous trompez-vous point? Pour moi, Monsieur le Pasteur, je crois que vous n'êtes, peut-

être sans le savoir, qu'un instrument dont se servent les sectaires pour l'extinction de la foi. Vous êtes envoyé par *l'Union protestante* de Genève, dont peut-être vous êtes membre. Cette union s'est formée sous l'inspiration de la Société biblique, autre union plus étendue; celle-ci s'est formée par les soins des libres penseurs et des francs-maçons de l'Angleterre; et toute cette vaste machine, dont les rouages s'engrènent les uns dans les autres, a été inventée pour détruire l'Eglise, ce grand conservatoire de la parole de Dieu. Voilà comment, sans le savoir, vous travaillez à détruire la parole de Dieu que vous croyez répandre. Les appointements que vous recevez, les Bibles et les mauvais libelles qu'on vous donne, les sommes que l'on vous confie pour acheter des apostasies, les voyages que l'on vous paye, les primes d'encouragement accordées à ceux des prédicants qui réussissent le mieux dans le commerce des âmes, tout cela a été bilancé dans le budget des sociétés secrètes pour lesquelles vous travaillez.

LE MÔMIER. — Je n'appartiens nullement aux sociétés secrètes; j'aime trop ma liberté pour me vendre ou me donner à une société. Je veux rester libre de mes pensées, libre de mes opinions, libre de toutes mes actions et même libre dans le système religieux que je choisirai. Les affiliés aux sociétés secrètes sont liés, enchaînés, ils sont esclaves, et esclaves de la pire espèce; car ils n'ont pas même le droit de se choisir des opinions, ils les reçoivent des maîtres qu'ils se

sont donnés. Le nègre des colonies, en portant ses fers et en plantant les cannes à sucre, peut au moins philosopher à sa manière ; le franc-maçon, le carbonaro, le niveleur, et tant d'autres qui ont fait leurs vœux la main sur un poignard, ne peuvent plus jouir de la liberté de penser et d'être hommes, ils ne sont que les machines de quelques adroits fripons qui les font agir dans leur intérêt.

L'HORLOGER. — Prenez garde ! vous traitez bien mal ces hommes si dangereux ! Pensez-vous qu'ils méritent toutes les qualifications dont vous vous servez à leur égard ?

LE MÔMIER. — Non, je ne le pense pas. Les sociétés secrètes ont besoin de beaucoup de monde ; voulant parvenir à régner dans la société, à n'y voir d'autres doctrines, d'autres principes que les leurs, il faut qu'ils agissent par l'opinion sur tous les individus, dans toutes les classes et dans tous les pays. Dès lors, ils ont besoin d'une hiérarchie parfaitement organisée. C'est une immense armée campée sur toute l'Europe. Le généralissime qui est seul à connaître ses plans de bataille et le but qu'il se propose, donne ses ordres aux divers généraux de division, ceux-ci aux généraux de brigade, ceux-ci aux colonels, ceux-ci aux chefs de bataillon, ceux-ci aux capitaines, et par les officiers des grades inférieurs jusqu'aux simples soldats, qui sont les derniers rouages de la machine. Je ne pense donc pas que tous les affiliés soient également pervers. Ceux des derniers degrés sont de pau-

vres instruments qu'il serait injuste de rendre responsables du mal qu'ils font sans en avoir la conscience ; ce sont les baïonnettes, et bien certainement ces baïonnettes-là ne sont pas intelligentes ; elles ne le seront jamais. Dans les sociétés secrètes, il y a place pour tout pour le monde, même pour les honnêtes gens. Je lisais l'autre jour, dans les *Annales catholiques de Genève*, un passage qui explique assez bien l'ensemble des personnes qui entrent dans cette organisation :

« Les sociétés secrètes se composent en premier lieu d'une foule innombrable d'imbéciles dont on fait des porte-voix ; ensuite d'une certaine quantité de gras oisons que l'on plume, de vaniteux puissants que l'on aveugle par de la fumée d'encens, et enfin de quelques intelligences supérieures qui semblent obéir à un pacte qui n'a pu être signé que dans l'enfer. »

L'HORLOGER. — Vous me faites peur, Monsieur le Pasteur ; nous sommes donc entourés de ces hommes qui sont prêts à tout faire, même à nous égorger, si les chefs le leur commandent ?

LE MÔMIER. — Hélas ! mon bon ami, ce que vous dites n'est que trop vrai. Nous sommes dans la société comme si nous étions dans une forêt épaisse, touffue, dont chaque buisson cache un brigand. Au moment où le coup de sifflet se fera entendre, nous serons saisis par eux, et Dieu sait ce qu'ils feront de nous.

L'HORLOGER. — Mais pensez-vous, Monsieur le Pasteur, que les affiliés soient bien nombreux ?

LE MÔMIER. — Ils sont très-nombreux. A l'époque de la révolution française, les francs-maçons avaient gagné toute la partie bourgeoise de la France, de la Savoie, de la Suisse et d'une partie considérable de l'Allemagne. Aujourd'hui, outre les francs-maçons, il y a les sociétés politiques et même les sociétés économiques, et, entre toutes ces associations, il y a une certaine solidarité qui fait que, dans les grandes occasions, les affiliés se donnent la main. Le clergé protestant de l'Allemagne s'est laissé envahir, les francs-maçons comptent parmi eux plus de deux cent cinquante ministres du saint évangile. On parle même de quelques prêtres catholiques.

L'HORLOGER. — Je dois vous avouer, Monsieur le Pasteur, que j'ai jugé dès le premier moment de nos entretiens que vous étiez un affilié.

LE MÔMIER. — Ah! fi! lié! Non, jamais je ne me lierai, je suis fait pour être libre et non pour être esclave. On me l'a proposé, et j'ai répondu au promoteur : Votre société est secrète, il faut s'engager par d'horribles serments à ne jamais laisser connaître ce qui s'y dit, ce qui s'y projette. Or, ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est utile aux hommes n'a pas besoin d'être caché avec tant de soin. J'ai contre vous un argument qui est simple : vous vous cachez, donc vous faites le mal, ou vous l'avez fait, ou vous voulez le faire. Les brigands, qui s'associent pour égorger les passants sur le grand chemin, font comme vous, ils se lient aussi par des serments et s'obligent au secret.

Je ne veux être ni un brigand social, ni un brigand politique, donc je ne puis être des vôtres.

Si votre but est honnête, faites-le connaître au public. Christ disait à ses apôtres : « Ce que je vous ai dit en particulier, prêchez-le sur les toits ; » je vous dis aussi moi : Montrez-vous au grand jour ! Dites-nous quels sont vos principes religieux, quelle est votre morale, quel est votre but. Dites-nous si vous partez de la Bible ou du Koran, si vous partez de la raison éclairée par la révélation ou de la raison encore livrée à la brutalité des penchants matériels de l'humanité ; dites-nous si, dans votre politique, vous partez du droit divin apporté aux hommes par l'Homme-Dieu, ou du droit de la force brutale qui était l'unique loi des païens ; dites-nous si vous voulez conserver, accroître la civilisation chrétienne, ou nous conduire à la barbarie par l'anarchie du socialisme. Jusque-là un homme intelligent ne peut pas, ne doit pas renoncer à sa personnalité et se livrer en aveugle à des gens qu'il ne connaît pas.

L'HORLOGER. — Pourtant vous m'avez dit que le plus grand nombre des francs-maçons sortait en général de la classe intelligente.

LE MÔMIER. — Oui, mon bon ami ; mais ce sont en général des intelligences qui ne voient pas très-loin. Je vous dirai d'eux ce que me disait une vieille tante dans sa chanson des naïvetés.

. . . . . .

Les ânes que l'on emploie
Ne sont pas tous au moulin.

Non-seulement un homme intelligent ne peut pas s'affilier aux sociétés secrètes, mais encore moins un honnête homme.

L'HORLOGER. — Comment ! pas un honnête homme parmi les francs-maçons ? N'est-ce pas dans la classe des honnêtes gens qu'ils se recrutent ?

LE MÔMIER. — Je vous répondrai encore avec ma vieille tante :

Tout coquin n'est pas pendu.

S'il nous était possible de voir tout ce qui se passe dans les antres des sociétés secrètes, tous les ténébreux mystères qui accompagnent les initiations, toutes les promesses qui s'y font, tous les crimes qui s'y préméditent, nous serions peut-être forcés d'avouer que nulle part il n'y a autant de coquins et de scélérats.

L'HORLOGER. — Vous me confondez de plus en plus. Quoi ! des coquins dans des sociétés où l'on trouve des princes, des rois, des ministres d'Etat, des ambassadeurs, des grands de toutes les catégories ?...

LE MÔMIER. — Oui, il y a des grands dans les loges, les portes sont à peine assez larges pour laisser entrer tous ceux qui en veulent. On en fait des chefs ostensibles du troupeau ; mais dans la réalité ils ne sont là que pour la montre. Ce sont, comme je vous le disais tout-à-l'heure, des oisons que l'on plume ; derrière eux il y a des éperviers qui s'emparent du duvet pour s'en faire un bon nid.

ST. GILBERT'S COLLEGE LIBRARY

L'HORLOGER. —Voyez comme on se trompe ! J'avais cru qu'il y avait quelque chose d'honorable dans le titre de franc-maçon.

LE MÔMIER. — Ce titre est si peu honorable, que tous ceux qui en sont revêtus le cachent avec le plus grand soin. Parlez des sociétés secrètes devant un de ceux qui en font partie, il prend assez ordinairement la parole pour assurer qu'il ne fait partie d'aucune. Il y a dans la conscience de ces hommes quelque chose qui leur dit qu'ils sont les ennemis de la société; ils se rendent jusqu'à un certain point justice à eux-mêmes, en se reconnaissant dignes de la réprobation publique.

L'HORLOGER. — Vous me dites que les adeptes font des serments de garder le secret de tout ce qui se passe dans les sociétés auxquelles ils appartiennent, croyez-vous qu'ils soient obligés de les tenir ?

LE MÔMIER. — Non ; si le serment du crime pouvait produire une obligation de conscience, ce serait celle de le dèvoiler.

L'HORLOGER. —Je suis très-content, Monsieur le Pasteur, de vous avoir entendu parler sur les sociétés secrètes avec autant d'éloquence que l'aurait pu faire le meilleur catholique romain. Je vois avec plaisir que, sur ce sujet, nous sommes parfaitement d'accord.

LE MÔMIER. — Comment pourrions-nous ne pas l'être ? Vous et moi nous admettons la révélation que les sociétés maçonniques veulent détruire, nous devons donc nous unir pour les combattre.

L'HORLOGER. — Comment alors se fait-il que les francs-maçons comptent dans leurs rangs un si grand nombre de ministres protestants ?

LE MÔMIER. — Hélas ! c'est que parmi nous la foi s'en va et, au défaut de la foi, il faut bien se rattacher à ce que la raison peut nous donner. Les ministres de l'église protestante d'Allemagne sont presque tous rationalistes. Ils sont donc francs-maçons avant même que la secte les ait enveloppés dans son cercle de fer.

L'HORLOGER. — Je suis heureux de voir que vous n'êtes pas franc-maçon. J'eusse été fort fâché d'être obligé de vous mépriser. Mais comment se fait-il que n'étant pas des leurs, vous vous soyez mis à leur solde pour coopérer de toutes vos forces au grand travail de la démoralisation générale ?

LE MÔMIER. — Moi ! à leur solde ? En distribuant la Bible, en exhortant tout le monde à la lire, est-ce que je ne fais pas acte de bon chrétien ? Est-ce que je ne combats pas contre les ennemis de la révélation ?

L'HORLOGER. — Non, Monsieur le Pasteur ; la Bible est à eux, comme à moi, comme à vous, comme au grand sultan qui ne la repousse pas, comme elle est à tous les sectaires qui se partagent l'Europe. Vous m'avez vous-même cité plus de cent religions différentes qui prennent la Bible pour point de départ. Pourquoi les francs-maçons ne l'admettraient-ils pas comme tant d'autres ?

En soumettant la Bible au libre examen de la raison, à l'interprétation de l'individu, vous en avez fait

une partie du domaine de la raison, vous l'avez assimilée aux produits de la raison, vous en avez fait une œuvre de la raison ; le divin qui s'y trouve disparaît pour ne plus laisser voir que l'humain.

LE MÔMIER. — Ici, je vous arrête. En appliquant le libre examen à la Bible, nous ne permettons pas à la raison d'aller trop loin. Elle doit toujours s'arrêter devant la limite du divin. Puis, quand nous interprétons l'Ecriture, nous avons la confiance de ne pas tomber dans l'erreur, parce que nous sommes guidés par l'inspiration du Saint-Esprit, qui ne manque jamais à ceux qui lisent l'Ecriture avec un esprit droit.

L'HORLOGER. — Vous me permettrez, Monsieur le Pasteur, de n'avoir pas une foi bien vive à l'esprit qui dirige vos interprétations; ne lui avez-vous point coupé les ailes dans la crainte qu'il ne vous mène trop haut? S'il voulait vous diriger vers l'arche qui surnage au milieu du déluge, s'il vous montrait l'Église comme l'unique refuge contre les erreurs de l'humanité, je doute que vous fussiez disposé à le suivre. Soyez sincère, Monsieur le Pasteur, vous ne sauriez vous-même avoir foi à un esprit qui se contredit à tous les pas ; un esprit qui se montre blanc à Luther, noir à Calvin, rouge à Sthork, et à mille autres d'un gris ténébreux où il est impossible de rien démêler ? Ce n'est pas à vous qu'est promise l'inspiration. Quand le Sauveur disait : « Je vous enverrai l'Esprit-Saint qui vous apprendra toute chose, il parlait à ses apôtres, par eux à son Eglise, à ceux qu'il promettait d'assister jus-

qu'à la fin des temps. Ce n'est donc qu'à l'Eglise qu'appartient l'infaillibilité. Rentrez dans l'Eglise et vous comprendrez la parole de Dieu. Vous combattrez sous les drapeaux de ceux qui la défendent, au lieu de vous trouver dans les rangs de ses ennemis les plus acharnés.

LE MÔMIER. — L'Esprit-Saint ayant été promis à tout le monde, nous avons droit de compter sur son assistance et de jouir aussi chacun en particulier de l'infaillibilité. Luther a le premier formulé ce dogme du protestantisme. « Avec le secours de l'Esprit-Saint, « dit-il, chacun juge et discerne d'une manière très- « certaine les dogmes et les sens cachés. » On a dit après lui : « Si les Apôtres ont été inspirés, tous les chrétiens le sont aussi. » Car, comme le dit M. Gaussen : « Dieu n'a pas jeté la race humaine sur la mer orageuse de la vie sans la munir d'une boussole infaillible pour diriger sa course, et la conduire au port. » Or cette boussole, c'est l'inspiration.

L'HORLOGER. — De sorte, Monsieur le Pasteur, que vous faites honneur au Saint-Esprit, de toutes les doctrines qui composent ou plutôt qui troublent le protestantisme ? C'est un singulier moyen de vous décharger de la responsabilité qui pèse sur vous. C'est le Saint-Esprit qui a poussé Stork aux massacres qu'il ordonnait, qui a donné onze femmes à Jean de Leyde, qui a poussé Calvin à brûler Michel Servet, et Henri VIII à faire égorger des milliers d'hommes.

LE MÔMIER. — Le Saint-Esprit éclaire sur les doctrines, il ne commande pas les forfaits.

L'HORLOGER. — Je vous prie, Monsieur le Pasteur, d'observer que tous ces forfaits ont été commis pour soutenir des doctrines. Il n'est pas une secte, quelque absurde qu'elle soit, qui, dans votre système, ne puisse et ne doive revendiquer le Saint-Esprit, pas un fanatique qui ne s'attribue l'inspiration. Le principe de l'inspiration particulière est pour l'erreur d'une fécondité qui dépasse toute mesure. Il en sort de véritables légions de fous qui se croient appelés à convertir le monde.

LE MÔMIER. — Vous avez mille fois raison, si vous vous bornez aux effets qui doivent en sortir, quand on veut pousser cette doctrine à ses dernières conséquences. Elle a dernièrement enfanté parmi nos docteurs génevois une troupe de fanatiques qui se croient destinés à convertir le monde. L'un d'eux, appelé Scherer, ayant assuré que l'inspiration de l'Esprit-Saint ne diffère pas, quant à sa nature, de celle que tout fidèle a le droit d'attendre, le devoir de désirer, chacun s'est mis à désirer d'abord, puis à attendre l'inspiration. La première pensée extravagante qui leur passe par la tête, ils la prennent pour une inspiration; ils s'en pénètrent, ils la ruminent de telle façon qu'elle passe chez eux à l'état d'idée fixe. Ils ne songent plus qu'à la répandre partout. Rien n'est plus curieux que d'assister aux assemblées de ces parfaits et de ces parfaites. Après une courte prière ou une lecture dans la Bible,

on entre dans un profond recueillement ; c'est le silence qui précède l'Esprit. Tout à coup un ou une possédée se lève, elle se dit inspirée et elle débite le rêve qu'elle a conçu. Mais revenons aux sociétés secrètes. Tout ce que je vous ai dit sur les francs-maçons doit vous prouver assez que je ne suis pas des leurs.

L'HORLOGER. — Je crois volontiers que vous n'êtes pas avec eux, mais vous êtes avec ceux qu'ils poussent, vous obéissez à ceux qu'ils font agir.

Voyez, Monsieur le Pasteur, le monde entier est un vaste champ de bataille où deux armées sont perpétuellement en présence. L'une de ces armées peut être représentée par l'archange Michel et la légion des anges, l'autre par le dragon sorti de l'enfer avec les démons : le parti du ciel et celui de l'enfer. Voulez-vous parler sans figure ? D'un côté vous aurez le monde avec tous les appétits de la chair, ce monde que maudissait l'Homme-Dieu, et de l'autre l'Église de Jésus-Christ avec sa vie d'espérance et de spiritualité. Le monde, qui veut vivre au présent, fait tous ses efforts pour abattre l'Eglise qui prêche une vie d'avenir. Le monde attaque avec des armes matérielles, il a pour lui les bombes, les canons, les fusils, les prisons, les cachots, les échafauds, les tortures de tous les genres ; l'Eglise, qui, comme son divin fondateur, ne tire pas son pouvoir de ce monde, n'a d'autres armes que la prière et les bénédictions. Le monde combat par le sang, et l'Eglise par la charité ; le monde flottant à tout vent de doctrine, obéissant à

tous les penchants désordonnés de la nature, ne possédant pas une vérité fixe, est dans un état de combat, de division et de perpétuelle anarchie ; mais quand il s'agit de combattre l'Eglise qui est une, qui est infaillible et perpétuelle, tous les éléments dont se compose le monde se réunissent et marchent de concert pour la détruire. Savez-vous, Monsieur le Pasteur, d'où vient cet accord de toutes les discordances contre l'Eglise de Jésus-Christ ? C'est que cette Eglise est la seule opposition sérieuse que rencontre le mal. L'Eglise catholique seule est opposée à toutes les erreurs, à tous les vices, à toutes les injustices, à tous les désordres sociaux qui découlent de l'imperfection de l'homme ; est-il étonnant que tous se réunissent contre elle ? Son divin fondateur lui avait prédit cette destinée de persécution, et la plus magnifique de ses prérogatives est sans contredit d'être en butte et en opposition à tout ce qu'il y a de mauvais sur la terre.

Supposez maintenant que nous fassions le dénombrement des ennemis de l'Eglise, ne serions-nous point obligés de vous classer au milieu d'eux ? Vous n'êtes ni un anthropophage de la Polinésie, ni un sauvage des forêts du Canada, ni un idolâtre de l'Asie, ni un schismatique de Russie, ni un disciple de Mahomet, ni un impie déclaré ; vous m'assuriez tout-à-l'heure que vous n'apparteniez à aucune des sociétés secrètes fondées contre l'Eglise ; mais n'appartenez-vous à aucune des sectes qui, par l'hérésie, se sont séparées de l'Eglise ? Etes-vous resté dans cette

barque de Pierre hors de laquelle il n'y a pas de salut? Monsieur le Pasteur, vous êtes dans l'armée du mal; vous êtes un des suppôts de l'enfer. Croyez-moi, séparez-vous de ces coquins! Vous valez mieux que la plupart d'entre eux.

Vous ne voudriez pas marcher à la suite des francs-maçons, et vous ne voyez pas que vous êtes par le fait un de leurs agents les plus actifs?

LE MÔMIER. — C'est de votre part une véritable calomnie; je regarde les francs-maçons comme un fléau social, comme encore plus ennemis des hommes qu'ils ne le sont de Dieu; j'aimerais mieux mourir que de tomber entre leurs mains. Ne croyez pas que cette manière de voir ne soit que de moi! Les protestants connaissent les francs-maçons mieux que vous et ils les détestent pour le moins autant. C'est un protestant, M. Ecker, un des publicistes les plus distingués de l'Allemagne, qui vient de publier une partie des droits qu'ils ont acquis au mépris des gens de bien.

L'HORLOGER. — Ne vous fâchez pas, Monsieur le Pasteur. Je vous ai déjà dit comment j'entendais votre affiliation à l'œuvre des francs-maçons, permettez que je vous le répète : vous êtes envoyé par la *société établie* à Genève *pour les intérêts protestants.* Celle-ci est affiliée à la Société biblique d'Angleterre et travaille sous la même inspiration. La Société biblique est soutenue, encouragée par le gouvernement anglais qui par là a cru combattre le papisme; le gouvernement anglais est gouverné lui-même par les premiers chefs de

la franc-maçonnerie. La franc-maçonnerie, ayant pour but *unique* (*unique*, remarquez-le) de détruire la révélation au profit de la raison pure, lance contre l'Eglise toute l'armée du mal. Persuadée que le catholicisme est le seul défenseur sérieux de la vérité révélée, elle dirige contre lui tous ses moyens d'attaque ; elle soulève contre Rome les princes et les peuples ; elle soudoie la calomnie ; elle modifie dans ce sens les programmes des universités ; elle met sur pied toutes les sectes protestantes ; elle fait soutenir par sa diplomatie les émissaires dont elle couvre les pays catholiques ; elle fait circuler ses mots d'ordre à travers toutes les sociétés secrètes dont la trame est dans ses mains.

De tous les moyens qu'elle met en œuvre, celui sur lequel elle compte le plus, c'est le protestantisme qu'elle considère comme une transition nécessaire pour arriver à son but. Selon les francs-maçons, tout était prêt pour passer à l'application du libre examen. Les intelligences n'attendaient que des Bibles pour s'émanciper. La France, la Savoie, le Piémont avaient été préparés par le gallicanisme. L'Autriche, la Toscane, la Bavière l'avaient été par le joséphisme ; et vous, fidèle émissaire des sociétés maçonniques, vous êtes venu, Monsieur le Pasteur, proposer à moi et à une foule d'autres catholiques honnêtes d'apostasier notre foi pour devenir nous ne savons quoi, vous ne le savez pas vous-même.

Vous avez cru rester étranger au travail des sociétés

secrètes que vous avez en horreur, et voilà que non-seulement vous êtes soldat de la grande armée du mal qu'elles commandent; mais, comme émissaire protestant, vous vous trouvez placé à l'avant-garde, vous portez les premiers coups à la révélation.

LE MÔMIER. — Encore une fois, je suis si peu l'ennemi de la révélation que je lui ai voué ma vie; je prêche la Bible qui en est le dépôt. Je suis soldat chrétien, apôtre de la révélation.

L'HORLOGER. — Oui, mais quelle révélation, grand Dieu! Une révélation qui, en passant par l'alambic de votre cerveau s'est tellement amincie qu'il n'y reste pas de quoi fournir le sujet d'un acte de foi! En soumettant l'Écriture à la raison privée, vous avez rompu avec la révélation et réduit le christianisme tout entier à une simple question de philosophie. Vos doctrines pourront être raisonnables; mais il y a loin d'une doctrine simplement raisonnable à une doctrine révélée. Je le répète, vous êtes l'un des soldats de la grande armée du mal.

LE MÔMIER. — Au moins m'accorderez-vous assez d'estime pour croire que je ne veux faire que le bien, et même qu'en conseillant la lecture des Livres Saints, je ne puis faire que du bien.

L'HORLOGER. — Je ne veux pas juger votre volonté; je me contente d'apprécier vos actions et les effets qu'elles doivent produire. Or, je dis qu'en ébranlant la foi des catholiques dont vous voulez ou croyez faire des protestants, vous faites le mal et rien que le mal.

Figurez-vous une âme parfaitement chrétienne qui connaît Dieu tel que son catéchisme le lui a appris, qui le prie chaque jour avec ferveur, qui assiste avec exactitude à la messe de paroisse où elle entend expliquer l'Évangile par le pasteur de son âme; une personne dont la conscience délicate jusqu'au scrupule va se jeter aux pieds d'un prêtre du Seigneur, toutes les fois que la faiblesse, l'oubli ou la puissance de l'occasion l'ont entraînée dans quelque faute; une personne qui se fortifie en s'unissant à Jésus-Christ dans la sainte Cène, qui voit dans son pasteur le représentant de son évêque, dans le Souverain-Pontife le représentant de Jésus-Christ, et dans tous, cette Église contre laquelle l'enfer ne pourra jamais prévaloir, un foyer de lumière et un garant de toute vérité. C'est un père de famille qui trouve dans sa foi, dans sa piété, dans les grâces que font découler en lui les pratiques religieuses, toute la force qui lui est nécessaire pour dompter une nature portée au mal. Content de son sort, soumis aux lois de la Providence, il ne cherche point sur la terre ce que son pasteur lui a dit cent fois de n'attendre que dans le Ciel. C'est vers ce port du repos éternel qu'il dirige tous ses désirs; s'il souffre, il offre à Dieu ses souffrances en compensation de ses péchés; s'il est pauvre, loin d'envier ou de maudire la fortune d'autrui, il accepte ses privations avec un cœur soumis, il les envoie en avant comme un capital dont il recevra les intérêts de celui qui a dit : « Heureux sont les pauvres de bonne

volonté! » heureux lui-même du bon témoignage de sa conscience, il avance dans son pèlerinage, accompagné de l'estime de toute sa génération.

Mais il y a un serpent qui le guette de loin, et qui, jaloux de son bonheur, vient lui faire entendre les paroles de la séduction. Allongeant la tête à travers les beaux fruits de l'Arbre de la Science, il représente la docilité, la soumission aux lois du Maître comme un servage humiliant; il lui montre l'arbre de la liberté et lui fait croire que ses fruits donnent la vie ; cet homme succombe et, en même temps que sa vertu, son bonheur s'évanouit; sa conscience souffre, le repos fuit son âme, la paix quitte sa demeure et ses enfants s'entre-déchirent.

Ce serpent, c'est vous, Monsieur le Pasteur, ce sont ces milliers d'agents corrupteurs qui, comme vous et par vos ordres, parcourent nos campagnes, qui s'introduisent au sein des familles chrétiennes pour y déposer le venin de l'erreur et, avec lui, toutes les infirmités de l'âme.

Que dites-vous à ce catholique fervent dont je viens de vous faire le portrait? En l'abordant avec ses paroles mielleuses par lesquelles vous vous croyez obligé de remplacer les rigides paroles de la vérité, vous lui dites : « Mon bon ami, c'est bien dommage que vous suiviez une fausse voie : le chemin que vous a tracé l'Église catholique n'est pas celui qui mène au Ciel. Moi, je veux vous montrer celui que le bon Jésus nous a ouvert. Voilà l'Évangile où l'on trouve tout ce qui est

nécessaire. Croyez au bon Jésus et ne vous inquiétez pas de vos œuvres ; ce ne sont pas les œuvres qui sauvent, mais la foi toute seule. La messe est une œuvre d'idolâtrie, les pénitences sont des œuvres de superstition, le culte des saints est une institution païenne, c'est le culte des demi-dieux. Le culte de la Vierge est une abominable idolâtrie. A quoi bon vous confesser ? les hommes n'ont pas le pouvoir de remettre les péchés. Quand ils le font, ils usurpent le pouvoir de Dieu. Croyez-moi, avec le bon Jésus dont vous lirez la parole dans ce livre, vous trouverez que le salut est plus facile. On vous fait croire à l'infaillibilité de l'Église ; c'est une erreur, il n'y a d'infaillible que Dieu qui parle dans l'Évangile. Puis, en adoucissant encore plus votre parole, vous l'accompagnez des offres de service qui se traduisent toujours par des livres, des habillements et des guinées.

Le grand nombre de ceux à qui vous vous adressez repoussent vos offres en disant : Arrière ! fils de Satan, ta parole n'est pas celle de Dieu, ta doctrine est de toi, et si elle ne vient pas de toi, elle vient de quelques autres hommes qui valent encore moins que toi. Je sais par quel tribunal doit m'arriver la vérité que Dieu a bien voulu apporter sur la terre, j'en jouis avec sécurité, va-t-en !

Quelques-uns vous écoutent avec pitié ; mais ils ont peu de courage et de force pour vous dire ce qu'ils pensent de votre triste métier.

Il en est qui vous écoutent assez pour caresser quel-

ques-unes de vos idées. Vous réussissez à faire couler dans leurs âmes une froideur qui ne tarde pas à être suivie de l'indifférence religieuse et de tous les désordres moraux qui marchent à sa suite.

Enfin, il s'en rencontre qui, dépassant probablement vos conseils, rompent avec le christianisme, puis avec Dieu et toujours avec la vertu. Ils ont eu le malheur d'admettre tous les mensonges que vous leur avez dits et répétés sur les dogmes catholiques, et l'édifice de leur foi s'est écroulé. Comment n'auraient-ils pas été séduits ? vous êtes instruits, et ils sont simples ; vous êtes dressés à la ruse, à la parole, à la dispute ; eux ils étaient sans défiance, et le trésor de leur foi était sans défense dans leur cœur ; vous êtes entré, et ce trésor a disparu ; vous êtes riches, vous avez étalé à leurs yeux de l'or et des espérances de fortune ; eux ils étaient pauvres, comment auraient-ils pu résister à la séduction ? Ils ont commencé par douter, et quand le doute, cette maladie des âmes, a réussi à s'introduire en eux, elle y a porté la mort, la mort de toute croyance. Quand la foudre entre par le toit dans une maison, elle descend d'étage en étage jusques aux fondements et elle ébranle tout l'édifice. C'est ce que vous avez fait ; la religion avait élevé avec peine et labeur dans ces esprits l'édifice de la foi, et sur l'édifice de la foi celui de la vertu ; vous avez tout abattu.

LE MÔMIER. — Comment tout abattu ? Nous ne voulons détruire que les préjugés ; nous ne combattons

pas la foi, mais seulement la superstition ; est-ce que jamais nous avons dit un mot contre la vertu ?

L'HORLOGER. — Qu'importe que vous ne parliez pas contre la vertu, si vous la rendez impossible en détruisant les motifs qui la font vivre dans les cœurs ? Il est possible que dans votre travail de destruction vous n'ayez pas l'intention d'aller jusqu'à la vertu ; mais il n'est pas facile de s'arrêter à moitié chemin. Vos victimes sont plus conséquentes que vous. Une fois lancées sur la voie des négations, elles ne s'arrêtent plus tant qu'il reste quelque chose à nier. Leur soumission à l'Eglise était la pierre angulaire de l'édifice de leur foi ; vous avez arraché cette pierre, tout tombe. Pouvait-il en être autrement ? Vous avez dit à ces hommes de ne pas croire aux décisions de l'Eglise. Or, nier un seul article de foi, c'est nier l'Eglise qui a décidé en vertu du pouvoir qui lui a été donné par son divin fondateur ; nier l'Eglise, c'est nier Jésus-Christ qui l'a établie ; nier Jésus-Christ, c'est nier Dieu qui l'a envoyé sur la terre ; nier Dieu, c'est nier l'homme qui est fait à son image ; c'est nier la raison, c'est tomber dans l'absurde, dans le scepticisme, dans l'anarchie morale et dans l'anarchie sociale. Voilà, Monsieur le Pasteur, la dernière conséquence de votre action sur les consciences. Ceux à qui vous vous êtes adressé et que vous avez pu séduire étaient des hommes ; vous en avez fait des espèces de monstres impossibles à reconnaître.

Votre travail de destruction s'étend jusqu'aux rui-

nes que vous voulez faire disparaître, dans la crainte qu'elles ne fassent renaître dans les âmes le désir d'un passé de piété et de vertu. Il y a parmi les catholiques beaucoup de consciences tièdes, qui se sont malheureusement éloignées de la pratique religieuse et qui vivent dans une coupable indifférence. Hélas ! elles sont bien près d'être des vôtres. Et pourtant cela ne vous suffit pas. Vous voulez qu'elles embrassent vos haines pour l'Eglise catholique. Vous les poussez jusqu'à l'apostasie. Vous espérez beaucoup, parce que vous croyez que la moitié du chemin est fait. Que voulez-vous donc de plus ? Ce que vous voulez, le voici. Tant que ces hommes resteront dans l'indifférence, ils pourront revenir à Dieu et se réconcilier avec son Eglise ; mais par l'apostasie, vous voulez les forcer de rompre à jamais avec elle. Vous ne vous contentez pas qu'ils soient momentanément au diable, vous voulez lui en assurer l'éternelle possession en les enchaînant par l'apostasie !.....

LE MÔMIER. — Vous parlez, Monsieur, comme si nous cherchions à faire le vide dans les âmes, comme si nous voulions priver les esprits de toute croyance et la vertu de tout fondement. Vous vous trompez. Ce que nous voulons, c'est leur donner notre foi, une foi raisonnable, une foi passée au crible de la raison; c'est remplacer la religion de Rome par la religion protestante.

L'HORLOGER. — Vous m'avez déjà deux ou trois fois répété cette absurdité qui, dans la réalité, n'est qu'une défaite. Quand je vous demande quelle religion vous

donnez à ces malheureux à qui vous arrachez la foi catholique, vous me répondez : La religion de la Bible. Quand je vous demande ce que c'est que la Bible, vous me dites que c'est la religion protestante, et quand je demande ce que c'est que cette religion protestante, j'entends s'élever une foule de voix plus nombreuses, plus discordantes que ne le sont, au mois de mai, les voix des grenouilles dans un marais, et dont chacune répond : C'est la mienne ! c'est la mienne !... Il y a deux siècles, il y avait quelques religions protestantes, des religions qui pouvaient s'enseigner aux hommes, parce qu'elles avaient conservé quelques vérités, ou même consacré quelques erreurs; mais au siècle où nous sommes, le dernier coup de marteau a été donné, il n'y a plus rien à détruire, il n'y a plus de religion protestante.

Il faut que je vous fasse connaître où vous en êtes en fait de progrès religieux. Voici la dernière formule du protestantisme, elle vient d'être publiée par un des vôtres et l'un des plus fanatiques ennemis de Rome. M. Gaberel, ministre en retraite, a publié une histoire du protestantisme de Genève jusqu'à nos jours. « Le clergé génevois, dit-il, a proclamé un « double principe, qui, nous l'espérons, deviendra la « seule confession de foi de l'Eglise de Jésus-Christ. « *L'Evangile reçu comme autorité divine; et sur cette « base, la liberté pour chacun de former sa foi selon « les lumières de sa raison, les directions de sa cons- « cience et le secours de Dieu.*

Si donc il vous prend fantaisie de me donner une religion toute faite, je serai libre de vous prendre pour un batteur de fausse monnaie et de vous renvoyer à la formule protestante, d'après laquelle il n'y a pas de religion protestante, mais *la liberté pour chacun de former sa foi.* Est-ce clair ?...

LE MÔMIER. — On voit bien que vous ne savez pas ce que vous dites. Venez à Genève, vous verrez dans tous les quartiers de la ville des temples où le peuple se rassemble ; dans chacun de ces temples, il y a des *prêches.* Les ministres du Saint-Evangile y annoncent la parole de Dieu, la religion qu'ils y prêchent est là.

L'HORLOGER. — C'est là que je vous attendais, Monsieur le Pasteur, je vous avais bien dit que votre religion protestante n'était qu'une coalition formée pour détruire la religion ; j'avais besoin pour vous d'une preuve qui fût à votre portée, et c'est vous qui me la fournissez.

Je suis allé dans vos *prêches*, j'ai fréquenté tous vos temples, j'ai entendu vos ministres, depuis M. Munier jusqu'à MM. Oltramare et Bungener. C'est ce dernier qui ouvre la marche. Il entre dans son sujet de prouver que le Pape n'est pas le chef de l'Eglise comme le croient les catholiques. Il est vrai, selon lui, que le Sauveur des hommes a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Je te donnerai la clef du royaume des cieux, etc. » Mais Jésus-Christ n'y entendait rien, c'est à M. Bungener à nous dire ce que cela signifie et ne signifie pas.

M. Cougnard démontre que l'Eglise catholique n'est pas la véritable Eglise, puisqu'elle est visible.

M. Oltramare s'est escrimé pendant une heure à prouver que Jésus-Christ n'a point établi de sacrements, et que ces inventions sont dues aux prêtres catholiques.

Tous, dans la chaire comme au casino, ont déblatéré à qui mieux mieux contre les saints, contre la Vierge, contre le Pape, contre les cardinaux, contre les conciles et contre tout ce qui semble avoir une odeur de vérité. Dites-moi, Monsieur le Pasteur, si c'est en cela que consiste votre religion. Que des orateurs soldés pour cette tâche puissent consentir à débiter de telles fadaises, cela se conçoit, on entend tous les jours des plaidoyers qui n'ont ni plus de vérité ni plus de raison ; mais qu'il y ait dans un auditoire assez nombreux une crédulité innocente ou plutôt assez niaise pour écouter sans rire, voilà ce qui ne peut se comprendre. J'étais allé pour savoir ce que c'est que le protestantisme, jugez de ma déception.

LE MÔMIER. — Avant d'exposer la dogmatique réformée et de dérouler aux yeux du public le tableau synoptique des vérités fondamentales sorties de l'Ecriture, au souffle inspirateur du libre examen, il était essentiel de déblayer le terrain des intelligences encombrées sous la masse de préjugés venus de Rome.

L'HORLOGER. — Tout cela serait bien si la religion protestante se rencontrait quelque part ; mais on a beau entendre des sermons, lire vos écrits religieux, suivre vos journaux, pas un n'ose aborder sérieusement la question religieuse. Dans ce pouding religieux, véritable pot-pourri, formé par plus de deux cents sectes, dites-moi donc s'il en est une seule que vos théologiens aient le courage de prêcher ? Si, comme on l'assure, la religion réformée est une religion de progrès, la dernière venue doit être la meilleure. Pourquoi donc, au lieu de parler des erreurs du catholicisme dont il n'a point à se mêler, M. Bungener n'a-t-il pas exposé les beautés harmoniques du mormonisme ? En faisant connaître les saints des derniers jours, il aurait du moins révélé à ses auditeurs quelque chose de positif, au lieu de les endormir par la continuation de ses romans sur le catholicisme.

Je ne sais pas, Monsieur le Pasteur, si jamais vous avez fait une remarque qui, selon moi, est d'une grande importance. Un seul coup d'œil jeté sur la presse catholique suffirait pour montrer aux moins clairvoyants qu'il y a là-dessous une religion vraie, une doctrine positive, un enseignement motivé, une grande communication du ciel et de la terre. Sans trop s'inquiéter de ce qui se passe autour d'eux, les docteurs de l'Eglise catholique, tout brillants des lumières de Dieu, s'avancent au milieu des générations et, leur montrant l'Evangile d'une main et la croix de l'autre, ils disent nettement, clairement ce qu'il faut

croire et ce qu'il faut faire pour être sauvé. Suivant les traces de saint Thomas d'Aquin, le génie le plus vaste et le plus universel qui ait apparu au monde, ils n'ont tous qu'un but, celui de vulgariser la science de Dieu, afin que tout homme venant dans ce monde puisse y marcher dans la lumière de la vérité. Les livres des docteurs catholiques sont des expositions de la doctrine, des explications de la Bible, des catéchismes, des théologies et des livres ascétiques, destinés à réchauffer les âmes, à rendre plus ardent le feu de la charité et entretenir ce dévouement tout miraculeux qui ne peut exister qu'avec le secours de la grâce divine et la puissance de la foi.

Quand, en avançant dans la carrière, les docteurs de l'Eglise rencontrent sous leurs pas les immondices qui y ont été déposées par les révoltes de l'orgueil humain, quand ils trouvent la zizanie semée par l'ennemi dans le champ du père de famille, ils arrachent en passant la mauvaise herbe et continuent leur chemin. Les expositions, les explications, les défenses de la doctrine catholique sont innombrables.

Ayez la bonté, Monsieur le Pasteur, de me citer un seul ouvrage de théologie protestante, de théologie positive, ayant apparu dans ces dernières années. J'ai sous les yeux plus de cent écrits divers, jetés dans le monde par les docteurs du protestantisme ; savez-vous de quoi ils traitent ? Tous s'évertuent à mentir contre l'Eglise catholique. Dans tout ce qu'en-

fante le protestantisme en Suisse, à Genève, en Allemagne, en Angleterre, en France, il n'y a pas une seule exposition de foi, pas un livre de doctrine, pas une théologie; mais partout, mais toujours, des calomnies contre le catholicisme et ses institutions. Quel aveu d'impuissance! Il faut avouer qu'en ceci les docteurs protestants font preuve d'une grande prudence. Au point où ils sont parvenus, un traité de théologie sorti de leurs mains ne pourrait être qu'une réfutation plus ou moins complète de toute la Bible. Aussi l'exégèse de Strauss est-il le meilleur ouvrage de théologie protestante que l'on puisse attendre. En tout détruisant d'un seul coup, il n'a rien laissé à faire à ses successeurs.

Parcourez la série des productions qui se sont faites dans la Rome protestante, à commencer par MM. Malan, Ampetaz et Gaussen, jusqu'aux Munier, aux Oltramare, aux Archinard, aux Bungener, aux Gaberel, aux Cougnard et à cent autres, y trouverez-vous autre chose que la reproduction des négations du XVI^e^ siècle, des objections dont le bon sens a mille fois fait justice, et des saletés extraites des fumiers de la réforme?

Vous vous étonnez, Monsieur le Pasteur, que je vous aie rangé parmi les agents du mal; mais dites-moi, entre ceux qui encouragent la guerre au catholicisme et qui sont placés dans les plus hauts rangs de la société; entre ceux qui, du haut des tribunes parlementaires et du bas des journaux qu'ils salarient,

couvrent d'injures le Souverain-Pontife et les souverains catholiques ; entre ceux qui payent le mensonge dans les associations de toute espèce ; entre ceux qui le fabriquent, le colorent, le cachent sous les fleurs du style, et ceux qui le reproduisent, ceux qui le prêchent, ceux qui le colportent, n'y a-t-il pas une effrayante solidarité ? Ce concert dans l'iniquité ne vous montre-t-il pas une vaste conspiration qui a pour but de faire descendre l'impiété et la démoralisation jusqu'au dernier village des empires ?

Dans cette digression, j'ai voulu vous montrer une fois de plus que le protestantisme n'est pas une religion ; qu'en offrant une religion à ceux que vous réussissez à pervertir, vous êtes des trompeurs ; que vous pouvez démolir, mais non édifier ; enfin, que dans l'horrible commerce des consciences auquel vous vous livrez, vous ne pouvez parvenir qu'à laisser les intelligences sans vérités, les vertus sans motifs, les passions sans frein, les consciences sans guide et l'humanité sans loi. Votre traite des âmes n'aboutit qu'à la mort.

CHAPITRE XI.

Ce que les acheteurs de consciences promettent à la société.

L'HORLOGER. — L'homme est un être plus moral que physique. Il agit toujours, ou presque toujours, en obéissant à une pensée, à un principe, à une règle morale qui a sa source dans la religion. En lui ôtant sa religion, vous en faites une espèce de brute aussi dangereuse pour les individus de son espèce que pour elle-même. Que deviendra la société, quand les athées que vous lui donnez seront assez nombreux pour s'en rendre maîtres ? Pensez-vous qu'ils se borneront à appliquer le libre examen aux articles de foi qui vous déplaisent dans l'Evangile ? Ceux qui auront brisé les liens qui les retiennent dans l'Eglise, respecteront-ils les liens qui les enchaînent à l'ordre social ? Après avoir soumis à leur raison la loi de Dieu, qui est si supérieure à la raison, s'arrêteront-ils devant les lois humaines qui enchaînent leur liberté individuelle au profit de tous ? Vous ne voulez pas qu'ils se soumettent à la décision d'un concile général, et vous

voudriez qu'ils se soumissent à la décision d'une assemblée civile, d'un chef, d'un général, d'un gouvernement quelconque? C'est trop compter sur l'imbécilité des hommes. Quand la vertu a des motifs, quand elle est encouragée par les promesses les plus magnifiques, et que la révolte est effrayée par les châtiments les plus épouvantables, on peut espérer qu'elle triomphera des obstacles qu'elle rencontre dans le cœur de l'homme; mais comment pourra-t-elle se soutenir quand vous lui aurez enlevé Dieu? Comment ces hommes émancipés consentiront-ils à rester pauvres à côté de ceux qui sont riches, à rester petits à côté de ceux qui sont grands, à rester soumis à côté de ceux qui commandent, à obéir à la loi au lieu de la faire, à être sujets au lieu d'être rois ? Pour produire ce prodige d'abnégation qui rend la société possible, il faut l'ignorance, l'esclavage ou le christianisme. Or, l'ignorance et l'esclavage ne sont plus possibles où le christianisme a régné; en ôtant le christianisme, vous ne laissez à sa place que la perspective de la barbarie; vous travaillez pour le socialisme, et malheureusement nous sommes forcés d'avouer que vous avez déjà fait bien des progrès.

LE MÔMIER. — Je m'attendais que vous renouvelleriez contre moi cette accusation que les catholiques sont convenus d'adresser à tous les protestants. Mais rien n'est plus injuste.

Parce que les paysans de la Bohême, convertis au protestantisme, ont aussitôt égorgé les nobles, les

bourgeois, les savants et les riches, faut-il en conclure que le protestantisme pousse à de tels excès ?

L'HORLOGER. — Je ne pense pas qu'il y pousse ; mais il les enseigne. C'est bien suffisant.

LE MÔMIER — Comment ! le protestantisme enseignerait le socialisme, qui n'est autre chose que la destruction de la hiérarchie sociale ?

L'HORLOGER. — Oui, Monsieur le Pasteur, il enseigne cela. Comme vous l'avez dit, la société ne subsiste que par la hiérarchie sociale, soit par la reconnaissance de l'autorité, ou la soumission de chaque individu à ceux qui commandent. Or, c'est bien l'autorité que vous détruisez ; et pour arriver plus sûrement à votre but, vous commencez par détruire l'autorité la plus respectable, la plus digne, la plus rationnelle, l'autorité qui soumet l'homme à son Créateur en le soumettant à ceux qu'il a institués sur la terre pour y faire connaître sa loi. Suivez cet ouvrier, ce pauvre paysan à qui vous avez dit de se faire sa loi religieuse, de n'écouter ni le Pape, ni l'Eglise, ni la tradition, et de n'avoir recours qu'à lui-même pour diriger son activité Vous avez réussi ; il est devenu des vôtres ; il n'entend plus la voix de son curé, il se moque de son évêque, il rit du Pape, il méprise l'Eglise ; il s'est, à votre invitation, rangé parmi ceux qui lui font une guerre acharnée. Il est pour lui-même pasteur, évêque, Pape et concile ; il est émancipé de cette autorité spirituelle qui était si gênante et que vous lui avez rendue si odieuse. Mais en échappant à

l'autorité naturelle, il se voit soumis à une autorité artificielle qu'il va lui-même soumettre à sa raison, à la raison de son intérêt, de ses plaisirs et de son ambition. Ouvrier dans un atelier, il se demande pourquoi ce Dieu qui n'a point donné de chef à son Eglise en aurait donné à l'industrie ? Et dans son cœur il y a quelqu'un ou quelque chose qui répond qu'un jour les chefs de l'industrie auront leur tour. Ecrivain copiste dans les bureaux d'un riche capitaliste, il se demande comment sous cette nature ou, si l'on veut, sous ce Dieu qui a fait les hommes égaux, il y a des capitalistes et des prolétaires ; et dans son esprit, il y a quelque génie qui répond : Patience ! le jour de la justice viendra, et avec lui les capitaux reviendront à leurs véritables maîtres. Ouvrier laboureur dans le vaste champ d'un riche bourgeois, il gagne péniblement sa vie en enrichissant celui qui mange au double, qui boit, qui dort, qui s'amuse et ne sue jamais. Il se demande : Comment se fait-il que je n'aie pas un morceau de cette terre qui est à tous? Pendant que j'étais soumis aux préjugés de cette loi que les prêtres me représentaient comme la loi de Dieu, je devais regarder la propriété comme sainte, comme sacrée; aujourd'hui que ma raison émancipée reconnaît que la propriété est un vol, pourquoi viens-je ici féconder une terre dont les fruits seront pour un autre ? Dans le fond de sa pensée, il entend une voix qui dit : Patience ! le jour de la justice est proche, et le jour de la justice sera aussi le jour de la vengeance. Soldat dans

une grande armée, il reçoit à chaque instant des ordres qu'il doit exécuter sans réplique, sans retard, sans observation ; de la poussière ou de la boue dans laquelle il est plongé, il voit un général, un prince, un chef qui de dessus le cheval qui le porte ou de la voiture qui le traîne, fait dominer sa volonté par tout le camp. Il se demande à lui-même : A quoi me servira d'avoir renoncé à l'autorité religieuse pour me soumettre à l'autorité de mes semblables ? Pourquoi ne serai-je que le bras de cette intelligence qui s'est arrogé la fonction de commander ? Et dans le fond de son âme envieuse, il entend une espérance qui se formule et dit : Patience ! un jour les baïonnettes deviendront intelligentes, et ceux qui font les chefs sauront les défaire.

De sorte que dans tous les malheureux que vous parvenez à séduire, il ne reste pas une garantie pour la vertu, pas une pour l'ordre social ; chaque apostasie que vous avez pu procurer donne une recrue au socialisme. On dirait que vous avez reçu votre mission dans les antres des sociétés secrètes ; ce que je vois de clair, d'évident, c'est que vous donnez partout la main aux perturbateurs et à toutes les infidélités. S'il y a quelque part un prêtre disgracié, vous le recueillez, vous le choyez, vous le présentez aux peuples comme l'oiseleur attache sur ses filets un oiseau qu'il fait voltiger pour attirer ceux de son espèce. Vous applaudissez à toutes les révolutions, vous encouragez toutes les infidélités ; vous recueillez avec amour les

réfugiés de toutes les nations, vous avez un baiser de paix pour toutes les trahisons. On dirait que vous regardez la révolte contre les gouvernements, comme un heureux présage de la révolte contre l'Église.

De leur côté, les démagogues vous chérissent, ils vous soutiennent, ils encouragent votre propagande, ils vous organisent et vous envoient en avant-garde à la conquête de l'anarchie.

L'autre jour, la *Nation*, journal de Belgique, l'organe le plus effronté des sectes de la démagogie, se félicitait des succès qu'obtenait en Italie la propagande protestante. Il avait raison, vous travaillez pour lui. Votre ministère se borne à procurer des défections ; la démagogie est toujours derrière vous pour recueillir la victime que vous avez immolée.

Je vous défie de me citer une seule espèce de conspirateurs qui ne montrent pas pour vous une préférence marquée. Les francs-maçons d'Angleterre vous lancent sur l'Italie, les socialistes d'Allemagne encouragent vos efforts. Les carbonari d'Italie vous appellent à leur secours, ceux du Piémont vous ouvrent toutes leurs portes. Tous ensemble vous marchez à un seul but, la destruction de l'autorité. Pour y parvenir vous ne vous adressez pas à l'ignorance des peuples de la Russie, aux sauvages de l'Amérique, aux idolâtres de l'Afrique, ni au fanatisme des Musulmans ; vous n'avez qu'un cri : A bas le Pontife romain ! Tout ce qui n'est pas pour lui est avec lui et contre lui.

Je vous l'ai déjà dit, il n'y a que deux cris de guerre. Ceux qui veulent la lumière, la vérité, l'ordre, l'harmonie sociale, la paix de la conscience, le règne de l'autorité s'écrient avec un luthérien sincère : En avant ! vers Rome ! Mais ceux qui veulent la destruction de la civilisation chrétienne, le communisme des biens, de la femme et de l'autorité, le règne de l'anarchie et de la sauvagerie, s'écrient avec vous, avec les coquins de tous les pays : En avant contre Rome !

Je ne veux pas, Monsieur le Pasteur, terminer cet entretien sans vous répéter qu'en dévastant les consciences catholiques, vous en chassez Dieu, car *l'athéisme est la seule chose qui puisse entrer dans un cœur d'où le catholicisme est sorti.*

CHAPITRE XII.

En quoi diffèrent les catholiques et les protestants.

1° La religion catholique vient de Dieu et ne doit rien aux hommes. Quand le Fils de Dieu est venu sur la terre apporter le complément de la révélation, il a dit : Ma doctrine n'est pas de moi ; mais elle est de

mon Père qui m'a envoyé. De même les ministres de l'Eglise catholique disent aux fidèles : La doctrine que nous avons reçu mission de vous enseigner n'est pas notre doctrine, mais elle est la doctrine de Jésus-Christ, qui nous a envoyés. Si, au lieu de vous enseigner la doctrine qui vient de Dieu, nous avions le malheur de vous enseigner une doctrine venant de nous, de notre raison privée, ne nous écoutez pas ; car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Supposé que le protestantisme fût une religion, elle viendrait de l'homme et non de Dieu. Le protestant qui usurpe le droit d'enseigner doit, s'il est sincère, dire à ses disciples : La doctrine que je vous apporte est ma doctrine. J'ai choisi dans la Bible ce que j'ai trouvé de plus conforme à ma manière de voir, et je viens vous en faire part. Je serai flatté, dans mon orgueil, si vous consentez à vous joindre à moi pour soutenir mes interprétations. Ma religion n'est ni celle de Chenevière, ni celle de Malan, ni celle de Gaussen, ni celle de Scherer ; elle est la mienne, et si vous voulez bien l'accepter, nous formerons une Eglise à qui nous donnerons mon nom.

2° Aux deux extrémités du catholicisme, vous retrouvez Jésus-Christ. Il enseigne à Rome, à Trente, à Ephèse, à Nicée, comme il enseignait à Jérusalem, comme il enseignera jusqu'à la fin des siècles sans jamais permettre qu'un iota soit ni retranché, ni ajouté, ni changé à sa doctrine. C'est dans l'Eglise de Rome qu'est le christianisme, la doctrine du Christ.

Aux deux extrémités comme au milieu du protestantisme, en le suivant le long des siècles, on retrouve l'homme, rien que l'homme et l'homme partout. A sa naissance, c'est l'homme qui fonde; un peu plus tard, c'est l'homme qui sape, qui démolit et qui renverse; plus tard encore, c'est l'homme qui fait d'inutiles efforts pour rebâtir l'édifice religieux. La religion qu'il croit fonder est un ouvrage de Pénélope qu'il faut recommencer chaque matin. Les protestants ne sont ni de Dieu, ni du Christ; ils sont de Luther, de Calvin, d'Henri VIII, d'Elisabeth, et successivement de mille autres extravagants qui ont eu la prétention de se substituer à Dieu, ou tout au moins de se donner comme les interprètes de Dieu.

3° Religion de Dieu, le catholicisme est immuable comme Dieu; les siècles passent à côté de lui et le retrouvent toujours le même. Pie IX dit la messe comme la disaient les apôtres Pierre et Paul; il prêche Jésus crucifié, mort, ressuscité, monté au ciel, comme l'ont prêché tous les Apôtres; il annonce la rémission des péchés par la foi et par la pénitence, comme Jésus-Christ l'annonçait quand il conférait le pouvoir de lier et délier les consciences. Le catholicisme est l'arche sainte à laquelle nulle main d'homme ne doit toucher. Car cette œuvre de Dieu ne doit porter aucune empreinte d'humanité.

Le protestantisme, au contraire, est un caméléon qui change, à vue d'œil, de couleur, de forme et de constitution. Dans le même homme il n'est plus le len-

demain ce qu'il était la veille ; dans le même pays, il serait difficile, extrêmement difficile, de trouver deux paroisses, deux communautés ayant les mêmes opinions religieuses. Bien plus, il est si difficile de trouver deux hommes qui pensent de même sur les articles fondamentaux de la foi, qu'en Angleterre, il arrive ordinairement qu'une paroisse change de croyance chaque fois qu'elle change de pasteur. « C'est un fait connu, dit un journal anglais, que « l'évêque de Calcutta ayant à prêcher en Angleterre, « on lui donna la carte théologique des paroisses où il « avait à prêcher, afin qu'il sût d'avance où il pourrait « prêcher ce qu'il croyait le pur Évangile, et où il « aurait à garder le silence sur toutes les matières « controversées, pour ne pas aller contre ce qu'on « y enseignait habituellement. » (*Le Protestantisme*, etc., par Perrone, vol. I, page 549).

4° Le catholicisme étant de Dieu, se manifestant aux hommes comme l'expression de la volonté de Dieu, il est une doctrine d'autorité. Avec lui l'autorité pénètre partout. Elle passe de Dieu le Père dans Jésus-Christ son Fils ; de Jésus-Christ, elle descend dans cette Eglise qu'il avait constituée autour de lui et qu'il a léguée au monde ; de l'Eglise, le dogme de l'autorité se répand dans la famille, dans l'Etat, dans les institutions sociales, dans les mœurs, dans les idées, et partout elle fait régner l'ordre et l'harmonie. L'autorité, principe moral qui devance et dirige les actions, se formule dans la société religieuse et dans

la société civile par la hiérarchie et par les lois; c'est le côté divin de l'humanité.

Le protestantisme n'est pas autre chose que la révolte contre l'autorité. La raison étant émancipée, c'est-à-dire ayant brisé le lien qui la retenait sous la loi supérieure, devient à elle-même sa loi, sa règle et son but. Elle se considère, s'écoute, s'adore elle-même comme l'unique divinité. Elle s'isole dans le monde des intelligences et se formule par le communisme social. Le protestantisme est tellement opposé à l'autorité que, dans les pays même où il s'était soumis à la force matérielle de la société, il a réussi à s'émanciper de manière à ne plus savoir s'il lui reste encore un article de foi. Le roi d'Angleterre, qui s'était constitué souverain pontife et gardien de la religion, a réussi à garder son trône, mais il n'a pas réussi à sauver la religion. Un auteur anglais se plaint de ce que la foi s'en va. « C'est surtout, dit-il, aux doctrines « fondamentales et clairement définies qu'un grand « nombre de ceux qui envahissent nos autels ont « déclaré la guerre avec une fureur schismatique. Cet « état de choses est le cancer qui ronge notre Eglise ; « c'est la peste qui oblige à s'éloigner d'elle les « hommes sérieux qui auraient versé leur sang pour « sa cause, si elle-même était restée fidèle; mais il « n'en est pas ainsi. Les hérésies les plus abomina- « bles sont ouvertement enseignées dans nos chaires, « sans que l'autorité s'en inquiète. Non-seulement on « nie les plus saintes doctrines de l'Evangile, telles que

« la succession apostolique, la régénération baptis-
« male, la participation réelle au corps de Jésus-Christ
« dans l'Eucharistie ; mais encore on porte le blas-
« phème jusqu'à les appeler des doctrines trom-
« peuses, et on ruine ainsi tout l'enseignement de
« notre Église. »

5° Le catholicisme résout toutes les difficultés, répond à toutes les objections, rend raison de tous les mystères ; il projette sur Dieu, sur l'homme, sur la nature une lumière assez éclatante pour nous aider à saisir l'ensemble des choses et attendre la manifestation de toute vérité, qui ne se fera pour nous que dans le sein de Dieu. Ce que les plus grands génies ont cherché pendant des siècles, la religion catholique l'apprend en quelques jours à l'ouvrier de l'industrie, au pâtre de la montagne, à l'enfant qui sait à peine bégayer sa pensée. L'esprit qui s'est ouvert aux doctrines catholiques a par là même pénétré dans le sanctuaire de la science universelle, la seule qui mérite proprement le nom de science.

Le protestant, pendant qu'il est chrétien, peut aussi puiser à la source de la science universelle ; la Bible lui transmet comme à nous la synthèse du monde, l'explication des grands phénomènes de l'univers, l'intelligence de tous les problèmes qui ont été posés à la raison ; mais sa science qui commence bien finit très-mal et se perd dans le doute et l'obscurité, comme ses croyances. Il prend l'homme de Dieu, et au lieu de le laisser en Dieu, il en fait l'homme

de l'homme ; il le livre aux disputes de la raison, et l'entoure de toutes les incertitudes de la philosophie. La science catholique est une science positive, constante, une science complète ; car elle prend l'homme dans Dieu et le reconduit jusque dans Dieu, tandis que la science protestante qui prend aussi l'homme dans Dieu, le conduit et l'abandonne dans le milieu d'un désert. C'est un éclair qui brille un instant et laisse ensuite revenir les ténèbres. Pour compléter leur science, il ne manque aux protestants que de se soumettre à l'Église.

6° Le catholicisme est la religion du repos. Tout homme qui a trouvé cette perle précieuse n'a plus qu'à posséder et jouir. La foi catholique remplit tellement l'esprit et le cœur, qu'il n'y reste plus de place pour les désirs d'aucune autre vérité religieuse. Le catholique peut travailler à se perfectionner lui-même ; mais il n'a rien à ajouter à sa foi. Aussi ne cherche-t-il plus ; il cultive le mieux qu'il peut ce qu'il a le bonheur de posséder. Alors même qu'il semble vivre dans l'indifférence, ou que ses actions sont en opposition directe avec ses croyances, il sait qu'il ne peut en trouver de plus sûres. Il attend le moment où sa foi triomphera de sa faiblesse ; mais il ne doute pas.

Comment voudrait-on que le protestant fût tranquille avec sa religion de progrès ? Y a-t-il un point marqué dans l'Ecriture où doit s'arrêter le libre examen ? La raison que l'on a déclarée souveraine

pourra-t-elle se dire à elle-même : Tu n'iras pas plus loin ? Y a-t-il une seule vérité devant laquelle elle doive s'arrêter ? Mais pendant qu'elle cherchera sera-t-elle en repos ? L'esprit sera-t-il éclairé ? Le cœur sera-t-il content ? La conscience sera-t-elle en paix ? N'avez-vous jamais remarqué que les protestants sont poursuivis par un certain besoin de parler de religion ? Partout où ils se trouvent, ils interrogent sur la religion, ils ramènent toujours sur ce sujet les conversations et les entretiens les plus profanes. Hélas ! c'est qu'ils n'ont point encore trouvé la perle précieuse. Ils cherchent encore et, parmi les leurs, ils ne rencontrent personne qui ait fini d'examiner. Ceux qui les instruisent sont aussi embarrassés qu'eux. Un journal anglais gémit en faisant remarquer que les conducteurs du troupeau ne savent plus ce qu'ils doivent enseigner aux simples fidèles. Ceux-ci, « errant à l'aventure comme des troupeaux sans « pasteurs, ne savent où trouver un guide ; et dans « l'incertitude de leurs croyances, ils se voient aban- « donnés à leur jugement privé, quelque débile, « quelque incompétent qu'il soit. Ils s'en vont dans « une église pour entendre une doctrine, ils en sor- « tent pour entrer dans une autre où ils reçoivent « un enseignement tout différent ; s'ils cherchent « ensuite à concilier ce qu'ils ont entendu, ils s'en « font un amalgame dont Dieu seul a le secret ; s'ils « rejettent le tout, ils deviennent incrédules, scep- « tiques, indépendants ; ainsi ne croyant plus qu'à

« eux-mêmes, ils tombent dans l'indifférentisme re-
« ligieux et bientôt n'ont plus que des sentiments
« anti-chrétiens. Ceux d'entre eux qui ont reçu un
« esprit docile et droit, restent dans une incertitude
« qui les fatigue et les abat ; ils souffrent d'être
« condamnés à marcher dans les ténèbres. » (Voir PERRONE, vol. 1, section 3me.)

Oh ! oui, ils souffrent ; et pour apprécier l'étendue de leur souffrance, il suffit de savoir que, comme on l'a dit, l'homme est un animal essentiellement religieux. Son besoin le plus ardent est la religion. Or, le protestant, nouveau Tantale, nage au milieu d'un océan de religions sans pouvoir en saisir aucune. La voix du protestantisme est là qui lui crie : Cherche ! cherche encore, cherche toujours ! Le protestant, si on veut le définir avec vérité, est un voyageur à la recherche d'une religion ; mais un voyageur qui meurt presque toujours avant d'avoir trouvé l'objet de son désir. C'est un homme qui meurt de déception.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet.

LE MÔMIER. — Vous vantez le principe d'autorité qui sert, pour ainsi dire, de pierre fondamentale à

tout l'édifice du catholicisme. Ne faites-vous point une équivoque ? L'autorité, nécessaire dans la société civile qui est la cité de l'homme, n'est pas indispensable dans la religion qui est la cité de Dieu. La société civile se gouverne par des lois humaines ; elle a besoin, pour subsister, de la force et par conséquent de l'autorité ; mais dans la cité de Dieu tout doit se faire par inspiration, et cette inspiration qui vient de Dieu repousse l'action de l'homme, et par conséquent son autorité. Dans le système catholique, c'est l'autorité qui joue le rôle principal ; dans le système protestant, c'est la liberté.

L'HORLOGER. —Permettez, Monsieur le Pasteur, que je vous arrête et que je réclame contre l'expression dont vous venez de vous servir. Le catholicisme n'est pas un *système*. Dites que la religion protestante est un système, je le veux. A supposer que ce soit une religion, elle a été tellement manipulée, maniée et remaniée par l'homme ; elle se présente sous tant de formes différentes, qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'elle est un système de religion. Mais le catholicisme, vérité absolue qui ne doit rien à l'homme, le catholicisme venu de Dieu pour diriger la conscience de l'homme et non pour être dirigé par lui, le catholicisme ne peut être appelé un système. Il est la religion absolue. Mais revenons à l'autorité,

Comprenez-vous, Monsieur le Pasteur, que les choses de ce monde puissent se passer de l'autorité ? La famille peut-elle être sans autorité ? La société peut-

elle subsister sans autorité ? La religion pourrait-elle fleurir sans autorité ! Croire cela possible, ce serait tomber dans l'absurde.

LE MÔMIER. — Vous avez mille fois raison, quand il s'agit de la société civile. Qui dit société, dit par là même subordination à une autorité. Je ne pense pas qu'il soit jamais venu à l'idée de personne de se passer d'autorité. Ses plus grands ennemis ne veulent la détruire que pour la rendre plus forte entre leurs mains. C'est là l'histoire de toutes les révolutions : Ote-toi de là que je m'y mette ! On renverse un roi et l'on en refait une centaine ; on repousse l'autorité d'un seul, et l'on se soumet à l'autorité d'un grand nombre ; on passe de l'autorité d'un prince sous l'autorité de l'aristocratie nobiliaire, de l'autorité nobiliaire sous l'autorité bourgeoise, de l'autorité bourgeoise sous l'autorité de ce que Voltaire appelait la canaille; et quand l'autorité en est là, elle se vend aux différents partis, et quand personne ne veut l'acheter, elle se donne pour éviter le plus grand de tous les maux, l'absence d'autorité, l'anarchie.

L'HORLOGER. — Voilà qui est à merveille, monsieur le Pasteur. Vous convenez que quand l'autorité a été mise au pillage, elle passe d'un individu, d'un parti dans un autre ; elle va et vient comme la vague soulevée par le vent. Malheur au peuple chez qui l'autorité incertaine, chancelante, est mise aux enchères, ou bien encore se présente comme une conquête

offerte au plus fort, au plus adroit ou au plus fripon ! Ce peuple-là est dans le pire de tous les esclavages, celui que l'on est convenu d'appeler la liberté. L'autre jour je voyais deux chiens qui se disputaient un os. Un dogue arrive qui, de deux coups de mâchoire, étrangle les deux barbets et s'empare de l'os qui n'a d'autre avantage que celui d'avoir été mordu par tous ceux qui se le sont disputé. Au point de scepticisme politique où nous sommes parvenus, le peuple ne serait-il point cet os qui se donne à ronger à ceux qui ont les plus fortes dents ?

Vous blâmez avec raison ceux qui ont mis au pillage l'autorité sociale ; mais n'est-ce pas vous qui avez mis au pillage l'autorité religieuse ? Si l'autorité est quelque part d'une absolue nécessité, c'est sans contredit dans la religion. OEuvre de Dieu, la religion ne doit avoir de souverain que Dieu ; et vous, vous lui avez donné pour souverain des hommes, des femmes, des tyrans orgueilleux, des imbéciles prétentieux, des maniaques inspirés.

LE MÔMIER. — Vous nous reprochez là ce que vous avez fait vous-mêmes. N'est-ce pas vous qui avez établi le Pape souverain de la religion ?

L'HORLOGER, — Non, Monsieur. La religion ne reconnaît de souverain que Dieu ; le Pape qui est le souverain de l'Eglise, n'en est que le premier pontife. Le Pape ne fait pas la religion, il la conserve. Général, placé à la tête des armées du Seigneur, il y maintient la discipline, il y fait régner l'ordre. Quand,

dans le lointain, il voit s'avancer les ennemis de la foi, il fait battre la générale, rassemble ses soldats et les envoie sur le champ de bataille. Gardien de la nationalité chrétienne, il est prêt à répandre son sang pour la défendre.

Il y a longtemps que vous-mêmes vous auriez perdu jusqu'au nom de chrétiens, s'il n'y avait pas des Papes pour vous conserver la faculté de vous en glorifier. Vous, protestants, vous avez sur le Pape des préjugés qui feraient rougir le bon sens d'un enfant. Vous nous accusez d'adorer le Pape comme une divinité. Nous qui savons qu'il est le serviteur des serviteurs de Dieu, le premier pasteur, le gardien du troupeau, le chef de l'Eglise de Jésus-Christ, le défenseur de la doctrine, nous attendons de lui non pas qu'il fasse la doctrine, mais seulement qu'il nous dise ce qu'elle est. Placé à la tête de ceux à qui Jésus-Christ a imposé l'obligation d'instruire, il n'en est que l'organe; il exprime la croyance universelle, et nous l'écoutons avec respect, parce que nous savons que le Dieu qui ne trompe pas lui a dit : Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles.

Qu'avez-vous fait?... Cette autorité déléguée par Dieu lui-même a blessé votre orgueil; vous l'avez renversée et vous vous êtes soumis, pour tout ce qui concerne la conscience, à des hommes dont l'autorité religieuse ne remonte qu'à eux. Au lieu d'être soumis au Pape, vicaire de Jésus-Christ, vous êtes soumis à un fondateur de secte, à un roi de religion, à un

despote doctrinaire! Au lieu d'être les enfants de l'Eglise, vous êtes, en religion, les esclaves d'un maître.

Qu'est-il arrivé ? L'autorité, cessant d'être divine et devenant toute humaine, a excité l'ambition de la foule et bientôt elle a été mise au pillage. Aujourd'hui ce n'est plus ni à Luther, ni à Calvin, ni à Henri VIII, ni à la reine Elisabeth, ni même à un synode, ni à un consistoire que l'on soumet son intelligence ; ce n'est même plus aux sectaires du second et du troisième ordre que l'on emprunte sa foi : le premier goujat venu se croit en droit de fabriquer une religion, pourvu qu'il puisse acheter une Bible et en lire une page. Ainsi gaspillée, l'autorité ne se retrouvant nulle part, vous êtes tombés sous le régime de l'anarchie religieuse, avec laquelle il n'y a point de salut.

Dans cet état d'anarchie, il n'y a plus rien de vrai, plus rien de faux ; les vérités religieuses les plus essentielles ne sont plus que des opinions dont on ne se croit responsable ni devant Dieu, ni devant les hommes. C'est le cahos qui a envahi les intelligences du protestantisme.

Une crédulité honteuse vous rend les jouets de votre orgueil ; vous vous imaginez d'être fidèles à la Bible et vous admettez les extravagantes conceptions des charlatans qui se constituent les interprètes de la Bible, ou bien encore vous vous contentez des rêves les plus incohérents de votre imagination.

LE MÔMIER. — Il peut y avoir des inconvénients à livrer la Bible à la raison, à la libre interprétation du premier venu ; mais n'y en a-t-il pas à en priver les fidèles, comme le fait ou prétend le faire l'Église de Rome ?...

L'HORLOGER. — Ici, monsieur le Pasteur, vous retombez dans un des préjugés protestants, préjugé tellement vieilli qu'il ne peut plus être qu'un mensonge dans la bouche de ceux qui le répètent. Je ne veux, pour le réfuter, que copier une page du numéro du mois de mai des *Annales Catholiques de Genève,* page 8. « Ils (les protestants) veulent faire croire à « leurs adeptes égarés que nous sommes les ennemis « de la Bible, tandis que dans l'enseignement catho- « lique et dans la pratique de tout son culte, rien « n'est plus vénéré, après Jésus-Christ lui-même, « que sa sainte parole, que la sainte Bible. Les ca- « tholiques ont une telle vénération, une telle obéis- « sance pour la parole de Dieu, pour la sainte Bible, « qu'ils croient que Jésus-Christ, afin de déterminer « sûrement où elle se trouve, afin de la conserver « intacte, de la propager et de l'enseigner purement, « a fondé une autorité visible et infaillible, sans la- « quelle la sainte parole serait, comme elle l'est effec- « tivement, déchirée en lambeaux, défigurée odieuse- « ment, et contradictoirement interprétée et même « niée par ceux qui s'en disent les défenseurs. Les « catholiques ont un tel respect pour la sainte Bible, « qu'ils regardent comme un crime d'en changer un

« iota, de défigurer le sens d'un seul de ses versets. « Ils la placent sur un trône d'honneur dans les con- « ciles; ils la baisent chaque fois qu'on la lit dans les « saints offices; ils ont partout des chaires sacrées « pour l'enseigner; ils en représentent les plus su- « blimes et les plus touchants enseignements par la « sculpture, la peinture, le burin; et à toute âme qui « veut la lire avec foi, simplicité et amour elle l'offre « comme un aliment divin. Ce n'est que depuis l'ap- « parition de la funeste doctrine du *libre examen*, « lequel détruit la foi, déifie l'orgueil de la raison « privée, ébranle jusque dans ses fondements l'autorité « de la sainte Bible, en multiplie les mauvaises édi- « tions, les traductions falsifiées et les interprétations « contradictoires, que l'Église a mis quelques faibles « restrictions à la lecture de certaines traductions ; et « cela, elle le fait dans l'intérêt de la sainte Bible elle- « même et des âmes orgueilleuses ou légères. »

Si le protestantisme avait l'autorité nécessaire pour obvier à tous les inconvénients de la permission illimitée de lire la Bible, il ne serait pas tombé dans l'anarchie religieuse dont il gémit et dont nous gémissons encore plus que lui.

LE MÔMIER. — Il est vrai qu'en demandant à la raison privée la réponse à toutes les difficultés que présentent les doctrines contenues dans la Bible, nous aboutissons souvent à des enseignements et à des opinions contradictoires; mais c'est un mal attaché à la faiblesse de l'homme, et les catholiques n'en sont pas exempts.

L'HORLOGER. — Vous êtes dans l'erreur, les catholiques n'ont rien à redouter de semblable. Soumis à l'Église à qui a été confié le dépôt de la foi, ils ne perdent pas leur temps dans de vaines recherches; ils ouvrent leur intelligence à la doctrine qui entre toute brillante dans leur esprit. La foi ne leur vient pas par de pénibles et dangereuses recherches, mais elle leur vient en écoutant, *fides ex auditu*. Ils ont dit comme le serviteur de la reine de Candace : Comment pourrai-je comprendre si personne ne m'explique? Ils ont écouté l'Église et ils ont compris. Aussi les catholiques sont-ils savants dans la foi. Il faut, monsieur le Pasteur, que je vous répète une exposition de la religion telle que je l'ai entendu sortir de la bouche d'un enfant répondant à son curé; écoutez.

CHAPITRE XIV.

Exposition de la foi catholique.

Qui vous a créé et mis au monde?
— C'est Dieu.
Pour quelle fin Dieu vous a-t-il créé?
— Pour le connaître d'abord, ensuite pour le servir

et enfin pour le posséder et être éternellement heureux avec lui.

Après vous avoir créé, Dieu vous a-t-il abandonné?

— Non : Dieu n'aurait pas abandonné une créature, objet de son amour et dont il avait pris le modèle sur lui-même.

Combien y a-t-il de natures dans l'homme?

— Il y en a deux : une nature matérielle qui est le corps, et une nature spirituelle qui est l'âme. Ces deux natures, mystérieusement unies par la puissance de Dieu, constituent l'homme.

Quelle est la plus précieuse de ces deux natures?

— C'est l'âme par laquelle nous resemblons à Dieu.

Comment l'âme qui est finie peut-elle ressembler à Dieu qui est infini?

— Le voici : De même que Dieu, notre âme est une substance; elle peut dire JE SUIS; de même que Dieu, elle est une intelligence; elle peut dire : JE PENSE, JE COMPRENDS; de même que Dieu, elle est une puissance active, elle peut dire : JE VEUX, J'AIME, JE HAIS. Être, comprendre et vouloir, voilà Dieu et aussi vollà l'homme.

L'homme est donc aussi grand que Dieu?...

— Non, il est comme Dieu; mais non pas autant que Dieu. Et tant qu'il est un être, il ressemble à Dieu à peu près comme un grain de sable ressemble à l'univers. Comme intelligence, il ne voit que la figure, que l'ombre des choses, tandis que Dieu en voit l'essence et la réalité. Comme volonté, comme puissance

active, il agit dans un cercle étroit, subordonné, et Dieu agit infiniment dans l'infini.

Est-ce que Dieu continue à avoir des rapports avec l'homme ?

— Oui, il le comble chaque jour de ses bienfaits, soit pour la vie matérielle du corps, soit pour la vie spirituelle de l'âme

Qu'est-ce que Dieu fait pour la vie du corps ?

— Par une espèce de création perpétuelle, Dieu envoie à ses enfants, chaque année et presque à jour fixe, les fruits de la terre ; il leur mesure le temps par les astres du ciel ; il les fait servir par les animaux, par les éléments de la terre, et les oblige à vivre les uns avec les autres.

Que fait Dieu pour la vie spirituelle de l'âme ?

— Tout ce qu'il fait pour la vie du corps. L'âme étant intelligente se nourrit de vérité et se fortifie par les grâces. Or, c'est de Dieu que viennent ces deux éléments de la vie spirituelle.

Si c'est Dieu qui donne tout, l'homme n'a rien à faire ; que deviennent, dans ce cas, sa liberté et son activité?

— Dieu a su tout arranger. Par la plus admirable combinaison qu'il soit possible de concevoir, l'action de Dieu s'allie à l'action de l'homme et ne la détruit pas. Dieu donne le blé ; mais seulement à ceux qui le sèment. C'est l'homme qui plante et qui arrose ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Dans l'ordre spirituel, c'est aussi Dieu qui est la source de toute vérité ;

mais c'est à l'homme à user de son intelligence pour se familiariser avec elle. C'est bien Dieu qui possède les grâces dont nous avons besoin, mais il les donne à ceux qui les demandent ; il dit : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. » A tous ceux qui veulent le recevoir, il donne le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

Quels moyens Dieu a-t-il pris pour faire parvenir la vérité dans l'esprit de l'homme?

— Après avoir créé l'homme, Dieu a lui-même pris soin de faire son éducation morale et même jusqu'à un certain point son éducation physique.

Que lui a-t-il appris ?

— En se communiquant à sa créature, Dieu s'est fait connaître à elle ; c'est le premier trait de lumière qui a illuminé l'homme venant dans ce monde ; c'est toute la philosophie.

Lui a-t-il révélé quelques principes de morale ?

— Oui, il a mis à côté de lui l'arbre de la science du bien et du mal. Or, toute la morale, et chez tous les peuples, est fondée sur la différence du bien et du mal.

Lui a-t-il fait connaître le devoir ?

— Oui ; en lui montrant l'arbre de la science, il lui a défendu de toucher à ses fruits. Il a mis à cette loi première la sanction la plus terrible, en disant : « Si vous mangez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez. » Être fidèle à cette loi c'était

le bien ; y manquer c'était le mal. Toute législation humaine a procédé ainsi.

Lui a-t-il imposé des devoirs envers Dieu, a-t-il demandé un culte ?

— Oui ; en lui disant : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat, » il a voulu apprendre à l'homme que ce jour qui est le jour du Seigneur, le jour qu'il s'est réservé pour être lui-même, dans tous les siècles, présent à l'esprit de l'homme, devait être consacré à connaître et à servir Dieu. Aussi les premiers hommes Caïn et Abel, offraient-ils à Dieu des sacrifices.

Dieu a-t-il révélé au premier homme des connaissances relatives à la vie présente?

— Oui ; il lui a appris à communiquer avec ses semblables, par le moyen du langage qu'il a lui-même inventé ; car quand il eut séparé les eaux de la partie solide du monde, il donna aux eaux le nom de MER et au reste le nom de TERRE (aridam). Il est probable qu'il en fut ainsi de toutes les œuvres qui sortaient de sa main.

Dieu a-t-il révélé des lois pour la société actuelle ?

— Oui ; la première de toutes est la loi de la famille. Quand Dieu eût formé la femme, il la donna à Adam, et dès lors la femme, tirée du corps de l'homme, ne doit être qu'un avec lui. Il sont deux dans une même chair. Le mariage est donc de Dieu et non des hommes.

Dieu a-t-il révélé quelque chose relativement au droit civil ?

— Oui ; avant de former l'homme qu'il voulait donner comme roi à la nature, il lui avait préparé une demeure digne de lui. Il avait formé un paradis terrestre, un lieu de volupté, dans lequel se trouvaient toutes les richesses dont Dieu avait embelli la terre, et quand l'homme fut fait, Dieu lui donna ce jardin délicieux afin, dit l'Écriture, qu'il *le cultivât et qu'il le gardât*. Voilà bien la division des terres, l'origine de la propriété, cause de la civilisation future.

L'HORLOGER. — Ainsi Dieu, l'autorité, la loi, le devoir, le bien, le mal, les récompenses, les punitions, la famille, la société, la propriété, tout commence avec l'homme, tout vient de Dieu. Ces vérités fondamentales, ces premiers principes, une fois livrés à la tradition, implantés dans le langage, ne pouvaient plus disparaître : elles pouvaient s'altérer, mais non disparaître. Ce qui est resté de cette charte du genre humain, en se mêlant aux erreurs de tous les âges, a constitué ce qu'on appelle la loi naturelle, loi qui a suivi l'homme dans tous les climats et dans toutes les langues.

LE MÔMIER. – Toute cette haute philosophie que vous exposez là n'est pas plus la vôtre que la nôtre ; elle sort directement de la Bible, elle est la philosophie révélée ; je ne vois pas pourquoi vous voudriez en faire une propriété de l'Église catholique.

L'HORLOGER. — J'en fais la propriété de l'Église, parce que l'Église est la seule autorité ayant mission de la conserver. Le protestantisme n'étant ni une

Église, ni une autorité, ne peut, comme le paganisme, que contribuer à entourer de nuages ce soleil qui a lui sur le premier homme et qui doit luire encore sur le dernier. Livrez la Bible au libre examen de l'individu, vous verrez disparaître la création, la manifestation de Dieu à l'homme, l'unité de l'espèce humaine, la liberté, l'épreuve, la chute et toute la révélation. Tout étant livré à la discrétion des caprices, des faiblesses, des ignorances de la raison individuelle, tout aboutirait au doute et à la négation. Grâce à l'institution de l'Église catholique, la vérité sera préservée, la lumière qui a éclairé le premier homme pourra éclairer encore le dernier; pas un iota ne sera changé à la parole de Dieu jusqu'au dernier jour. Mais écoutons encore l'enfant catholique.

CHAPITRE XV.

Suite de l'exposition de la foi catholique.

Dans quel état moral Dieu avait-il placé l'homme?

— L'homme sorti des mains de Dieu, innocent et libre, devait reconnaître son Créateur, adorer son maître et lui obéir.

A quelle épreuve Dieu l'avait-il soumis ?

— Pour l'obliger à pratiquer l'obéissance, Dieu lui avait fait un commandement simple, facile. Il lui avait dit : « Vous ne mangerez pas de ce fruit; si vous désobéissez, vous mourrez. »

Qu'est-il arrivé ?

— Séduits par un ange déchu, nos premiers parents, cédant à l'orgueilleux espoir de devenir des dieux, ont mangé du fruit défendu et encouru les peines portées contre la désobéissance.

Quelles ont été ces peines?

— Pour le corps, c'est la souffrance, le travail et la mort. Pour l'âme, c'est l'ignorance, la concupiscence et l'éternelle séparation de Dieu.

Ces peines n'ont-elles été encourues que par nos premiers parents?

— Elles l'ont encore été par toute leur postérité.

Était-il juste que les innocents fussent punis comme les coupables ?

— Sans pouvoir, à cause de notre faiblesse, nous élever à la parfaite connaissance de la justice éternelle de Dieu, il nous suffit de comprendre qu'il ne pouvait pas en être autrement.

Pourquoi ne pouvait-il pas en être autrement ?

— 1° Adam étant chassé du paradis terrestre, ses enfants ne pouvaient pas y être. 2° La terre étant devenue stérile pour les deux premiers coupables, tous ceux qui l'habiteront devront la travailler pour la rendre féconde. 3° Adam, sujet à la mort et aux mi-

sères de la vie, ne pouvait donner le jour à des enfants qui ne le fussent pas. 4° Le père étant séparé de Dieu, les enfants l'étaient par là même. 5° Adam étant privé des conseils et des secours de Dieu, ses enfants l'étaient aussi et devenaient, comme lui, en proie à la concupiscence, aux penchants de la mauvaise nature. 6° Séparé de Dieu qui l'avait instruit, Adam devait tomber dans l'ignorance et ses enfants devaient y tomber comme lui, et comme y tomberaient tous ceux que personne n'instruirait. Toutes les punitions infligées à l'homme coupable sont, pour ainsi dire, la conséquence de la première, de la plus terrible de toutes, la séparation de Dieu.

LE MÔMIER. — Jusqu'ici nous marchons encore avec vous. C'est la Bible qui nous fait assister ensemble à la création du monde et de l'homme, à son éducation morale, à son épreuve, à sa chute et aux punitions qui la suivent.

L'HORLOGER. — J'ai l'espoir, monsieur le Pasteur, que nous marcherons ensemble jusqu'à la fin. Les articles de la foi catholique sont tellement enchaînés les uns aux autres, il y a tant d'harmonie, un accord si merveilleux entre toutes ses parties, que celui qui a admis le commencement est forcé d'admettre la fin. Mais n'abandonnons pas ce chapitre de la révélation chrétienne sans remarquer les secours que la foi fournit à la raison, et ceux que la raison soumise apporte, à son tour, à la foi. La foi ouvre une large porte à la science et, à son tour, la science apporte

ses riches conquêtes pour nourrir et confirmer la foi. C'est toujours le doigt de Dieu.

La foi marchant la première court au-devant de la raison et, après lui avoir donné les premières notions sur les choses, elle ajoute : Ne t'étonne plus des désordres physiques et moraux qui se manifestent partout, viens à mon école et je t'apprendrai d'où part cette ignorance native qu'il faut combattre par tant de travaux ; cette infécondité de la terre qu'il faut fertiliser par la sueur ; cette faiblesse morale qui fait dire à tout homme : Je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal que je déteste. Viens, je te dirai d'où partent ces révolutions, ces guerres, ces émeutes qui ensanglantent la société, ces fléaux qui se promènent en semant la terreur sur les générations. Je te dirai pourquoi tu éprouves les terreurs de la mort, pourquoi tu la combats par la nourriture, le repos, les médicaments et des précautions de toute espèce ; non, tu n'es pas le jouet d'une absurde fatalité ; mais autour de toi, dans toi, au-dessus de toi sont les traces d'une grande infidélité et les preuves d'une grande punition.

A son tour la raison dit à la foi : J'ai exploré la nature, interrogé les astres, étudié l'histoire de l'homme dans les monuments et dans sa propre constitution ; j'ai compté les révolutions du globe, suivi les peuples dans leur dispersion, et partout j'ai rencontré la démonstration des doctrines du christianisme. Une voix sonore, majestueuse, est sortie de l'univers pour

chanter ; Gloire au Christ ! Place à son Église ! Respect à sa doctrine ! Là est le doigt de Dieu !

CHAPITRE XVI.

Exposition de la doctrine catholique (suite).

Dieu a-t-il abandonné l'homme après son péché ?

— Non, le cœur du père l'a emporté sur la justice du maître souverain. Dieu a promis un libérateur à celui qui s'était fait l'esclave du démon. Un jour naîtra celui qui doit écraser la tête du serpent, c'est-à-dire détruire tous les malheureux effets du péché.

L'homme coupable ne pouvait-il pas par lui-même expier sa faute ?

— Non, il n'y a que le prince outragé qui puisse faire grâce. Et, pour restaurer toutes choses, il ne fallait pas moins que la puissance du maître de toutes choses. Le sauveur promis a été, de siècle en siècle, annoncé aux hommes afin qu'ils pussent avoir foi en lui et, par l'espérance, participer à la rédemption.

Ce Réparateur promis et annoncé est-il venu ?

— Oui, après quatre mille ans d'attente, les anges assistant à sa naissance ont pu chanter : Gloire à Dieu

au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

Quel est donc ce Rédempteur ?

— C'est Jésus-Christ, Fils de Dieu, devenu homme par sa propre volonté pour nous replacer dans l'état d'épreuves où nous étions avant la prévarication de nos premiers parents.

Comment Dieu a-t-il pu se faire homme ?

— En prenant, dans le sein d'une vierge d'Israël, un corps et une âme semblables aux nôtres.

Était-il digne de Dieu de descendre jusqu'à s'unir intérieurement à l'humanité ?

— Le même Dieu qui avait créé l'homme, qui s'était montré à lui sous des formes sensibles, qui s'était entretenu avec lui dans le paradis terrestre, ne pouvait trouver indigne de lui de restaurer le plus beau de ses ouvrages.

Dieu n'aurait-il pas pu sauver et pardonner sans déroger à sa nature en se faisant homme ?

— Il ne nous appartient point de mettre des bornes à la puissance de Dieu ; mais il ne nous appartient pas davantage de mettre des conditions à sa miséricorde. Le moyen qu'il a pris est plus que tout autre propre à nous montrer son amour pour nous.

A supposer que l'Incarnation ne fût pas nécessaire, était-elle au moins bien convenable ?

— Elle était tellement convenable que l'on pourrait, sans trop s'avancer, la regarder comme nécessaire. En effet, restaurer une chose, c'est la remettre dans

son premier état. Or, pour rendre à l'homme tout ce qu'il avait perdu par le péché, il fallait l'Incarnation : 1° avant le péché l'homme avait avec Dieu des communications directes, sensibles : il fallait donc que Dieu prît un corps pour se montrer de nouveau à l'homme; 2° il fallait tirer l'homme de l'ignorance dans laquelle il était tombé et, pour cela, l'instruire, lui rappeler son origine, sa destinée, sa grandeur, ses droits, ses devoirs et tout ce qui a rapport à son immortalité; or, pour cela, il fallait instruire, parler, se faire entendre, en un mot avoir un corps; 3° il fallait, pour rendre utile la rédemption, montrer aux hommes que tout péché mérite un châtiment, que l'humanité souffrît pour racheter l'humanité, et voilà pourquoi le Sauveur, sans cesser d'être Dieu, a voulu être *Dieu avec nous*, afin de nous immoler avec lui et dans lui, pour satisfaire à la justice de Dieu ; 4° pour tenir allumé parmi les hommes le flambeau de la vérité, il fallait qu'il établît un conseil, un tribunal toujours infaillible, toujours prêt à repousser l'erreur; et pour rendre son Église visible, il fallait qu'il fût lui-même visible et qu'il prît un corps ; 5° pour porter remède à l'affaiblissement moral apporté dans l'homme par le péché et combattre la concupiscence, il fallait des moyens toujours à la portée des fidèles, Dieu les a donnés dans les sacrements dont son Église est la dispensatrice. Pour tout cela il fallait, non pour lui, mais pour nous, que Dieu se rendît sensible, et c'est ce qu'il a fait par l'Incarnation.

LE MÔMIER. — Tout cela serait beau et surtout serait vrai, si vous ne faisiez pas arriver là l'Église de Rome. Dieu devait se montrer, il s'est montré. Mais il est impossible à ma raison de reconnaître qu'il y eût nécessité à établir une Église infaillible. Pour qu'il y eût une entière justesse entre la position actuelle de l'homme et ce qu'il était dans le paradis terrestre, il faudrait que Jésus-Christ fût resté au milieu des hommes jusqu'à la fin des temps.

L'HORLOGER. — Vous dites vrai, monsieur le Pasteur, et, sans le vouloir, vous indiquez ce que Dieu a pris soin de faire. En établissant le sacrement de l'Eucharistie, qui est le sacrement de son amour, il est resté parmi nous. Il est présent sur nos autels, dans nos saints tabernacles; il se donne sans cesse à nous pour vivifier nos âmes, et de plus il est visible dans celui à qui il a dit : « De même que mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie... Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Ainsi se trouve doublement vérifiée la présence de Dieu parmi les hommes, présence que vous avez justement regardée comme nécessaire.

Avais-je raison, monsieur le Pasteur, de vous dire que le plus parfait, le plus merveilleux accord régnait entre toutes les doctrines sur lesquelles se fonde l'Eglise catholique?... Ce n'est pas à Genève ni à Nankin, mais c'est à Rome qu'il faut se placer pour contempler les harmonies du christianisme. N'en

donnons qu'une preuve. Que pourrait comprendre à l'Incarnation un païen ou un philosophe qui n'aurait sur Dieu d'autre notion que celle qu'il aurait pu recevoir de Socrate ou de Cicéron ? Le chrétien devait être préparé à ce mystère par une connaissance plus étendue de la nature de Dieu. Avec Platon, il devait savoir qu'il y a un Dieu éternel, tout-puissant ; mais avec saint Athanase, il devait savoir encore qu'il y a dans Dieu trois personnes et que la seconde deviendrait l'Emmanuel, le Dieu avec nous.

LE MÔMIER. — Les doctrines que vous venez d'exposer n'ont pas besoin, pour persévérer parmi les hommes, d'une Église infaillible ; ne sont-elles pas consignées dans la Bible ?

L'HORLOGER. — Oui, elles sont dans la Bible ; mais pourront-elles résister à l'action corrosive du libre examen ? Pour saisir le vaste enchaînement des vérités chrétiennes et se rendre raison de celles qui paraissent avoir le moins d'importance, il faut de l'étendue dans les idées, de la droiture dans les jugements et du désintéressement dans les passions du cœur. Où trouverez-vous tout cela ? En lisant dans la Bible la création du premier homme, un imbécile prétentieux dira : Pour moi qui sais qu'il y a des hommes blancs, des hommes rouges et des hommes noirs, il me faut une Bible qui admette au moins trois créations ; un autre repoussera l'intervention de Dieu ; un troisième niera l'état d'épreuve ; un quatrième, la chute et le péché originel ; avec le

péché originel, le baptême, la rédemption et tout le christianisme. N'avez-vous pas vu ce qui vient de se passer en Angleterre? Un ministre protestant est nommé pasteur d'une paroisse. Il est prouvé que ce pasteur ne croit pas à la nécessité du baptême, et l'évêque d'Exeter refuse de lui donner l'institution. Sur ce l'Église se divise : une moitié, regardant le baptême comme un sacrement nécessaire au salut, se range du côté de l'évêque ; l'autre moitié, ne croyant pas plus au péché originel qu'au baptême, se range du côté du pasteur incroyant. La cause religieuse est portée au tribunal destiné à décider sur les questions de foi religieuse. La cour de S. M. la reine Victoire se rassemble et porte une décision dogmatique ainsi conçue : Chacun est en droit d'avoir, sur la nature et les effets du baptême, l'opinion qui lui plaira le plus. Par conséquent, celui qui n'admet ni la divinité du christianisme, ni les vérités sur lesquelles il se fonde, peut être un bon ministre de l'Église anglicane. Voilà où doit aboutir le christianisme avec le libre examen.

CHAPITRE XVII.

Exposition de la doctrine catholique (suite).

Combien de temps le Fils de Dieu est-il resté parmi les hommes?

— Il s'est manifesté à eux pendant trente-trois ans.

Qu'a-t-il fait pendant tout ce temps ?

— Il a travaillé à la régénération de l'humanité par l'autorité, par l'exemple, par l'enseignement et par les secours spirituels de la grâce. Jésus-Christ lui-même prend soin d'exprimer l'état dans lequel l'homme était tombé. « Vous êtes, dit-il aux Hébreux, « les enfants du démon et vous voulez accomplir les « désirs de votre père. Il a été homicide dès le com- « mencement. Il n'est point demeuré dans la vérité, « et la vérité n'est point dans lui. Lorsqu'il dit des « mensonges, il dit ce qu'il trouve en lui-même, car « il est menteur et père du mensonge. (Joan., « VIII, 44.) »

Comment a-t-il prouvé qu'il était le Fils de Dieu et Dieu lui-même ?

— Il s'est, dans toutes les circonstances, annoncé à ses disciples comme Fils de Dieu, comme le Christ, comme le Désiré des nations.

« Jésus, étant venu aux environs de Césarée de « Philippe, interrogea ses disciples par ces mots : « Que dit-on dans le monde du Fils de l'Homme ?

« Ils lui répondirent : Les uns disent que c'est « Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie « ou quelqu'un des prophètes.

« Et vous, reprit Jésus, qui pensez-vous que je « suis ?

« Simon Pierre prenant la parole lui dit : Vous « êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.

« Jésus lui répondit : Vous êtes bien heureux, « Simon, fils de Jean ; car ce n'est point la chair ni « le sang qui vous ont révélé ce que vous venez de « dire, mais mon Père qui est dans les cieux. (MATTH., « XVI, 13.) »

Qu'a-t-il fait pour démontrer qu'il était le Fils de Dieu ?

Sa vie publique n'a été qu'une suite de prodiges destinés à prouver sa filiation divine. Il a commandé aux infirmités humaines, et elles ont obéi ; il a commandé aux éléments, aux vents, aux tempêtes, et ils ont obéi ; il a commandé au démon, et le démon a obéi ; il a commandé à la mort, et à son ordre la mort a lâché ses victimes ; il a accompli les oracles sacrés en se livrant à la mort comme homme, et il est ressuscité pour montrer qu'il était bien le Dieu annoncé par les prophètes.

Qu'a-t-il fait pour la doctrine ?

— Privé du secours direct de Dieu, le genre humain, presque tout entier, était tombé dans une ignorance profonde sur Dieu, sur l'homme, sur son origine, sur ses fins dernières, ses droits et ses devoirs. Les enseignements qui lui avaient été transmis dans la première révélation, mélangés à toutes les erreurs que les passions de l'homme déchu avaient enfantées, n'étaient plus dans l'esprit humain que comme un brouillard épais dans lequel l'esprit humain ne savait se reconnaître. Jésus-Christ, venu pour perfectionner, pour accomplir la loi et non pour la détruire, a replacé

l'homme sur la voie de la science. Il a tout restauré comme au premier jour.

Qu'a-t-il enseigné sur Dieu?

— Il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Ce Dieu veut être adoré en esprit et en vérité. Sur les sept jours de la semaine, un jour est réservé pour le culte de Dieu et la culture de l'âme. Ce Dieu, jaloux de sa gloire et de ses droits, attentif aux actions de ses créatures, jugera tous les hommes, les récompensera ou les punira éternellement.

Qu'a-t-il enseigné sur l'homme?

— L'homme immortel par destination, libre d'obéir à Dieu son Créateur ou de se révolter contre lui, doit, dans toutes ses actions, porter ses regards et ses intentions vers une autre vie où se trouvera le bonheur après lequel il ne peut que soupirer ici-bas. Il doit chercher à mériter cette place que Jésus-Christ est allé lui préparer quand, en remontant au ciel, il a dit à ses disciples : « Je vais vous préparer une place. »

Quelle morale a-t-il enseignée?

— Jésus-Christ a cherché à réprimer tous les désordres dans lesquels les hommes étaient plongés.

Le cœur de tout homme s'était ouvert à l'orgueil ; chacun croyait pouvoir aspirer à devenir Dieu. Jésus-Christ est venu leur dire : Cherchez toujours la dernière place. Je me suis abaissé jusqu'à vous laver les pieds, afin que vous suiviez mon exemple et que pas un de vous ne s'estime plus que ses frères.

L'avarice et la cupidité avaient envahi le monde,

au point que la richesse était placée au-dessus de tout. Il est venu dire : Heureux ceux qui sont pauvres et qui se contentent de leur pauvreté ! Ils seront riches dans le ciel.

La sensualité, l'amour du plaisir était la fin de l'homme, le but de toute son activité. Jésus-Christ est venu dire : Heureux ceux qui pleurent, car un jour viendra où ils seront consolés.

La force était l'unique loi du monde : le monde entier semblait être d'accord pour crier : Malheur aux vaincus ! Jésus-Christ est venu dire : Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, un jour viendra où ils en seront rassasiés. Il a dit encore : Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car ils gagneront le ciel. Heureux ceux qui sont victimes de la calomnie à cause de leur foi, ils seront récompensés dans une autre vie.

La guerre était partout : dans l'individu, dans la famille et dans l'État, et entre les nations. Jésus-Christ est venu dire : Heureux ceux qui aiment la paix, car ils deviendront les enfants de Dieu.

L'homme qui sentait sa force était despote et dur jusqu'à la férocité. Jésus-Christ est venu lui dire : Heureux ceux qui compatissent aux misères de leurs semblables, à leur tour ils obtiendront miséricorde.

La luxure était telle que l'homme, livré à ses penchants déréglés, ressemblait plus à la brute qu'à une créature raisonnable. Jésus-Christ est venu lui dire : Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

L'homme était vindicatif, haineux et rempli d'égoïsme ; Jésus-Christ a voulu remplacer toutes ces passions par la charité. « Pour vous, qui m'écoutez, « dit-il à ses dicisples, je vous dis : Aimez vos ennemis, « faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez « ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous « calomnient. Si quelqu'un vous frappe sur la joue, « présentez-lui encore l'autre, et si quelqu'un vous « prend votre manteau, laissez-le prendre encore « votre robe. Donnez à tous ceux qui vous demandent « et ne demandez pas votre bien à ceux qui l'empor- « tent. Ce que vous voulez que les hommes fassent « pour vous, faites-le pareillement pour eux..... Ce « n'est pas assez d'aimer ceux qui vous aiment, de « faire du bien à ceux qui vous en font, de rendre « service à ceux de qui vous espérez des récompenses, « c'est ce que font les pécheurs. Mais vous, aimez vos « ennemis, faites-leur du bien, prêtez sans intérêt à « ceux qui en ont besoin. Soyez miséricordieux, ne « jugez pas vos frères, ne les condamnez pas, par- « donnez et il vous sera pardonné. (Luc, VI.) »

Les vertus même qui se pratiquaient parmi les hommes devaient s'élever à un degré plus élevé. « Si « votre justice n'est pas plus grande que celle des « scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans « le royaume des cieux. On vous dit comme aux an- « ciens qu'il ne faut pas tuer... moi je vous dis que « quiconque se mettra en colère contre son frère et « lui adressera une parole injurieuse, mérite d'être

« condamné par le jugement. La loi ancienne vous « dit : Vous ne commettrez point d'adultère ; moi je « vous dis que quiconque aura regardé une femme avec « de mauvais désirs se sera rendu coupable. »

L'HORLOGER. — Ce n'est là qu'un court exposé de la morale prêchée par le Sauveur des hommes. Pour la faire connaître tout entière, il faudrait copier l'Évangile d'un bout à l'autre.

LE MÔMIER. — Vous avez raison : la morale de l'Évangile est neuve, elle est sublime, elle est vraiment de Dieu.

L'HORLOGER. — Oh ! oui, elle est de Dieu ; car si elle eût été des hommes, il ne se serait pas trouvé sur la terre un seul homme qui eût consenti à l'admettre et encore moins à la pratiquer.

L'établissement de la morale chrétienne est la plus grande révolution qui se soit jamais opérée dans le cœur de l'homme et dans la société. Oublieux de sa propre nature et de sa destinée, l'homme ne voyait plus que la terre, plus que la vie présente, plus que la partie matérielle de lui-même ; il était si charnel que, ne voyant plus le bonheur pour lequel il est fait, il se contentait de chercher le plaisir. Avez-vous remarqué le soin que prend le Sauveur de l'arracher à ses idées terrestres pour le forcer de voir plus haut. La récompense qui lui est promise, c'est Dieu ; la patrie qu'il doit chercher, c'est le royaume des cieux ; celui dont il doit chercher la gloire, à qui il doit toute obéissance et toute affection, c'est son Père qui est

dans le ciel; ce qui doit le flatter d'avantage, c'est d'être appelé l'enfant de Dieu. Quel renversement dans les principes! La vie de l'homme était toute au présent et Jésus-Christ l'a tournée vers l'avenir; il a voulu que l'homme de la terre devînt l'homme du ciel.

LE MÔMIER. — Vous voyez donc qu'il est bon de lire la Bible pour apprendre ces choses.

L'HORLOGER. — Oui, monsieur le Pasteur, il est bon de la lire et encore meilleur de la comprendre; vous allez voir quels moyens a pris Jésus-Christ pour que cette morale pût parvenir jusqu'au dernier des hommes.

CHAPITRE XVIII.

Exposition de la doctrine catholique (suite).

Quel moyen a pris le Sauveur des hommes pour faire parvenir sa doctrine aux hommes répandus sur toute la terre?

— Il n'écrivit point sa doctrine : il ne la fit point écrire; mais il rassembla douze pauvres pêcheurs et plusieurs disciples, les attacha à sa personne, les instruisit d'une manière toute spéciale, afin qu'ils pussent, à leur tour, instruire les autres.

Ces disciples du Sauveur formaient-ils un Corps?

— Oui, les Apôtres et les disciples formaient une

société, une Église basée, comme toute société, sur le principe de la hiérarchie et de l'autorité.

Quel était le chef de cette Église?

— Jésus-Christ en était le chef, c'est lui-même qui l'affirme dans plusieurs circonstances. « Vous m'ap-« pelez votre Seigneur et Maître, je le suis en effet. » Mais quoiqu'il en soit toujours le chef invisible, pour le représenter sur la terre, il choisit Pierre à qui il donna les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire l'administration, la direction des choses saintes.

Qu'a-t-il fait pour son Église?

— Il lui a donné des pouvoirs, imposé des obligations, promis son assistance et l'a, par ce moyen, dotée de l'infaillibilité.

Quel sont les pouvoirs de l'Église?

— Dans l'ordre temporel, c'est le pouvoir d'administrer, de se recruter, de maintenir dans son sein l'ordre, la discipline et l'unité. Dans l'ordre spirituel, c'est le pouvoir de décider les questions controversées, de rassembler les conciles, de remettre les péchés, de disposer des trésors de la grâce par l'administration des sacrements que Jésus-Christ a institués pour cela.

Quelles sont les obligations imposées aux pasteurs de l'Église ?

— C'est d'instruire les fidèles, de les baptiser, de les ramener quand ils s'égarent, et de leur signaler les dangers auxquels ils sont exposés, c'est-à-dire de nourrir la foi et de corriger les mœurs.

L'HORLOGER. — Vous voyez, monsieur le Pasteur, que Dieu n'a pas abandonné les hommes, qu'il veille encore sur eux et qu'il a pris les moyens les plus efficaces pour appliquer à chacun d'eux, les mérites de la rédemption opérée par le sacrifice de la croix.

LE MÔMIER. — Les mérites de Jésus, étant infinis, sont plus que suffisants pour racheter tous les péchés des hommes ; nous n'avons besoin ni d'une Église, ni d'un pape, ni des sacrements; tout cela est d'invention humaine ; les protestants ont bien fait de le retrancher.

L'HORLOGER. — Vous croyez à l'Évangile, monsieur le Pasteur ; or l'Évangile est ici d'une telle clarté, qu'il n'est pas possible de tergiverser. Le premier des Apôtres s'appelait Simon (MATTH. VI, 18); mais le Sauveur, qui avait sur lui des vues d'avenir, commence par changer son nom (JOAN., I, 42). Il veut qu'il soit appelé Cephas, rocher, pierre ; et au moment où il établit la constitution de son Église, il dit au plus ancien de ses Apôtres : « Tu es heureux, Si-« mon, fils de Jean ; car ce n'est ni le sang ni la chair « qui t'ont rélévé ces choses, mais bien mon Père qui « est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, « et que sur cette pierre je bâtirai mon Église et que « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre « elle..... (MATTH., XVI, 17, 18). » Il est bien évident qu'il s'agit, pour le Sauveur, de constituer une Église, une société ; il est bien plus évident encore que c'est Simon, fils de Jean, qui en sera la pierre fondamentale, le chef. Il est aussi évident que possible que cette

Église visible dans son chef, visible dans ses membres, devra subsister toujours et toujours triompher des suppôts de l'enfer. Qu'en pensez-vous, monsieur le Pasteur?

LE MÔMIER. — Il est évident que les paroles que vous avez citées sont dans l'Évangile; mais il n'est pas évident qu'elle aient le sens que vous leur donnez. Ne peut-on pas dire, comme le disent les docteurs de notre Église, que la prérogative donnée à Pierre n'était que pour lui et ne devait pas arriver à ses successeurs?

L'HORLOGER. — Mais vous ne faites pas attention que cette Église dont Pierre est le chef, doit subsister toujours et toujours triompher des puissances de l'enfer?

LE MÔMIER. — On peut croire encore que les pouvoirs et les prérogatives donnés à Pierre l'ont été à tous les Apôtres, et qu'au lieu d'une hiérarchie il y a égalité parfaite entre les pasteurs de l'Église.

L'HORLOGER. — Pour soutenir cette absurdité, il faut commencer par effacer de l'Évangile les paroles de Dieu les plus formelles. C'est à Pierre que Jésus-Christ dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des « cieux; tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié « dans le ciel, et tout ce que tu auras délié sur la « terre sera délié dans le ciel. » Il lui dit encore : « Pais mes agneaux... Pais mes brebis (JOAN., XXI, « 16); » c'est-à-dire, prends soin non-seulement des simples fidèles, mais encore des pasteurs qui

doivent les nourrir de la parole de Dieu. Pour indiquer d'une manière plus précise la place qu'il doit occuper parmi les autres Apôtres, Jésus-Christ ajoute : « Simon, Satan a demandé à vous cribler tous « comme on crible le froment ; mais j'ai prié pour toi « en particulier, afin que ta foi ne vienne jamais à « défaillir. Lors donc que tu auras été converti, aies « soin d'affermir tes frères (Luc, XXII, 31). »

Vous le voyez, monsieur le Pasteur, c'est Pierre qui est le premier appelé près du Sauveur, le premier nommé dans l'Évangile, le premier invité à jeter ses filets pour la pêche miraculeuse, le premier placé sur la liste des douze, le premier au tombeau du Sauveur, le premier à prêcher et à convertir ; le premier dans le cénacle, le premier à réunir les disciples pour procéder à l'élection d'un nouvel Apôtre, à la place de Judas ; le premier dans le concile des Apôtres rassemblés à Jérusalem. Les autres Apôtres, les disciples, les premiers chrétiens, après eux les Pères de l'Eglise, les Évêques, n'hésitent pas à se placer sous la houlette de l'Évêque de Rome, qu'ils reconnaissent le premier pasteur de l'Église de Jésus-Christ. S'il y a quelque chose de clairement établi dans l'Évangile, c'est la primauté de Pierre, c'est la création de l'Église et l'établissement de son chef.

LE MÔMIER. — Les pouvoirs donnés aux Apôtres l'ont été à tous les fidèles qui sont membres de l'Église. La parole de Christ ne s'adressait à personne en particulier, elle s'adressait à la foule qui le suivait

partout, qui représentait le genre humain et devait former l'Église universelle. Voilà pourquoi les protestants libres ne reconnaissent à personne le droit de commander dans l'Église.

L'HORLOGER. — Vous m'avouerez, monsieur le Pasteur, qu'en fait d'interprétation de l'Évangile, celle que vous nous donnez là est un peu libre. Quand le Sauveur disait aux Apôtres : « Je vous envoie comme « mon Père m'a envoyé ; allez, enseignez toutes les « nations ; enseignez l'Évangile à toute créature ; « celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous mé- « prise me méprise ; je serai avec vous jusqu'à la fin « des siècles ; celui qui n'écoute pas l'Église doit être « considéré comme un païen, » vous pensez qu'il adressait ces paroles indifféremment à tout le monde ? Ceci dépasse le ridicule.

LE MÔMIER. — Si ce n'était pas à tout le monde, c'était au moins à tous ceux qui suivaient le Sauveur, qui admettaient sa doctrine et par là même se faisaient chrétiens. Il n'est pas probable que le Christ ait voulu distinguer ses apôtres au point de leur donner des pouvoirs qui ne s'étendraient pas à tous les fidèles.

L'HORLOGER. — Je ne sais, monsieur le Pasteur, où vous prenez vos motifs d'improbabilité. Il me semble que, si vous preniez la peine de lire l'Évangile, vous y trouveriez, en faveur du pouvoir donné aux Apôtres des motifs de certitude tellement évidents, qu'il faut ou les admettre ou renoncer à être chrétien. Vous qui vous scandalisez du pouvoir donné aux Apôtres

pour cette vie, que penserez-vous de la distinction que le Sauveur leur promet pour l'autre vie? Or, voici ce qu'il dit dans Saint Mathieu, ch. XIX : « Pour « vous, qui m'avez suivi au temps de la régénération, « je vous dis en vérité que, quand le Fils de l'Homme « sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez vous- « mêmes assis sur douze trônes et vous jugerez les « douze tribus d'Israël. »

Les pouvoirs dont les Apôtres et tous leurs successeurs ont joui et jouissent sur la terre ne sont pas des prérogatives, mais des charges, des fardeaux pesants. Tout leur a été donné en faveur des autres; aussi quand ils auront travaillé, après avoir tout abandonné pour obéir à la voix de Jésus-Christ, ils seront placés sur des trônes pour juger ceux qui auront méprisé leur ministère.

Je vous avoue, monsieur le Pasteur, qu'il m'est impossible de comprendre que les protestants puissent s'obstiner à refuser à Pierre le titre de chef des Apôtres, quand ce titre lui est si clairement donné dans l'Évangile?

le môMier. — Si vous faites de Pierre le chef des apôtres et, par suite, de l'Église de Jésus-Christ, c'est parce que vous interprétez mal l'Évangile. Jésus-Christ n'a rien donné à Pierre qu'il n'ait donné à tous les Apôtres ; il les a tous envoyés, tous choisis, tous établis Apôtres.

l'horloger. — De ce que vous dites là, monsieur le Pasteur, je dois conclure que vous autres protes-

tants, vous êtes doués de la faculté de ne voir dans un livre que ce que vous avez envie d'y voir. Ceux qui ont la jaunisse voient tout jaune ; il paraît que les hérétiques ne voient non plus que l'hérésie ; cette maladie vous rend bien étroits. Tenez, monsieur le Pasteur, lisons ensemble et examinons ; la chose en vaut la peine. C'est l'Église qui est en cause.

LE MÔMIER. — Eh bien, oui, lisons et vous verrez que quand Jésus-Christ donne des pouvoirs il les donne à tous ses Apôtres.

L'HORLOGER. — Ainsi, quand Jésus-Christ dit à Pierre : « Je vous dis que vous êtes Pierre, et sur « cette pierre je bâtirai mon Église ; » vous pensez qu'il adresse ces paroles à tous les Apôtres?

LE MÔMIER. — Sans doute, l'interprétation est un peu large ; mais je crois qu'on peut la soutenir.

L'HORLOGER. — Oui, on le peut avec de la mauvaise foi. On peut, comme vous le faites, s'arrêter aux passages de l'Évangile qui s'adressent à tous les Apôtres, et fermer les yeux sur ceux qui ne s'adressent qu'à Pierre en particulier ; mais pour ceux qui n'ont aucune crainte de rencontrer la vérité tout entière, ils lisent d'abord dans l'Évangile les pouvoirs qui s'adressent à tous les Apôtres, comme le pouvoir d'enseigner, de consacrer et de remettre les péchés. Ils trouvent ensuite pour tous le pouvoir de faire des chrétiens en les baptisant ; celui de porter des censures, de faire des lois, de régler les exercices du culte, c'est-à-dire de lier et de délier. Enfin ils découvrent la mission

apostolique donnée à tous d'aller convertir les nations. En tout cela, Pierre n'est rien de plus que les autres ; il est prêtre, il est Évêque, il est Apôtre. Mais le fondateur de l'Église ne s'arrête pas là. Pierre seul sera le fondateur de son Église. A Pierre seul ont été données les clefs du royaume des cieux. Pierre seul a reçu l'assurance que sa foi ne faillira pas. Pierre seul a reçu l'ordre de paître les brebis du troupeau. Les paroles de l'Évangile sont tellement précises, tellement claires qu'il faut, pour les éluder, plus que de la mauvaise foi, il faut un cœur perverti.

Un protestant de l'Église anglicane, M. Allies, qui lisait l'Évangile avec franchise, s'est converti à la vue des prérogatives de Pierre. Voici comment il résume la question :

« En rapprochant ce qui a été donné aux Apôtres « en commun et ce qui a été donné à Pierre seul, on « est conduit à conclure :

« 1° Que Pierre a reçu bien des pouvoirs que n'ont « pas reçus les autres, tandis que les autres n'ont rien « reçu qu'il n'ait reçu lui-même.

« 2° Que les pouvoirs de Pierre ne peuvent être « exercés que par un seul, tandis que ceux des autres « peuvent l'être par plusieurs.

« 3° Que les pouvoirs de Pierre renferment ceux de « ses collègues, au lieu que ceux de ses collègues ne « renferment pas les siens.

« 4° Que c'est de Pierre que doit dépendre le gou- « vernement de l'Église, ou l'office pastoral désigné

« par le symbole des clefs du royaume des cieux, « lequel pouvoir lui a été confié par ces paroles : « *Paissez mes brebis.* »

Soyez persuadé, monsieur le Pasteur, que quand les protestants liront la Bible avec un désir sincère d'y trouver la vérité, ils feront comme M. Allies. Le Pape n'est pas l'Église ; mais il en est la pierre angulaire ; sans lui l'Église ne serait pas plus possible que ne serait possible un édifice sans fondements. Sentinelle vigilante placée sur les tours de Sion, il veille à la garde de la vérité ; irréconciliable ennemi de l'erreur, il la poursuit sans relâche ; il n'est pas seulement le centre du monde moral, il est encore le pivot sur lequel roule la société ; car, sans lui, il ne saurait y avoir aucune vertu sociale capable de résister aux passions désordonnées du cœur humain. C'est dans ce sens que le chef de l'Église la contient tout entière ; c'est ce qui a fait dire à saint Ambroise : « Là où est Pierre, là est l'Église. »

CHAPITRE XIX.

Constitution de l'Église catholique.

Quels sont les membres de l'Église catholique ?

— Pendant que Jésus-Christ était sur la terre, l'Église se composait de Jésus-Christ, son fondateur, de

saint Pierre chef des Apôtres, des autres Apôtres, des disciples et des fidèles.

Comment se trouve aujourd'hui composée la société catholique?

— Jésus-Christ en est le chef invisible. Le Pape, successeur de saint Pierre, en est le chef visible; il représente Jésus-Christ sur la terre. Les Évêques, successeurs des Apôtres, viennent ensuite, puis les prêtres du troisième ordre et enfin les fidèles.

Comment les grâces et les vérités dont Dieu a enrichi son Église arrivent-elles jusqu'au dernier des fidèles et jusqu'aux extrémités de la terre?

— De même que Jésus-Christ a dit aux Apôtres : Allez, enseignez les nations et baptisez-les ; de même le Pape dit aux Évêques : Allez, enseignez et baptisez ceux que je vous confie; de même les Évêques disent à chaque prêtre : Allez, enseignez, etc. Ou bien encore, Jésus-Christ a dit aux Apôtres : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ; le Pape dit aux évêques : Comme saint Pierre m'a envoyé, je vous envoie; l'Évêque dit à chaque prêtre : Comme le Pape m'a envoyé, je vous envoie; et le prêtre dit aux fidèles : Je vous apporte la foi que j'ai reçue de mon Évêque, qui l'a reçue du Pape, qui l'a reçue de saint Pierre, qui l'avait reçue de Jésus-Christ, qui est Dieu avec le Père et le Saint-Esprit.

Comment la vérité religieuse arrive-t-elle aux fidèles?

— Elle arrive par la tradition. Chaque pasteur, en

instruisant les fidèles, leur dit : La doctrine que je vous enseigne n'est pas de moi, mais elle est de l'Évêque, qui lui-même l'a reçue du Pape, qui, à son tour, l'a reçue de Jésus-Christ, qui l'a reçue de Dieu le Père, et qui a confié à ses Apôtres et, après eux, à ses ministres, le soin de la répandre, en leur disant : Instruisez les nations; prêchez l'Évangile à toute créature; ce que je vous ai dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits.

Que faut-il pour que chaque fidèle puisse être sûr qu'il possède la vérité révélée ?

— Il suffit qu'il sache que le curé de sa paroisse est uni à l'Évêque du diocèse, que l'Évêque du diocèse est uni au Pape, qui est le chef de l'Église de Jésus-Christ.

Par qui les pasteurs doivent-ils être envoyés ?

— Le simple pasteur doit être envoyé par l'Évêque; l'Évêque doit être envoyé par le Pape; le Pape est envoyé par Jésus-Christ, quand il est nommé par l'Église.

Comment faudrait-il considérer le pasteur ou l'Évêque qui serait envoyé au peuple par une autorité purement civile ?

— Comme un intrus, un voleur entré par la fenêtre, un prédicant sans mission, un loup dans la bergerie.

Celui qui reçoit les enseignements par les ministres qui sont en union avec l'Église, peut-il redouter l'erreur ?

— Non, car il est enseigné par l'Église de Jésus-

Christ, laquelle ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

CHAPITRE XX.

Infaillibilité de l'Église.

Que fait l'Église pour conserver la vérité religieuse qui lui a été confiée ?

— Elle veille sans cesse sur l'intégrité des Écritures, la sincérité des traditions et la vérité des interprétations.

Comment procède l'Église pour arrêter les erreurs qui découlent si souvent et si naturellement de la faiblesse de l'homme ?

— Aussitôt qu'une doctrine mensongère a fait irruption dans le monde, le chef de l'Église, sentinelle placée au sommet de l'édifice religieux, donne le signal d'alarme à toutes les ouailles dont il est le pasteur; il prononce, contre les novateurs et contre leurs doctrines, des anathèmes qui sont successivement répétés par tous les autres pasteurs de l'Église, et les fidèles sont préservés.

L'Église n'a-t-elle pas d'autres moyens de signaler et d'arrêter les hérésies ?

— Oui, dans les grands dangers ou les grands besoins, le chef de l'Église convoque tous les Évêques

de l'univers catholique en assemblée qui porte le nom de *Concile œcuménique*. Là, les dépositaires de la vérité révélée, les défenseurs de la foi, invoquent l'Esprit-Saint, délibèrent et prononcent sur les questions qui leur sont soumises.

Les fidèles sont-ils obligés de se soumettre aux décisions de l'Église, soit qu'elle soit réunie, soit qu'elle soit dispersée ?

— Oui, ils y sont obligés sous peine d'être considérés comme des païens. Car Jésus-Christ a dit : « Si « quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit regardé « comme un païen (MATTH., XVIII, 17). »

Le Pape, quand il prononce solennellement une sentence sur une question religieuse, et le concile, quand il est pour le même objet uni au Pape, peuvent-ils se tromper ?

— Non, la véracité de Dieu même s'y oppose. C'est Dieu qui a dit aux Apôtres : « Je vous envoie « comme mon Père m'a envoyé (JOAN., VI). Celui qui « vous écoute m'écoute (LUC., X). Allez, enseignez « toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et « du Fils et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer « tout ce que je vous ai enseigné, et voici que je suis « avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des « siècles (MATTH., XXVIII). »

Jésus-Christ ne promet pas seulement son assistance à son Église ; il annonce encore qu'elle sera soutenue, éclairée par le Saint-Esprit. « Je prierai mon « Père, et il vous enverra un autre Consolateur pour

« qu'il soit avec vous éternellement. C'est l'Esprit de « vérité que le monde ne peut recevoir. Vous, vous le « connaîtrez parce qu'il sera en vous et DEMEURERA en « vous..... L'Esprit consolateur que mon Père en- « verra en mon nom vous apprendra toute chose et « vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit « (JOAN., XIV). Allez de cité en cité porter ma parole. « Si l'on vous persécute, ne vous mettez pas en peine « de ce que vous aurez à répondre ; car ce que vous « devrez dire vous sera donné. Ce n'est pas vous qui « parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui par- « lera en vous (MATTH., XX). »

Le Pape et les Évêques rassemblés en concile ont-ils le droit de juger, de condamner et de statuer ce qui est de foi ?

— Oui, puisque Dieu les a établis pour cela, comme l'assure saint Paul, quand il dit (ACT., XX) : « Prenez garde au troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis Évêques pour gouverner l'Église de Dieu. »

Que fait l'Église pour remplir dignement la mission si difficile que Dieu lui a assignée ?

— Elle veille au maintien de sa discipline ; de même que les Hébreux gardaient, dans l'Arche sainte, les Tables de la Loi, elle garde les livres saints sans permettre qu'on les altère ; elle transmet fidèlement les traditions ; elle maintient la foi dans son intégrité et sa pureté ; elle distribue aux hommes les grâces de la Rédemption et, pour toutes ces choses, elle fait des

règles que l'on appelle canons, et des ordonnances que l'on appelle les commandements de l'Église.

L'Église peut-elle faire des commandements qui soient contraires aux commandements de Dieu ?

— Non, mais les commandements de l'Église ne sont que pour mieux faire observer les commandements de Dieu. Ainsi Dieu ordonne un culte ; il veut la pénitence, la rémission des péchés, le renouvellement de la sainte Cène, la sanctification du dimanche, et pour toutes ces choses l'Église nous fixe le temps et la manière de les accomplir.

Les fidèles sont-ils obligés d'observer les commandements de l'Église ?

— Désobéir à l'Église, c'est désobéir à Dieu ; car c'est Dieu qui a dit à ses Apôtres : « Qui vous écoute, « m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. » Saint Paul ajoute : « Soyez soumis à vos préposés, car ils « veillent comme devant rendre compte de vos âmes (Hébreux, XIII, 17). » — « Ceux qui résistent aux « puissances résistent à l'ordre de Dieu, et ceux qui « résistent à l'ordre de Dieu se préparent la damna- « tion..... Soyez soumis non-seulement par crainte, « mais aussi par conscience. »

Ainsi, l'Église établie de Dieu et pour les œuvres de Dieu, obéit à Dieu ; et les fidèles, en obéissant à l'Église, pour faire les œuvres de Dieu, obéissent à Dieu.

le mômier. — L'Église romaine s'adjuge toutes les prérogatives données par le Sauveur des hommes à

l'Église universelle qui se compose de toutes les Églises chrétiennes ; c'est une véritable usurpation. Nous aussi, nous prétendons à l'inspiration du Saint-Esprit pour nous donner l'intelligence des Écritures. Nous aussi, nous avons des docteurs pour enseigner la parole de Dieu. Nous aussi, nous tenons des conciles pour condamner les hérésies.

L'HORLOGER. — Oui, vous avez des docteurs qui, au lieu de tenir leurs pouvoirs de Jésus-Christ, les tiennent de Luther, de Calvin, de Henri VIII, ou d'eux-mêmes. Vous tenez des conciles qui ne peuvent porter un seul décret sans se condamner eux-mêmes. A quoi bon porter des décrets pour les soumettre au libre examen ? A quoi bon encore décider sur des questions qui doivent être abandonnées au libre examen ? Décréter qu'il y aurait hérésie à soutenir une opinion sortie du libre examen, ce serait décréter que tout le protestantisme, qui lui-même est sorti du libre examen, n'est qu'une vaste hérésie. C'est l'absurde et toujours l'absurde, dont il vous est impossible de sortir.

LE MÔMIER. — Vous avez beau faire, il faudra bien aussi que vous en veniez à l'examen des doctrines que vous donnera votre Église.

L'HORLOGER. — Sans doute nous écouterons notre raison qui viendra justifier notre foi ; mais nous ne demanderons pas à notre foi d'attendre que la raison la fasse naître. Vous, vous interrogez la raison parce que vous ne croyez pas ; mais nous, nous l'interro-

geons parce que nous croyons. Quand l'Église a parlé, toute discussion est finie. La raison de l'Église étant la raison de Dieu même, il ne reste à la raison de l'homme, que l'obligation de se soumettre et de s'éclairer de plus en plus.

Quel malheur pour vous que vous ne connaissiez pas l'Église ! Votre vie se passera sans que vous ayez goûté le repos de l'esprit ni la tranquilité de l'âme. Vous ne saurez jamais ce que c'est que la délicieuse et paisible jouissance de la vérité. Sans l'établissement de l'Église, l'œuvre de Dieu serait incomplète. L'incarnation du Verbe, le passage du Fils de Dieu parmi les hommes, la révélation évangélique, le sacrifice du Calvaire, tout serait inutile à l'humanité qui ne cesserait pas d'errer à travers les opinions, les systèmes et le doute. Voyez donc ce qui se passe dans le protestantisme !...

Ce n'était pas assez que la vérité fût descendue sur la terre, il lui fallait une voix qui la fît entendre à toutes les générations et jusqu'aux extrémités du monde ; or, cette voix c'est la voix de l'Église. Il lui fallait une autorité pour écarter d'elle les mélanges impurs des conceptions de l'homme ; or cette autorité, c'est l'Église qui veille, qui décide et chasse de partout le mensonge et l'erreur. L'Église investie du double pouvoir de juger et d'enseigner, l'Église infaillible dans ses jugements, est la règle de foi catholique. Elle est ce roc solide qui porte le flambeau dont la lumière doit toujours éclairer le monde. Haut pla-

cée au milieu des nations, elle offre ses inappréciables trésors spirituels à tous les hommes de bonne volonté. Au roi comme au sujet, au riche comme à l'indigent, à l'ignorant ainsi qu'à l'homme de la science, au profond théologien comme au philosophe, elle ouvre le sanctuaire des vérités chrétiennes, et les invite tous à y puiser sans mesure. Elle est cette source d'eau vive qui étanche la soif pour toute l'éternité. Celui qui a le bonheur d'être dans l'Église ne cherche plus, ne doute plus, n'examine plus; il dit : C'est ici mon repos pour l'éternité. L'Église est cette cité placée sur la montagne, et vers laquelle doivent se porter tous les regards et les désirs de tous les cœurs. Par une prérogative qui ne peut découler que de sa divine origine, elle est en même temps la règle de la foi et la clef de la science universelle. Nul ne peut arriver à lire dans le grand livre de la nature, dans le livre de l'œuvre de Dieu, s'il n'a commencé par aller à l'école de la foi. Saint Anselme, l'un des plus grands philosophes du moyen-âge, se moquait ainsi des savants qui croyaient pouvoir se passer du secours de la révélation : « Il y a de faux « savants, dit-il, qui, avant de s'être munis des ailes « de la foi, dirigent leur vol vers les questions sou- « veraines... Ne pouvant comprendre ce qu'ils croient, « ils se laissent aller à disputer sur les vérités de la « foi... Ils ressemblent à des hiboux, à des chauves- « souris qui, n'ayant jamais vu que la nuit, s'avise- « raient cependant d'argumenter sur la lumière du

« jour contre les aigles qui, d'un œil rapide, contem-
« plent le soleil lui-même. » L'Église, monsieur le Pasteur, l'Église vous attend ! C'est de vous que parlait le Pasteur des pasteurs, quand il disait : « J'ai
« d'autres brebis qui ne sont pas dans ce bercail, il
« faut que je les y amène : elles entendront ma voix,
« et il n'y aura plus qu'un pasteur et qu'un trou-
« peau. » En avant ! vers Rome !

LE MÔMIER. — Il faudrait aller à Rome s'il n'y avait que l'Église de Rome ; mais pourquoi ne pas rester dans l'église protestante, puisque nous y sommes ?

L'HORLOGER. — Vous faites équivoque, monsieur le Pasteur. Il y a des sectes protestantes, mais il n'y a point d'Église protestante. Pour une Église telle que l'a voulu établir le Sauveur des hommes, il faut un corps constitué sur des doctrines et une hiérarchie ; il n'y a pas de société sans chef ; or, le protestantisme ne possède ni une doctrine déterminée, ni un chef qui ait l'autorité ; ne parlez donc pas d'Église protestante. Si vous avez quelque désir d'appartenir à une Église, il n'y en a qu'une. En avant ! A Rome !

LE MÔMIER. — Au lieu d'une Église, nous en avons cent ; jugez si c'est pour nous une nécessité d'aller dans l'Église de Rome !

L'HORLOGER. — Rien ne vous empêcherait de doubler le nombre ; mais, de bonne foi, pensez-vous que Jésus-Christ soit venu parmi les hommes pour y fonder cent Églises destinées à se déchirer mutuellement ? Le Dieu de toute vérité serait-il venu pour

dresser des trônes à toutes les erreurs? Le Dieu de toute bonté serait-il venu pour jeter la discorde et l'anarchie parmi ses enfants? Non, vous ne le pensez pas. Vous croyez avoir une Église, et beaucoup de protestants assurent que Jésus-Christ n'a point fondé d'Église, mais seulement une doctrine, un christianisme. Vous croyez que l'Église fondée par Jésus-Christ doit être universelle, beaucoup d'autres protestants assurent que Jésus-Christ n'a exclu aucune forme religieuse. Vous croyez que l'Église de Jésus-Christ doit être une comme son fondateur ; presque tous les protestants regardent l'unité comme une chimère. Vous croyez que l'Église qui est composée d'hommes et instituée pour les hommes doit être visible ; mais un grand nombre de protestants soutiennent qu'elle doit être invisible. Sur l'Église, comme sur tout le reste, vous n'avez que l'ignorance, l'incertitude et la contradiction.

Pour ceux qui la comprennent, l'Église est le chef-d'œuvre de Dieu. Elle est la société des sociétés, le conservatoire de la vérité, l'école de la justice, le foyer de la civilisation ; ses monuments couvrent la terre et ses doctrines ont poussé de si profondes racines dans les intelligences, que la raison ne peut plus se séparer d'elle sans cesser d'être la raison et de devenir la folie. Sans armes, sans puissances terrestres, elle a osé prendre, sur le Calvaire, la croix sanglante de Jésus, et la poser d'abord sur la couronne des princes et plus tard sur la poitrine des plus

vaillants guerriers. Toujours en butte à toutes les passions, toujours persécutée par les puissances du siècle, toujours en lutte avec toutes les erreurs, elle a, sans désespérer, traversé les persécutions, assisté à la mort des sectes philosophiques, des schismes et des hérésies, et elle a grandi dans le sang des martyrs, toujours ouvrant ses bras pour y recevoir les infidèles, les révoltés et les pécheurs. Aujourd'hui encore, cette Église de Jésus-Christ, toujours persécutée par les puissances de l'enfer, par vous et les vôtres, par tous ceux avec qui vous vous êtes ligués pour lui faire la guerre; cette Église que l'on dépouille, que l'on calomnie, que l'on chasse de partout, répand partout les trésors de sa charité. Elle vous attend, monsieur le Pasteur, et vous offre la foi, les grâces spirituelles dont on ne parviendra jamais à la dépouiller. Encore une fois, monsieur le Pasteur, en avant! A Rome!

CHAPITRE XXI.

De la Rédemption.

Comment s'est opérée la Rédemption de l'homme coupable?

— Le Fils de Dieu, s'étant revêtu de l'humanité, est mort comme homme pour racheter les hommes.

Comment Jésus-Christ nous a-t-il rachetés ?

— Il a satisfait à la justice divine par le sacrifice expiatoire et sanglant qu'il a offert à Dieu sur le Calvaire. Dans Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, l'homme a expié et la divinité a mérité; et les hommes puisant dans les mérites infinis de la Rédemption, peuvent de nouveau prétendre au ciel, leur destinée primitive.

L'homme, séparé de Dieu par le péché, pouvait-il, par lui-même, se racheter et satisfaire à la justice de Dieu ?

— Non, l'homme coupable ne pouvait que soupirer après sa grâce; il pouvait la demander, mais non la mériter.

A qui donc devons-nous de pouvoir opérer notre salut ?

— A la seule bonté et à la miséricorde infinie de notre Créateur.

Dans quel état se trouve l'homme racheté par la mort de l'Homme-Dieu ?

— Dans un état d'épreuve, à peu près comme il était avant sa première désobéissance.

Pouvons-nous aujourd'hui mériter le salut par nos œuvres ?

— Non, mais nous pouvons puiser dans les mérites de Jésus-Christ la grâce qui nous est nécessaire pour l'opérer, en faisant le bien et en évitant le mal.

Le concours de notre volonté est-il nécessaire pour le salut ?

— Oui, car Dieu n'a apporté la paix *qu'aux hommes de bonne volonté.* « Celui qui m'aime, dit Jésus-« Christ, sera aimé de mon Père et je l'aimerai aussi « (Joan., XIV, 21). »

Après la Rédemption est-il encore possible à l'homme de se damner ?

— Oui, en rouvrant à l'homme le ciel qui était fermé, Dieu n'a pas détruit sa liberté ; il peut toujours être soumis à son maître ou se révolter contre lui.

Dieu n'a-t-il pas d'avance satisfait pour tous les péchés passés, présents et à venir ?

— Il a satisfait pour le péché, mais à condition que le pécheur consentira à s'appliquer cette satisfaction. Dieu n'a pas détruit la loi; elle subsiste avec toutes ses prescriptions, ses récompenses et ses peines. L'homme est toujours placé entre le ciel et l'enfer : il peut choisir. Dieu qui a racheté l'homme sans lui, ne le conduit pas au ciel sans lui, ni malgré lui.

CHAPITRE XXII.

De la grâce de Dieu.

Qu'est-ce que la grâce ?

— C'est un don, un secours que Dieu accorde à l'homme par les mérites de Jésus-Christ, pour le conduire à la vie éternelle.

L'homme peut-il faire son salut sans le secours de Dieu ?

— Non, l'homme ne peut pas faire aucun acte utile au salut sans la grâce de Dieu, et cette grâce est toujours un don gratuit.

Dieu donne-t-il la grâce à tous les hommes ?

— Oui, il donne à tous les hommes une grâce suffisante pour les éclairer, les aider à accomplir la loi, à surmonter les tentations et les conduire au ciel. Rien n'est plus fréquent dans l'Évangile que les promesses de la grâce. Voici quelques passages relatifs à la nécessité et au don de la grâce. Jésus-Christ dit à ses disciples : « Personne ne peut venir à moi si mon « Père qui m'a envoyé ne l'attire... (Joan., VI).

« Demeurez en moi et moi en vous... Comme la « branche ne peut porter de fruit si elle n'est attachée « au cep, de même vous ne pouvez porter de fruit si « vous ne demeurez en moi...

« Je suis le cep et vous êtes les branches. Celui « qui demeure en moi et en qui je demeure, portera « beaucoup de fruits..... Sans moi, vous ne pouvez « rien faire...

« Celui qui n'est pas uni à moi sera rejeté comme « une branche inutile; il sèchera et sera jeté au feu « où il brûlera.

« Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeu- « rent en vous, vous demanderez tout ce que vous « voudrez et vous l'obtiendrez...

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est

« moi qui vous ai appelés afin que vous alliez où je « vous enverrai, et que vous produisiez des fruits qui « persévèrent (Joan., XV). Celui qui m'aime garde ma « parole; mon Père l'aimera, nous viendrons à lui « et nous ferons notre demeure en lui (Joan., XIV). » A ces passages si formels, on pourrait en ajouter cent autres.

CHAPITRE XXIII.

De la justification.

Qu'est-ce que la justification?

— C'est l'acte par lequel Dieu rend son amitié à l'homme pécheur en vue des mérites de Jésus-Christ.

L'homme peut-il mériter la justification?

— Non, l'homme ne peut *mériter* la justification; mais il peut, par ses prières, par ses œuvres et par sa foi *l'obtenir* de Dieu, et toujours par les mérites de Jésus-Christ qui est le seul médiateur entre Dieu et l'homme.

Dieu est-il tenu d'accorder la justification à ceux qui font des œuvres dans le but de l'obtenir?

— Non, car les œuvres faites dans l'état de péché et avant la justification sont des œuvres mortes et sans pouvoir. La justification est une concession entièrement gratuite de la part de Dieu.

Pourquoi donc l'Église demande-t-elle aux fidèles des prières, des mortifications, des actes de repentir, des actes de foi, des aumônes, et en général des œuvres de charité à tous ceux qui veulent être réconciliés avec Dieu?

— Parce que ces œuvres disposent le cœur de l'homme à recevoir, à estimer, à apprécier la grâce de la justification, et encore parce que Dieu exige ces choses comme des conditions nécessaires et devant ordinairement précéder le bienfait de la justification. Cette doctrine est formellement contenue dans l'Écriture et dans les canons de l'Église. « Vous trouverez « Dieu, dit l'Esprit-Saint (Deuter., IV, 29), pourvu « que vous le cherchiez de tout votre cœur... Si l'im- « pie se convertit et fait pénitence, il vivra et ne mourra « pas (Ezéchiel. XVIII, 21)... Si vous ne faites péni- « tence, vous mourrez tous également. Jésus-Christ « ajoute : Ceux-là sont mes sœurs et mes frères, qui « font la volonté de mon Père... Vous êtes mes amis, « si vous faites ce que je vous ai commandé « (Joan., XV, 14). » D'où il faut conclure que les œu- « vres doivent sinon *mériter*, du moins précéder, ac- « compagner la justification.

CHAPITRE XXIV.

Accord de la grâce et de la liberté.

L'homme justifié peut-il persévérer par ses seules forces ?

— Non, il a besoin de la grâce de Dieu pour persévérer et pour faire des œuvres de salut.

Les œuvres inspirées et soutenues par la grâce sont-elles faites librement de la part de l'homme ?

— Oui, l'homme qui cède à la grâce le fait librement ; il est libre dans tous ses actes de vertu.

Le libre concours de la volonté de l'homme avec la volonté de Dieu est-il méritoire ?

— Oui, les œuvres faites dans la grâce et avec la grâce peuvent mériter des grâces nouvelles et même le bonheur du ciel.

Comment l'homme peut-il être libre quand il est poussé par la puissante volonté de Dieu ? Et comment peut-il mériter, en faisant des œuvres qui seraient impossibles sans la grâce de Dieu ?

— L'Esprit-Saint semble avoir pris soin de nous expliquer ce mystère par son Évangéliste saint Jean.

« Celui qui est la lumière et qui éclaire tout homme « venant dans ce monde, est venu dans ce monde qui

« est son ouvrage, et ce monde ne l'a pas connu. Il « est venu au milieu des siens, et les siens ne l'ont pas « reçu. Mais à tous ceux des siens qui l'ont reçu, « il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de « Dieu, comme à ceux qui croient en son nom. Et « ceux-là ne sont nés enfants de Dieu, ni par le » sang, ni par la chair, ni par la volonté de l'homme, « mais par celle de Dieu (Joan., 1). »

Il y a dans ces paroles une parfaite explication de la coopération à la grâce. C'est Dieu qui, mu par son immense bonté, vient le premier frapper à la porte du cœur de l'homme, sa créature. Il le prévient par des grâces suffisantes. *In propria venit.*

Parmi ceux qu'il visite, quelques-uns le repoussent en abusant de la liberté qu'il leur laisse : *Sui eum non receperunt.*

Il en est d'autres qui se montrent de bonne volonté et qui le reçoivent : *Quotquot autem receperunt eum.*

Ceux qui le reçoivent deviennent enfants de Dieu, non par leur propre mérite, mais parce que Dieu leur accorde cette faveur : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Ainsi, profiter librement des premières grâces de Dieu pour en mériter d'autres, faire des œuvres de salut pour obtenir de Dieu la force de pratiquer de plus grandes vertus : tel est l'accord de la grâce et de la liberté.

Dans le langage de l'Église, mériter la vie éternelle

signifie s'en rendre digne par un bon usage des grâces de Dieu.

CHAPITRE XXV.

Moyens d'obtenir la grâce.

Puisque la grâce nous est nécessaire, devons-nous la demander ?

— Oui, Dieu lui-même nous en fait un devoir quand il nous ordonne de prier : « Demandez, dit-il, et « vous recevrez. Cherchez et vous trouverez. Frappez « et il vous sera ouvert. »

Quels sont les moyens que Dieu a mis à notre disposition pour obtenir la grâce ?

— Outre la prière, nous pouvons obtenir la grâce de Dieu par les bonnes œuvres et par les sacrements.

Comment les œuvres qui sont de l'homme, pourraient-elles mériter le salut qui ne peut être que de Dieu ?

— Elles le peuvent par la volonté et la miséricorde de Dieu, et non par leur propre mérite. Pour nier l'efficacité des œuvres, il faudrait nier la révélation, nier l'Église, nier l'Évangile qui propose constamment le bonheur du ciel pour récompense des bonnes œuvres. Il suffirait, pour le démontrer, de copier dans saint Matthieu tout le discours que Jésus-Christ prononce

sur la montagne. « Heureux ceux qui sont persécutés « pour la justice, car le royaume des cieux est pour « eux... Vous qui êtes l'objet des calomnies et des « mensonges des méchants qui vous persécutent à « cause de moi, réjouissez-vous, car votre récompense « sera grande dans les cieux... Je ne suis pas venu « pour détruire la loi, mais pour la rendre plus par- « faite... Celui donc qui aura enseigné cette loi et qui « l'aura pratiquée, sera grand dans le royaume des « cieux... Arrachez l'œil... coupez la main qui vous « portent au mal, car il vaut mieux perdre un membre « que d'aller avec tout son corps dans les supplices « de l'enfer... Si votre aumône est faite en secret, « mon Père qui la voit vous récompensera... lorsque « vous jeûnez, n'imitez pas les hypocrites qui affec- « tent la tristesse; mais vous, quand vous jeûnez, « évitez d'attirer les regards des hommes, et votre « Père qui voit tout du haut des cieux, vous récom- « pensera... Tout arbre qui ne produit pas de bons « fruits sera coupé et jeté au feu... Pour être reçu dans « le royaume des cieux, il ne suffit pas de me dire : « Seigneur ! Seigneur ! mais il faut encore faire la « volonté de mon Père qui est dans les cieux... Celui- « là est l'homme sage et prévoyant qui, après avoir « entendu mes paroles, se hâte de les mettre en pra- « tique (Matth., V). »

Que faut-il penser des hérétiques qui nient l'efficacité des œuvres ?

S'ils le font par ignorance, il faut les instruire ou

les plaindre; s'ils le font par mauvaise foi, il faut se contenter de mépriser leurs discours et les sentiments qui les poussent à nier la vérité la mieux établie par les Écritures.

CHAPITRE XXVI.

De la foi comme moyen de justification.

Qu'est-ce que la foi?

— La foi qui est indispensable pour la justification, est un don de Dieu qui nous fait adhérer de cœur aux vérités révélées.

La foi est-elle nécessaire au salut?

— Oui, car sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. La foi est la condition première de la justification; elle est le principe des œuvres de salut. Voici ce qu'en dit le Concile de Trente : « La foi est le commencement « du salut de l'homme, le fondement et la racine de « la justification ; sans elle, il est impossible de plaire « à Dieu ni d'arriver à l'association de ses enfants « (Session 6, chapitre VIII). »

La foi suffit-elle pour opérer la justification?

— Non, la foi qui serait sans les œuvres serait une foi morte, une foi impuissante à justifier les hommes, comme elle est impuissante à sauver les démons. Le

même Jésus-Christ qui exige la foi exige aussi les œuvres.

La foi seule ne peut-elle jamais produire la justification?

— Oui, elle le peut quand elle est vivifiée par la charité ; quand elle est tellement ardente, tellement efficace, qu'elle est inséparable des œuvres qu'elle inspire. C'est cette foi dont parle saint Paul quand il dit : Puisque nous sommes justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu (Rom., V, 1).

LE MÔMIER.— Savez-vous, mon bon ami, que votre exposition de foi est bien près du protestantisme. Nous avons quelques-uns de nos docteurs qui prétendent que, pour justifier, la foi doit agir dans la charité, ce qui veut dire sans doute qu'elle doit être accompagnée des œuvres ou du moins qu'elle peut l'être. Je ne croyais pas que les catholiques accordassent à la foi une part aussi marquée dans la justification.

L'HORLOGER. — Ici, monsieur le Pasteur, comme en beaucoup d'autres choses, vous êtes aveuglés par vos préjugés de secte. Vous forgez des opinions absurdes et vous les jetez sur le catholicisme, afin d'avoir plus de facilité à le combattre. C'est ainsi que faisaient les Juifs. Ils jetaient sur le Christ un manteau; ils mettaient un roseau dans sa main, une couronne d'épines sur sa tête et le saluaient Roi des Juifs. C'est ainsi que vous accusez les catholiques d'adorer les saints et que vous les taxez d'idolâtrie ! C'est compter sur la puissance du ridicule !

Mais dites-moi, monsieur le Pasteur, n'y a-t-il pas, parmi vous, des docteurs qui enseignent que la foi suffit à la justification? N'y en a-t-il pas qui la regardent comme suffisante quand elle est sans les bonnes œuvres? N'y en a-t-il pas qui s'en contentent quand elle est accompagnée des œuvres mauvaises? Enfin Luther n'a-t-il pas poussé la confiance dans la foi jusqu'à conseiller de pécher beaucoup, afin de donner beaucoup à pardonner?

LE MÔMIER. — Il n'est que trop vrai que l'on a poussé la doctrine de la suffisance de la foi jusqu'à l'exagération; mais que voulez-vous? Les protestants ont voulu se défendre contre la nécessité de la confession, que l'Église catholique voudrait leur imposer, et pour échapper à un danger il se sont jetés dans un autre.

L'HORLOGER. — Oui, ils se sont jetés dans un danger qui conduit la société dans un abîme sans fond. Proclamer aux yeux du monde et de ses passions que la foi justifie sans les œuvres, sans la pénitence, sans le repentir, c'est encourager le mal, c'est solliciter au crime. Heureusement les hommes sont inconséquents, et souvent valent mieux que les principes qu'ils admettent. Mais s'il arrivait que la doctrine de l'inutilité des œuvres fût généralement reçue parmi les hommes, l'ordre disparaîtrait du milieu d'eux. Rien n'apparaîtrait au-delà de cette vie pour effrayer le criminel. S'il portait ses regards sur le jugement annoncé par les Écritures, il entendrait le souverain Juge appeler les pécheurs encore noircis par leurs iniquités, leur

dire : «Venez les bénis de mon Père ; placez-vous à côté de nous dans le séjour de la gloire! » De sorte que celui qui est placé dans son éternité pour récompenser et punir, n'aurait plus que des récompenses à donner, il deviendrait le rémunérateur du crime.

LE MÔMIER. — Le reproche que vous adressez au principe protestant ne peut-il pas s'adresser au principe catholique? En promettant le pardon du péché dans le sacrement de pénitence, est-ce que le prêtre n'encourage pas le pécheur ?

L'HORLOGER. — Je vous conseille, monsieur le Pasteur, d'aller vous confesser, afin de savoir au juste l'espèce d'encouragement que donne le prêtre à celui qui vient s'accuser de ses fautes.

Vous commencez par devenir votre propre accusateur ; ce n'est pas extrêmement encourageant à retomber dans les mêmes fautes.

Vous promettez de réparer le tort fait au prochain dans ses biens, dans son corps, dans son âme, dans son honneur.

Vous promettez de réparer l'injure faite à la justice de Dieu dont vous aurez violé la loi, et pour cela vous exprimerez votre repentir et vous punirez la mauvaise nature par des privations et d'autres pénitences.

Vous promettez de fuir les occasions qui ont été pour vous un sujet de scandale et un encouragement au mal.

Vous promettez au ministre de la religion qui vous entend, et à Dieu qui lit dans le fond de votre

âme, de ne jamais retomber dans les fautes dont vous vous êtes rendu coupable.

Pour s'assurer que vos promesses sont sincères, le ministre de la loi vous soumettra à de longues épreuves. Il vous dira : Allez, évitez le mal, purifiez votre âme ; et quand l'expérience vous aura prouvé que vous êtes fort pour la vertu, revenez.

Vous reviendrez, et si vous avez été fidèle à vos résolutions, le prêtre vous dira : En vertu du pouvoir qui m'a été donné par Jésus-Christ quand il m'a dit par la bouche de son représentant sur la terre : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez,» je vous remets vos péchés, allez et ne péchez plus !...

Trouvez-vous, monsieur le Pasteur, qu'il y ait rien en tout cela qui soit de nature à encourager le crime ?... Non, vous ne le pensez pas, pas plus que Voltaire qui, en parlant de la confession, assurait qu'il n'y a pas une institution plus sage. « La confession, dit-il, « est un frein aux crimes invétérés, une pratique très- « bonne pour empêcher les coupables de se livrer au « désespoir et de retomber dans leurs crimes, pour « engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, « les voleurs à restituer... Les ennemis de l'Église « romaine qui se sont élevés contre une institution « aussi salutaire, semblent avoir ôté aux hommes le « plus grand frein qu'on pût mettre à leurs crimes. » (*Dictionnaire philosophique*, article *Catéchisme du curé.*)

CHAPITRE XXVII.

Comment on devient chrétien.

On lit dans l'Évangile selon saint Luc, ch. X, v. 25, qu'un docteur de l'Ancienne Loi, voulant mettre à l'épreuve la science de l'Homme-Dieu, lui dit : « Maître, « que faut-il que je fasse pour mériter la vie éter- « nelle ? » Jésus lui répondit : « Qu'y a-t-il d'écrit « dans la loi ? Qu'y lit-on ? » Il répondit : « Vous ai- « merez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de « toute votre âme, de toutes vos forces, et votre pro- « chain comme vous-même. » Jésus reprit alors : « Vous avez très-bien dit, faites donc cela et vous au- « rez la vie éternelle. » D'où il faut conclure qu'en venant sur la terre pour sauver les hommes, Jésus-Christ ne les a pas dispensés de suivre les lois, mais que les œuvres seront toujours nécessaires au salut.

Ainsi, la rédemption qui a rendu à l'homme la possibilité du salut, ne le sauve pas sans lui. Toujours libre de se soumettre à la loi ou de se révolter contre elle, ainsi qu'il le fit au premier jour, il peut se sauver ou se perdre. Jésus-Christ lui répète sans cesse par son Église : Si vous voulez obtenir la vie éternelle, soyez fidèle aux lois du Seigneur. « Vous serez

« mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » (Jean, xv, 14). « Ceux-là sont mes frères qui font la « volonté de mon Père. Rachetez, dit le prophète Da- « niel, rachetez vos péchés par des aumônes (IV, 24).» D'où il faut conclure qu'il ne suffit pas de croire en Jésus-Christ pour être sauvé, mais qu'il faut encore se soumettre à certaines conditions de doctrine et de conduite. En un mot, il faut croire et agir ; il faut avoir la foi et produire les œuvres.

CHAPITRE XXVIII.

Exposition de la foi catholique (suite).

Les mérites du Fils de Dieu sont-ils applicables à tous les hommes?

— Oui, car Jésus-Christ est venu sur la terre pour sauver tous les hommes ; il est mort pour tous les hommes, il a commandé à ses Apôtres d'instruire tous les hommes et de baptiser tous les hommes.

A quelle condition doivent se soumettre les hommes pour que les mérites de Jésus-Christ leur soient appliqués?

— Ils doivent être émancipés de la puissance du démon, redevenir enfants de Dieu et membres de son Église.

De quelle manière redevient-on enfant de Dieu et membre de l'Église de Jésus-Christ?

— Par le sacrement de baptême; car Jésus-Christ a dit : « Celui qui croira et aura été baptisé sera sauvé » (Marc, xvi, 16).

Qui a institué le sacrement de baptême?

— C'est Jésus-Christ quand il a dit à ses Apôtres : « Allez donc, instruisez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit » (Matth. xxviii, 19).

Le sacrement de baptême est-il absolument nécessaire au salut?

— Oui, car Jésus-Christ a dit : « Celui qui ne renaîtra pas par l'eau et par le Saint-Esprit ne pourra pas entrer dans le royaume de Dieu » (Joan. iii, 5).

Le baptême a-t-il toujours été administré et regardé comme nécessaire au salut?

— Toujours. Jésus-Christ a été baptisé par saint Jean-Baptiste, qui baptisait aussi ceux qui venaient entendre ses prédications. Jésus-Christ lui-même baptisait ceux qui voulaient être ses disciples. Il ordonnait à ses Apôtres de baptiser, ceux-ci baptisaient tous ceux qui voulaient devenir chrétiens. Le baptême a toujours été l'acte d'affiliation à la société des chrétiens, le titre qui donne des droits à toutes les grâces de la rédemption.

La foi ne suffit-elle pas pour faire le chrétien?

— Non, il faut encore le baptême, car Jésus-Christ lui-même a dit : « Celui qui croira et qui sera baptisé

sera sauvé » (Marc. xvi, 16). Voici comment l'Écriture nous fait comprendre cette vérité : Philippe, ayant trouvé sur la route de Gaza un eunuque de la reine Candace, se joignit à lui. Comme il s'aperçut qu'il lisait les prophéties d'Isaie, il lui dit : « Est-ce que « vous comprenez ce que vous lisez là? — Comment « pourrais-je le comprendre si personne ne me l'ex- « plique?... » Philippe prenant la parole, lui expli- « qua les prophéties et lui fit connaître Jésus-Christ. « Comme ils arrivèrent auprès d'un ruisseau, l'eunu- « que dit à l'apôtre : Voilà de l'eau, pourquoi ne serais- « pas baptisé de suite? — Si vous croyez de tout votre « cœur, rien n'empêche que vous ne le soyez. — Je « crois, répondit l'eunuque, que Jésus-Christ est le Fils « de Dieu. Dès lors il fit arrêter le char, tous deux « en descendirent, vinrent au ruisseau, et l'eunuque «y fut baptisé» (Act. viii).

La foi est donc nécessaire ; mais elle ne saurait suppléer au baptême.

Dans quel état sont les hommes qui ne sont pas baptisés ?

Voici ce que dit saint Paul (Galat., iii, 27) à ceux qui ont eu le bonheur de recevoir le baptême : « Vous « qui avez été baptisés, vous êtes unis intimement à « Jésus-Christ, vous n'êtes plus ni juifs, ni grecs, ni « libres, ni esclaves, ni hommes, ni femmes; vous « n'êtes qu'un avec Jésus-Christ, et par conséquent « ses cohéritiers. »

Donc ceux qui ne sont pas baptisés, n'étant pas un

avec Jésus-Christ, ne sont point redevenus enfants de Dieu, donc ils n'ont aucun droit à l'héritage du ciel ; ils ne sont point enfants de l'Église de Jésus-Christ, donc ils n'ont aucun droit à puiser dans ses trésors, point de part à ses sacrements, point de part à ses prières, point de part aux honneurs de ses sépultures.

L'HORLOGER. — Eh bien, monsieur le Pasteur, que pensez-vous du sacrement de baptême? Le trouvez-vous dans la Bible?

LE MÔMIER. — Mais oui! Seulement il pourrait n'avoir pas toute la portée que vous lui donnez.

L'HORLOGER. — Je vous comprends, monsieur le Pasteur, vous voulez pour le baptême, comme pour le reste, réserver votre droit de libre interprétation et dire que les paroles de Jésus-Christ, qui sont si positives, signifient tout le contraire de ce qu'elles expriment. Ainsi, pour vous comme pour la papesse des Anglais, comme pour les sociniens, comme pour les rationalistes, comme pour vingt autres sectes protestantes, le baptême est une cérémonie qui, sans être essentielle au salut, est cependant respectable par son antiquité. Dites-moi, monsieur le Pasteur, est-ce que l'on baptise encore dans la secte à laquelle vous appartenez ?

LE MÔMIER. — Certainement, on baptise, comme chez les catholiques, tous les enfants qui naissent; mais, à vrai dire, les familles n'y mettent plus l'importance que vous y attachez.

L'HORLOGER. — Et les pasteurs y mettent-ils toute l'importance que mérite l'administration d'un sacre-

ment qui ouvre à celui qui le reçoit la porte du ciel et lui donne, s'il le veut, le droit et la liberté d'y entrer?

LE MÔMIER. — Tout cela dépend du degré de foi qui se trouve dans l'âme de chaque pasteur; or, comme nous l'avons déjà dit, il y en a beaucoup qui, à force d'interpréter la Bible, sont parvenus à ne plus croire à la divinité de Jésus-Christ, ni aux sacrements, ni au baptême, ni à la vie éternelle.

L'HORLOGER. — En effet, à voir vos ministres baptiser par aspersion, jeter en l'air quelques goutes d'eau sans trop s'inquiéter de savoir où elles tombent, il est facile de voir qu'ils ne croient pas au baptême ou qu'ils ne le comprennent pas. En examinant les passages de l'Évangile qui contiennent l'institution de ce sacrement, on découvre facilement que trois choses sont essentielles à la validité du baptême, l'eau, les paroles et la volonté d'accomplir les intentions de l'Église et celles de son divin Fondateur. Or, vos ministres ne croient plus ni à l'eau, ni à la sainte Trinité, ni à l'Église. Ils laissent donc sous l'empire du diable l'enfant qu'on leur porte à baptiser. Monsieur le Pasteur, vous qui avez été baptisé par eux, il n'est pas sûr que vous soyez chrétien. Voulez-vous que je vous rebaptise sous condition?

LE MÔMIER. — Vous voilà toujours, mon bon ami, avec vos exagérations catholiques! N'est-ce pas une abominable intolérance que de nous refuser même le nom de chrétiens?

L'HORLOGER. — Au contraire, monsieur le Pasteur,

c'est précisément ce nom que nous voudrions vous donner. Faites-y attention, monsieur le Pasteur, la chose est importante ; il ne s'agit de rien moins que du ciel et de l'enfer. Jésus-Christ, comme l'assure l'Évangile, est venu pour la ruine ou la résurrection de plusieurs. Les siens seront sauvés s'ils veulent l'être ; mais avant tout, il faut qu'ils soient des siens, qu'ils soient rachetés par lui, qu'ils soient marqués de son sceau : or le sceau du Christ, celui qu'il veut imprimer sur le front des siens, c'est le sceau du baptême. Je l'ai déjà dit, le baptême est un contrat passé entre le Fils de Dieu qui adopte un enfant, et cet enfant qui lui promet reconnaissance, amour et fidélité. Prenez garde, monsieur le Pasteur, si vous n'êtes pas marqué du sceau du Christ, vous n'êtes pas des siens ; or, il n'y a point de milieu : ou être à lui, où être au diable ! Celui qui n'est pas régénéré par l'eau et par l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume des cieux. Celui qui n'est pas revêtu de la robe nuptiale doit être chassé du festin du père de famille. Permettez donc que je vous baptise.

LE MÔMIER. — Les menaces de l'Écriture sont en effet bien effrayantes. Mais j'ai la confiance en Christ. J'ai été baptisé par un pasteur qui avait la foi ; je crois à ma justification. J'avoue avec chagrin que le peu d'importance que l'on met au baptême dans quelques Églises protestantes, est le signe le plus caractéristique de la décadence de la foi. C'est un malheur pour la religion, et même pour la société de ce monde.

Les malheureux qui négligent le baptême, qui font tous leurs efforts pour le discréditer, ne savent pas tout le mal qu'il font à leurs frères. Peut-être croient-ils ne détruire que le christianisme : ils font plus que cela, ils détruisent la liberté ; ils livrent la société à toutes les horreurs de l'esclavage. En effet, par le baptême, il se fait entre Dieu et l'homme un pacte d'union qui arrache l'homme aux puissances de la terre pour en faire un enfant de Dieu, un citoyen du ciel. Jésus-Christ dit à ceux qu'il a marqués de son sceau dans le baptême : Rappelez-vous que vous n'avez qu'un seul maître ; vous êtes tous frères, car vous n'avez qu'un Père commun qui est dans les cieux. « Maîtres, disait saint Paul, soyez humains envers vos esclaves. Rappelez-vous que vous avez tous le même Maître qui est dans le ciel. » Comme vous l'avez dit, le baptême est un acte d'émancipation, une assurance pour la liberté. Heureux les peuples qui reconnaissent Dieu pour Maître ! Ce maître-là impose les lois de sa justice aux maîtres de la terre, et les menace de l'enfer s'ils abusent de l'autorité qui ne leur est donnée que pour l'ordre et le bonheur de leurs sujets. Que peut vouloir celui qui renie Dieu pour maître, celui qui repousse l'alliance qui se fait au baptême entre le Christ et l'homme ? Ce qu'il veut, le voici : s'il est maître, il repousse jusqu'à l'idée d'un maître supérieur capable de mettre des bornes à son pouvoir. Voulant avoir des esclaves, il ne veut pas du contrat qui fait dépendre les hommes de Dieu encore plus que de lui. S'il

n'est pas maître, il veut se soustraire à la juste puissance de Dieu pour se soumettre à la capricieuse puissance de son semblable. C'est l'esclavage et toujours l'esclavage! Oh! bénissons le baptême qui nous fait chrétiens et enfants de Dieu et, par là, nous arrache à la tyrannie des méchants.

L'HORLOGER. — Je vous remercie, monsieur le Pasteur, de m'avoir fait connaître un nouveau bienfait du baptême. Je vous avoue que cette considération est toute nouvelle pour moi. La raison pour laquelle je ne m'en suis point occupé, c'est que les intérêts de ce monde sont si peu de chose qu'ils disparaissent quand on les place à côté des intérêts de l'éternité.

CHAPITRE XXIX.

Les sacrements.

Un protestant de beaucoup de sens et de profondeur, lord Fitz-William, a écrit les lignes suivantes : « Il « est impossible d'établir la vertu, la justice, la mo- « rale sur des bases tant soit peu solides, sans le tri- « bunal de la pénitence. Car ce tribunal, le plus redou- « table de tous, est le seul qui s'empare de la con- « science des hommes et la dirige d'une manière plus

« efficace que tous les autres tribunaux. Or, ce tribu-
« nal appartient exclusivement aux catholiques ro-
« mains. »

« Il est impossible d'établir le tribunal de la péni-
« tence sans la croyance à la présence réelle, qui est
« comme la base de la foi catholique romaine. En effet,
« sans la croyance à la présence réelle, la communion
« perd son importance et sa valeur. Les protestants
« approchent aussi de la sainte Table ; mais ils le font
« sans crainte, parce qu'ils n'y reçoivent que le signe
« commémoratif du corps de Jésus-Christ. Les catho-
« liques au contraire n'en approchent qu'en tremblant,
« parce qu'ils y reçoivent le corps même du Sauveur. »

Le savant écrivain conclut que la foi à la présence réelle rend nécessaire le sacrement de pénitence, et que ces deux sacrements, qui se lient entre eux, sont la véritable source de toute vertu et la condition nécessaire de toute société bien ordonnée.

Cette harmonie qu'il découvre avec étonnement, entre l'Eucharistie et la pénitence, il aurait pu l'admirer entre tous les sacrements. Nous avons dit ailleurs que toutes les vérités de la foi catholique sont unies par d'indissolubles liens ; qu'elles sont tellement dépendantes les unes des autres, qu'il suffirait souvent d'en repousser une pour détruire tout l'édifice du catholicisme. Eh bien, ce que nous avons dit des dogmes catholiques, nous pouvons le dire des sacrements. Les sacrements, c'est le christianisme mis en action ; les sacrements s'appellent les uns les autres ; ils accom-

pagnent le chrétien dès le berceau jusqu'à la tombe, lui offrant dans toutes les grandes époques de la vie les grâces dont il a besoin.

Le baptême, qui introduit l'enfant dans la société des disciples du Christ, ouvre la porte à toutes les faveurs de la Rédemption et rend possibles tous les autres sacrements. En effet, la foi ayant besoin d'être confirmée et affermie à mesure que les passions se développent, et que les persécutions contre la foi deviennent plus menaçantes, le même Jésus-Christ, qui ordonne à Pierre de confirmer ses frères, ordonne à tous les évêques de confirmer les fidèles, et de leur donner par le Saint-Esprit une connaissance plus parfaite des mystères de la foi.

Pour administrer ces deux sacrements, pour offrir le sacrifice des autels, pour renouveler la Cène, pour remettre les péchés, il fallait un sacerdoce et un sacrement particulier pour donner aux ministres du Seigneur le pouvoir des fonctions sacrés. C'est du sacrement de l'Ordre que dépendent tous les autres sacrements.

Pour créer la famille sauvage, la famille barbare, la famille païenne et la famille de l'athée, il suffisait du mariage brutal auquel les rationalistes modernes ont donné le nom de mariage civil ; mais pour la famille chrétienne il fallait un sacrement, et Jésus-Christ, qui s'est saintement uni à son Église, a voulu que le mariage fût élevé à la dignitée de sacrement.

CHAPITRE XXX.

Exposition (suite).

Combien y a-t-il de sacrements ?

— Il y en a sept.

Pourquoi admettons-nous sept sacrements ?

— Parce que l'Église de Jésus-Christ en a toujours admis un pareil nombre ; parce que tous les chrétiens, même schismatiques, les ont reçus dans tous les temps, et enfin parce qu'ils sont clairement énoncés dans les Écritures.

La Confirmation est-elle un sacrement ?

— Oui, puisqu'elle est un signe visible de la grâce invisible, qu'elle confère à celui qui la reçoit.

L'Écriture fait-elle mention de ce sacrement ?

— Oui, il est dit dans les Actes des Apôtres, que les habitants de Samarie, ayant déjà été baptisés, mais n'ayant pas reçu le Saint-Esprit, saint Pierre et saint Jean se transportèrent au milieu d'eux ; alors ils leur imposèrent les mains en priant pour eux, et le Saint-Esprit descendit sur eux (Act. viii, 17).

Quand est-ce que Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Eucharistie ?

— Dans le dernier repas qu'il prit avec ses Apôtres, quand il changea le pain en son corps, le vin en son sang.

Les Apôtres, et après eux les Évêques et les prêtres, sont-ils obligés de renouveler la Cène ?

— Oui, ils sont obligés de le faire pour obéir à Jésus-Christ qui leur dit : « Faites ce que je viens de faire en mémoire de moi. » C'est-à-dire, afin que jamais je ne cesse de vivre au milieu de vous et dans votre souvenir.

Les fidèles sont-ils obligés de recevoir la Sainte-Cène ?

— Oui, ils y sont obligés sous peine de damnation, car Jésus-Christ en instituant ce sacrement a dit : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui ne mangera pas la chair du Fils de l'Homme et qui ne boira pas son sang n'aura pas la vie en lui. Mais celui qui mangera ma chair et qui boira mon sang aura la vie éternelle.* » (Jean. vi, 34.)

Dans quel état faut-il être pour recevoir la sainte communion ?

— Pour recevoir Dieu dans son cœur, pour s'unir à lui par la communion, il faut être en état de grâce. Car Jésus-Christ a dit par la bouche de saint Paul : « Celui qui viendrait à manger de ce pain et à boire « au calice du Seigneur sans en être digne, serait « coupable de profanation du corps et du sang du « Seigneur. Ainsi, que l'homme commence par s'é- « prouver, et qu'ensuite il mange de ce pain et « boive de ce calice ; car celui qui le fait sans en

« être digne et sans apprécier le corps du Sei-« gneur, mange et boit sa propre condamnation. » (I. AD CORIN. 2.)

Quelle est donc l'épreuve par laquelle doit passer celui qui a péché et qui n'est pas digne de la sainte communion ?

— Il faut qu'il ait recours au sacrement de pénitence, et pour le recevoir qu'il commence par l'humble confession de ses péchés.

Les prêtres ont-ils le pouvoir de remettre les péchés ?

— Oui, ils peuvent remettre les péchés à ceux qui les confessent, qui s'en repentent, qui promettent de se corriger et de réparer l'injustice faite à Dieu et le tort fait au prochain.

Qui a donné ce pouvoir aux prêtres ?

C'est Jésus-Christ, quand il leur a dit dans la personne des premiers prêtres : « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* » (JEAN. XX, 23.) Il leur dit encore : « *En vérité je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel.* » (MATTH. XIV, 18.)

Y a-t-il longtemps que la confession est en usage dans l'Église ?

— Elle est en usage depuis qu'elle est établie. Nous lisons dans les Actes des Apôtres que plusieurs de ceux qui avaient été convertis par les Apôtres ve-

naient à eux pour y faire l'aveu de leurs fautes; et comme ils avaient essayé de faire la magie, les confesseurs leur ordonnèrent de détruire leurs livres qui furent apportés avec empressement et ensuite brûlés. (Act. 19). De cette époque jusqu'à nos jours la confession n'a jamais cessé d'être pour les vrais chrétiens une pratique, une loi et la condition d'un sacrement nécessaire à tous ceux qui ont péché après leur baptême.

Le sacrement de l'Extrême-Onction est-il mentionné dans les Saintes Écritures?

— Voici comment en parle l'Apôtre saint Jacques dans le cinquième chapitre de son Épître catholique : « *Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui soit malade, que l'on appelle près de lui les prêtres de l'Église; ils prieront en lui faisant des onctions avec l'huile, en invoquant le nom du Seigneur. La prière faite avec foi sauvera le malade; Dieu le soulagera et s'il lui reste des péchés à expier ils lui seront remis.* » (Jacob, 5).

Il ne serait guère possible d'expliquer plus clairement le sacrement de l'Extrême-Onction.

Qui est-ce qui dans l'Église a le pouvoir d'ordonner les prêtres?

— Ce sont les Évêques seuls qui dans tous les temps ont élevé les simples fidèles aux ordres sacrés. Saint Paul écrivait à Tite évêque dans l'île de Crète : « Je vous « ai laissé dans l'île de Crète, afin que vous y établissiez « des prêtres de la manière que je vous ai indiqué » (ad titum, 2). Un simple prêtre, s'étant avisé de don-

ner à d'autres les ordres sacrés, fut condamné par le concile d'Alexandrie, qui déclara nulles toutes les ordinations qu'il avait faites.

Le mariage est-il un sacrement ?

— Oui, le mariage est un sacrement. Saint Paul, après avoir comparé les liens qui, dans le mariage, unissent l'homme à la femme à ceux qui unissent Jésus-Christ à l'Église qui est son Épouse, ajoute : « *C'est à cause de cela que l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse... Ils seront deux dans une même chair. C'est là un grand sacrement. Je le dis en parlant de Jésus-Christ et de son Église* (Ephes. 5).

L'Église a déclaré que le mariage est une chose sacrée, un véritable sacrement, et quand l'Église a parlé la question est finie.

L'horloger. — Dites-moi, monsieur le Pasteur, est-ce que dans votre religion vous admettez tous les sacrements transmis à l'Église par les Apôtres?

le môMier. — Nous admettons tout ce que les Apôtres ont enseigné ; mais nous ne croyons pas que les Apôtres aient enseigné tant de sacrements.

l'horloger. — Les passages que j'ai cités pour chacun des sacrements sont-ils ou ne sont-ils pas dans l'Évangile, dans les Actes des Apôtres ou dans leurs Épîtres?

le môMier. Il me semble bien qu'ils y sont tels que vous les avez cités ; mais c'est votre interprétation que nous refusons d'admettre.

L'HORLOGER. — Qu'appelez-vous mon interprétation ? Moi je n'ai point d'interprétation. Je ne suis ni assez sot, ni assez ridicule pour me persuader que j'ai mission d'interpréter l'Écriture, d'en trouver le sens véritable et de le faire admettre par mes semblables, qui en savent autant que moi et qui n'en savent pas plus que moi. Il y a une autorité à qui il a été dit d'*enseigner;* et quand je veux être instruit du véritable sens de la parole de Dieu, je vais à cette autorité, je lui demande : Que faut-il croire ? Quand cette autorité à qui l'Esprit-Saint enseigne toute chose a prononcé, je crois, et ma raison est satisfaite ; ma conscience est en paix ; je marche avec assurance dans les voies de Dieu. Vous, au contraire, vous demandez au premier venu de vous faire connaître le véritable sens de la parole de Dieu.

LE MÔMIER. — Vous êtes dans l'erreur : nous ne demandons des interprétations à personne. La parole de Dieu, étant assez claire, se suffit à elle-même. Chacun a sa raison suffisante pour la comprendre.

L'HORLOGER. — Vous dites donc aussi comme les évangéliques : La Bible et rien que la Bible ?

LE MÔMIER. — Oui, monsieur, je dis surtout : rien que la Bible ! et je regarde comme des usurpateurs sacrilèges ceux qui se permettent de l'interpréter et qui veulent imposer leurs interprétations aux simples. Je ne veux pas plus des interprétations de Luther que je ne veux de celles du Pape, des Évêques et des Conciles catholiques.

L'HORLOGER. — Que diriez-vous donc d'un protestant qui ferait tous ses efforts pour interpréter la Bible, et ensuite la donner à tout le monde comme le pur Évangile ?

LE MÔMIER. — Je dirais que c'est un hypocrite qui parle du pur Évangile et qui livre un Évangile souillé par ses propres conceptions : je dirais que c'est un fourbe qui donne sa parole pour la parole de Dieu : je dirais que c'est un fripon qui distribue des contrefaçons et qui les donne pour de la marchandise de bon aloi.

L'HORLOGER. — Très-bien, monsieur le Pasteur! quoique je vous trouve un peu violent, je ne puis m'empêcher d'applaudir à de si justes réflexions. Mais savez-vous ce que je vais vous dire? Je vous dirai comme un prophète disait à David : « *Tu es ille vir.* » C'est vous-même qui méritez ces reproches et ces terribles dénominations.

LE MÔMIER. — Comment, moi qui ne prêche et qui ne veux que le pur Évangile !

L'HORLOGER. — Vous feriez mieux de dire que vous prêchez l'Évangile interprété par vous. J'en ai la preuve entre les mains. Vous avez distribué le Nouveau-Testament à quelques-uns de vos prosélytes. Ce livre qui a scandalisé les honnêtes chrétiens à qui vous l'avez remis, m'a été apporté à l'instant pour que je le misse au feu. Or, voici comment ce livre est arrangé. Le fond de l'ouvrage est la traduction de Sacy formant un petit in-8°. Comme la Bible

de Sacy, toute mutilée et toute gâtée qu'elle est, est encore un livre catholique, vous avez dû trouver le moyen d'en faire un livre protestant, et voici comment vous avez procédé. Toutes les fois qu'un des dogmes, une des vérités catholiques est exprimé dans le texte sacré, vous avez eu soin d'écrire une courte réfutation, une interprétation hérétique; vous l'avez fait imprimer en petits caractères, et vous l'avez collée à la marge vis-à-vis du verset qui vous condamne.

Par un de ces stratagèmes qui sont très-connus des marchands, vous avez jugé que ces petits feuillets ainsi repliés exciteraient la curiosité, et feraient plus sûrement avaler le poison que vous aviez caché dessous.

Je vais donner un exemple entre mille. Le cinquième chapitre de l'Épître de saint Jacques contient un ordre d'administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. Tout à côté, votre petit feuillet contient ces paroles : « Si on vous dit que voilà l'Extrême-Onction, répondez que vous ne pouvez pas croire qu'une chose aussi importante qu'un sacrement eût été mentionnée dans tout le Nouveau-Testament une seule fois en deux versets !... » Cette réfutation du passage de l'Épître catholique n'est pas plus bête que ne le sont les autres; mais il faut ajouter que les autres le sont autant que celles-là.

Je vous ai dit ailleurs que les interprétations protestantes ne pourraient être qu'une réfutation continue de la parole de Dieu, en voilà une preuve. Ouvrez ce

Nouveau-Testament, et à chaque page vous trouverez une réfutation faite par je ne sais qui, mais que j'ai droit de supposer appartenir à celui qui distribue le livre, c'est-à-dire à vous, monsieur le Pasteur. Or, comme vous l'avez très-bien dit, ceux qui, sans aucun titre légitime, se permettent d'imposer aux autres leurs interprétations, tout en disant qu'ils ne veulent que la Bible, sont des hypocrites, des fourbes et des fripons ; j'ai l'honneur de vous renvoyer ces agréables qualifications.

LE MÔMIER. — Vous me les adressez, mais je les repousse ; je ne suis point du tout l'auteur des interprétations qui sont collées à la Bible de Sacy.

L'HORLOGER. — C'est encore plus honteux pour vous d'être l'humble colporteur des interprétations de quelques inconnus qui, peut-être, ont moins de raison que vous. Croyez-moi, monsieur le Pasteur, renoncez à ces folles rêveries qui n'ont jamais eu de valeur qu'aux yeux de l'orgueil. Tous les passages que je vous ai cités sont dans la Bible. Dès les premiers jours du christianisme, au temps même des Apôtres, ils ont été, non pas seulement interprétés, mais encore appliqués dans le sens que nous leur donnons.

L'Église, attentive à conserver la tradition, a dans chaque siècle condamné les hérétiques qui ont attaqué ces vérités. Or, quand vous examinerez de sang-froid le degré de confiance que méritent les Évêques de l'univers chrétien, les Papes qui, depuis dix-huit siècles, se sont succédé sans interruption sur la

chaire de Pierre, les Conciles et l'Église tout entière, vous prendrez pitié de vous-même en songeant que vous avez pu renoncer à ces flambeaux allumés par Dieu lui-même pour éclairer le monde, et suivre les lueurs trompeuses de votre raison, ou marcher humblement à la suite des misérables réformateurs du XVI^e^ siècle, ou vous traîner sur les pas des Molan, des Oltramare, des Gaussen, des Bourrit, des Archinard et de cent autres imbéciles qui se croient des docteurs de la loi, parce qu'ils ont pataugé dans la Bible et qu'ils ont rêvé des interprétations anti-catholiques.

LE MÔMIER. — Je vous prie de croire que je n'ai besoin de personne quand j'ai la Bible. Tous ceux que vous avez cités me sont connus, mais ils n'exercent aucune influence sur moi. Comme eux, j'ai la religion et l'intelligence de la Bible, cela me suffit.

L'HORLOGER. — Êtes-vous bien sûr d'avoir l'intelligence de la Bible ?

LE MÔMIER. — Pourquoi ne l'aurais-je pas ? La Bible faite pour tout le monde est à la portée de tous.

L'HORLOGER. — La prenez-vous à la lettre ? admettez-vous tout ce qu'elle enseigne ?

LE MÔMIER. — Oui, nous disons : « Rien que la Bible. » Mais aussi nous ajoutons : « Toute la Bible. »

L'HORLOGER. — J'ai quelque doute à ce sujet : voulez-vous bien m'instruire, monsieur le Pasteur.

LE MÔMIER. — Volontiers, parlez.

L'HORLOGER. — Dans la Cène, Jésus-Christ dit en

montrant le pain : « Ceci est mon corps. » Admettez-vous que le pain était devenu son corps?

LE MÔMIER.— Dans ce passage, il y a une petite correction à faire; Jésus-Christ voulait dire : « Ceci est la figure de mon corps. »

L'HORLOGER. — Cela veut dire que vous admettez toute la Bible, plus le mot *figure*.

Dans votre église fait-on des ordinations ?

LE MÔMIER. — Pas précisément; avec la Bible on peut se passer de prêtres et, en effet, quelques églises s'en passent.

L'HORLOGER. — Du temps des Apôtres, on était un peu plus exigeant. La première ordination a été faite par Jésus-Christ lui-même. Avant d'envoyer ses Apôtres chez les nations, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à « ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à « ceux à qui vous les retiendrez. » (JEAN, XX. 21.)

Les Apôtres à leur tour ont ordonné des prêtres, puis des évêques. Le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-« moi Paul et Barnabé pour l'usage auquel je les des-« tine. Ils continuèrent à jeûner et à prier; puis ils « leur imposèrent les mains et les envoyèrent » (ACT. XIII, 2). Vous avez donc jugé à propos de retrancher cette partie de la Bible. De sorte que vous n'avez point de sacerdoce, point de sacrements, point de lien entre le ciel et vous. Et vous dites que vous suivez toute la Bible!... Avez-vous des Évêques?

LE MÔMIER. — On en a consacré en Angleterre, en

Prusse et dans quelques coins de l'Allemagne ; mais ailleurs on a jugé à propos de les retrancher.

L'HORLOGER. — Mais je lis dans les actes des Apôtres que saint Paul dit aux pasteurs des âmes : « Veillez sur « vous et sur le troupeau sur lequel l'Esprit-Saint vous « a établis Évêques, afin que vous gouverniez l'Église « de Dieu (ACT. XX, 28.) » C'est sans doute pour que votre église ne soit pas l'Église de Dieu que vous avez retranché les évêques. Et vous vous vantez de suivre toute la Bible !...

Est-ce que vous imposez les mains à ceux qui ont été baptisés, afin de faire descendre sur eux le Saint-Esprit ?

LE MÔMIER. — Non, la confirmation n'est pas connue parmi nous.

L'HORLOGER. — C'est singulier que vous ne la connaissiez pas, quand elle est si clairement indiquée dans l'écriture. On lit dans les Actes des Apôtres : « Les « habitants de Samarie ayant été baptisés, mais « n'ayant pas encore reçu le sacrement de confirma- « tion, saint Pierre et saint Jean se transportèrent au « milieu d'eux pour leur imposer les mains, et par le « moyen de cet acte ils reçurent le Saint-Esprit « (ACT. VIII). » Chez vous on n'impose les mains sur personne. Et vous osez dire que vous admettez la Bible, et toute la Bible ?...

Dans votre église, est-ce qu'on appelle les prêtres auprès des malades pour leur faire des onctions avec l'huile sainte.

LE MÔMIER. — Non, cette cérémonie qui était en usage du temps des Apôtres, est tombée en désuétude.

L'HORLOGER. — Et vous osez vous vanter d'admettre la Bible et toute la Bible?....

Est-ce que vos prêtres donnent l'absolution des péchés?

LE MÔMIER. — Non, Dieu seul peut remettre les péchés.

L'HORLOGER. — Cependant Dieu dit à ses Apôtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Et vous osez vous vanter d'admettre toute la Bible!...

Est-ce que vous excommuniez les hérétiques opiniâtres?...

LE MÔMIER. — D'abord, il n'est pas sûr qu'il puisse y avoir des hérésies dans une religion qui n'a rien de bien déterminé; puis s'il y avait des hérétiques, on les traiterait avec charité.

L'HORLOGER. — Cependant l'Évangile dit expressément : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit considéré comme un payen! » Et vous osez vous vanter d'admettre tout la Bible?...

Est-ce que vous dénoncez à l'Église les pécheurs scandaleux?

LE MÔMIER. — Non.

L'HORLOGER. — Cependant, il est dit dans l'Évangile de saint Mathieu (XVIII, 17) : « Si votre frère qui a été repris en présence de plusieurs témoins ne les écoute pas plus que vous, dites-le à l'Église!...» Vous

ne le dites pas, et vous vous vantez d'admettre la Bible et toute la Bible !

Est-ce que l'on prie les saints, dans votre Église ?

LE MÔMIER. — Non, on considère au contraire la prière adressée aux saints comme un acte d'idolâtrie.

L'HORLOGER. — Cette manière de voir est au moins bien singulière ; mais surtout elle n'est guère biblique. Voici ce que dit le seigneur à ceux des amis de Job qui avaient mal parlé : « Offrez d'abord un sa-« crifice pour vous mêmes et Job mon serviteur priera « pour vous, j'écouterai sa prière et votre folie ne « vous sera pas imputée (JOB. XLII. 8). » Si les protestants avaient soin de s'adresser aux serviteurs de Dieu qui déjà sont dans le ciel, qui sait ? ils obtiendraient peut-être que leur folie ne leur fût pas imputée !... Ne dites plus, monsieur le Pasteur, que vous admettez la Bible et toute la Bible : c'est un mensonge de moins dont vous aurez à rendre compte au jugement de Dieu.

Je pourrais pousser bien plus loin cet examen : mais en voilà assez pour démontrer que vous ne gardez la Bible que pour la tronquer, la corrompre et la falsifier. Après le titre de chaque Bible qui a eu le malheur de passer par les mains d'un protestant, on pourrait écrire : « Nouvelle édition corrigée, modifiée et considérablement diminuée. »

CHAPITRE XXXI.

Exposition (suite).

Que devons-nous à Dieu?

— Nous devons le connaître, l'adorer, l'aimer et le servir.

Qu'est-ce qu'adorer Dieu?

— C'est le reconnaître comme Créateur et souverain maître de toute chose.

Pouvons-nous adorer les créatures?

— Adorer les créatures serait un crime, un véritable larcin fait à Dieu, qui est le seul maître de tout.

Les catholiques n'adorent-ils pas les saints, les reliques, la croix et les images?

— Non, les catholiques n'adorent rien de tout cela; mais ils honorent et invoquent les saints, ils vénèrent les reliques, ils adorent Jésus-Christ sur sa croix, ils respectent les images qui leur retracent de grands mystères ou de grandes vertus.

Pourquoi les catholiques élèvent-ils des temples et des autels aux saints?

— Les catholiques n'élèvent ni temples ni autels aux saints; mais en consacrant à Dieu seul des tem-

ples et des autels, ils les placent sous l'invocation des saints.

Les catholiques n'offrent-ils pas aux saints le sacrifice de la messe?

— Non; le sacrifice de la messe ne s'offre qu'à Dieu, alors même qu'en l'offrant on fait commémoraison ou invocation d'un saint.

Est-il permis de prier les saints?

— Oui; il est permis et bon d'invoquer les saints, qui déjà sont les amis de Dieu.

Prie-t-on les saints de la même manière que l'on prie Dieu?

— Non; car on demande à Dieu d'accorder des grâces, et on demande aux saints de les obtenir de Dieu.

Les catholiques adorent-ils la sainte Vierge?

— Non; la sainte Vierge, étant une créature, peut être honorée comme mère de Jésus-Christ, comme protectrice des hommes, comme créature d'une grande perfection; mais elle ne peut être adorée.

Le culte des saints, est-il ordonné dans l'Écriture?

Sans être ordonné d'une manière formelle, il est facile de voir qu'il est autorisé. Du fond des enfers, le mauvais riche s'adresse à Abraham, et le prie d'envoyer auprès de lui Lazare avec une goute d'eau fraîche pour rafraîchir sa langue. Le Seigneur ne dit-il pas (Rois, xix. 33) qu'il protégera la ville de Jerusalem et l'arrachera à la fureur de ses ennemis à cause de David son serviteur? Judas Machabée ne dit-il pas à son armée que Jérémie, qui a tant aimé ses frères,

qui est si attaché au peuple d'Israel, prie Dieu pour la ville sainte qui sera sauvée par sa protection? (II. Mach. xv. 14) L'Écriture sainte est toute pleine d'exemples du pouvoir de la prière faite aux saints. Si les serviteurs de Dieu sont si puissants auprès de leur maître, pourquoi ne les invoquerions-nous pas?

le môMier. — Pourquoi s'adresser aux saints, quand on peut s'adresser à Dieu? Dieu ne nous a-t-il pas ordonné de nous adresser directement à lui? « Invo-« quez-moi, dit-il, au jour de la tribulation. (Ps. 49) « Vous tous qui êtes affligés, venez à moi et je vous « soulagerai » (Math. II).

l'horloger. — Nous nous adressons aux saints pour arriver à Dieu, comme on s'adresse aux ministres pour arriver au Roi. Avons-nous jamais dit qu'il n'était pas permis de s'adresser à Dieu directement? Ouvrez donc nos livres de prières, et vous verrez que toutes s'adressent à Dieu.

le môMier. — Le culte que vous rendez aux saints est contraire à la loi de Dieu; rien n'est plus évident. La loi de Moïse ordonne d'adorer Dieu seul; l'Apôtre saint Paul répète : Honneur et gloire à Dieu seul! Il s'élève contre le culte que l'on rend aux anges. Il ne reconnaît qu'un seul médiateur entre l'homme et Dieu. Il est impossible de ne pas trouver dans tout cela, une condamnation de ce que font les catholiques.

l'horloger. — Je suis étonné, monsieur le Pasteur, que vous, qui êtes instruit, vous puissiez vous

arrêter à des difficultés aussi puériles. Nous, catholiques, nous disons aussi avec Moïse : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul : » mais le précepte d'adorer Dieu n'entraîne pas avec lui la défense d'honorer les saints. Avec saint Paul, nous disons : « A Dieu seul honneur et gloire comme Créateur et maître du monde ! » mais cet hommage n'empêche pas que nous ne disions : « Honneur à ceux qui l'ont servi et qui sont dans la gloire ! » Avec saint Paul, nous condamnons le culte que la superstition rendait aux anges, à qui des croyances populaires attribuaient une puissance semblable à celle de Dieu ; mais avec Moïse, et en obéissant à la Bible, nous honorons l'ange qui guidait le peuple de Dieu dans le désert. Avec Josué, nous nous prosternons devant l'ange qui lui apparaît dans les camps. Avec Ochozias, avec la Sunamite, nous plions le genou devant Élie ou devant Élisée, comme étant des serviteurs de Dieu, des saints. Avec l'Apôtre, nous reconnaissons que Jésus-Christ est le seul médiateur, le seul qui ait effacé le péché originel, le seul qui ait satisfait à la justice de Dieu par l'effusion de son sang ; mais avec toute la cohorte des docteurs, avec l'Écriture, nous reconnaissons que les amis de Dieu peuvent nous obtenir les grâces dont nous avons besoin pour nous appliquer les mérites de la rédemption. Ne nous dites donc pas que vous suivez la Bible ; la Bible est catholique ; vous le seriez comme elle, si vous la respectiez un peu plus en en parlant un peu moins.

LE MÔMIER. — Le culte des saints n'est pas seulement contraire à l'esprit de la Bible, il est encore injurieux à Dieu qui, pour nous exaucer, ne manque ni de puissance ni de bonté.

L'HORLOGER. — Non, Dieu ne manque pas de bonté ; mais nous, n'en manquons-nous point ? Sommes-nous toujours dignes des faveurs que nous demandons ? Nos vœux ne seront-ils pas plus agréables à Dieu, quand ils auront passé par ces bouches qui ne sont plus occupées qu'à chanter sa gloire ? Dites-moi, monsieur le Pasteur, n'y aurait-il pas de la folie à dire que les honneurs que l'on rend à la mère déplairont au fils ; que les louanges que l'on fait entendre en l'honneur des saints déplairont à l'auteur de toute sainteté ? Reposez-vous sur nous du soin de la gloire de Dieu. C'est nous qui avons détruit l'idolâtrie, nous saurons bien empêcher qu'elle renaîsse jamais.

CHAPITRE XXXII

Du culte de la Sainte-Vierge.

LE MÔMIER. — Le culte des saints est une invention de l'Église catholique, invention que la raison condamne aussi bien que la Bible. Les catholiques se fâchent

quand nous les accusons didolâtrie; mais est-il bien facile pour le peuple de distinguer le culte qu'ils appellent de *Latrie* et qu'ils réservent à Dieu, du culte de *Dulie* qui est destiné aux serviteurs de Dieu? Le peuple pourra-t-il retrouver la limite qui sépare ces deux cultes? Quand il verra les fêtes que l'on célèbre en l'honneur des saints, quand il entendra les hymnes que l'on chante à leur gloire, quand il assistera à ces pompes qui accompagnent toujours les invocations à la Vierge de Nazareth, pourront-ils s'empêcher de croire que ces personnages ne sont pas des dieux, ou tout au moins des demi-dieux comme ceux des païens?

L'HORLOGER. — Vous faites trop de difficultés à la fois, monsieur le Pasteur, vous oubliez sans doute que vous parlez à un ouvrier. Ayez la bonté de me faire vos objections l'une après l'autre, et non pas toutes à la fois.

LE MÔMIER. — Je vous ai dit d'abord que le culte des saints était une invention de l'Église Romaine, puisque ce culte n'est ni dans l'Évangile ni dans la Bible.

L'HORLOGER. — Sauriez-vous me dire, monsieur le Pasteur, quel est le pape, ou l'évêque, ou le concile qui a inventé le culte des saints? Ce culte, qui a envahi le monde chrétien, ou remonte aux Apôtres, et par conséquent à Jésus-Christ; ou il a été inventé, prêché, établi et répandu par quelqu'un venu ensuite comme vous le prétendez. Faites donc comme

nous, monsieur le Pasteur : quand nous accusons une doctrine d'être due à l'invention des hommes ; nous citons l'auteur, nous indiquons l'époque à laquelle elle a pris naissance. Nous disons : C'est Arius, c'est Photius, c'est Luther, c'est Calvin, c'est Henri VIII, etc., etc. Pourquoi ne nous diriez-vous pas quel est l'inventeur du culte des saints ?

LE MÔMIER. — A la vérité, l'inventeur n'est pas connu ; mais puisqu'il existe, il faut bien qu'il ait été inventé.

L'HORLOGER. — Si vous le permettez, monsieur le Pasteur, nous joindrons ensemble nos efforts, notre savoir et nos recherches, afin d'arriver à découvrir l'inventeur du culte des saints.

LE MÔMIER. — Je veux bien ; voyons comment vous allez procéder.

L'HORLOGER. — Le culte des saints existe bien aujourd'hui dans toute l'étendue de l'Église catholique, le reconnaissez-vous ?

LE MÔMIER. — Parfaitement.

L'HORLOGER. — Il existait bien au quinzième siècle, quand sont venus vos réformateurs, qui ont essayé de le réformer. Le reconnaissez-vous ?

LE MÔMIER. — Parfaitement.

L'HORLOGER. — Il existait bien dans tout ce moyen âge où l'on faisait tant de saints, où l'on entreprenait de si longs et si pénibles pélerinages au tombeau des apôtres Pierre et Paul, de saint Jacques de Compostel, et au tombeau de Jésus-Christ.

LE MÔMIER. — Parfaitement; il était même alors plus fervent qu'aujourd'hui.

L'HORLOGER. — Il existait bien dans le sixième et le septième siècle, à ces temps où les chrétiens entreprenaient de longs voyages pour aller à la recherche des reliques et du sang des martyrs.

LE MÔMIER. — Parfaitement. En remontant jusqu'au troisième siècle, nos historiens protestants reconnaissent qu'on retrouve toujours le culte des saints.

L'HORLOGER. — Il existait bien, quand saint Bazile disait aux fidèles : « Si quelqu'un de vous est affligé, qu'il invoque les saints martyrs et il sera soulagé... » quand saint Jean Chrisostôme, quand saint Augustin encourageaient les chrétiens à invoquer les saints?

LE MÔMIER. — Il serait en effet difficile qu'ils eussent conseillé le culte des saints, si avant eux ce culte n'eût pas existé.

L'HORLOGER. — Il existait bien, quand les premiers chrétiens se réunissaient dans les cimetières pour honorer les martyrs, et quand ils leur consacraient des monuments dans ces catacombes qui respirent le culte des saints.

LE MÔMIER. On dit bien que l'on retrouve, dans les catacombes, des traces nombreuses du culte des saints.

L'HORLOGER. — Il existait bien quand saint Policarpe et saint Ignace martyr vivaient, car ce culte est mentionné dans les actes de leur martyre.

LE MÔMIER. — Il paraît bien que ce culte existait alors.

L'HORLOGER. — Or, monsieur le Pasteur, ces deux saints martyrs étaient disciples des Apôtres; par eux le culte des saints remonte donc aux Apôtres, et tout ce qui remonte aux Apôtres remonte à Jésus-Christ. Vous saviez cela aussi bien que moi, monsieur le Pasteur. Hélas ! vous soutenez le contraire pour faire votre métier de protestant. Je vous plains d'être obligé de parler ainsi contre votre conscience.

LE MÔMIER. — Vous pourriez tout au plus m'accuser d'avoir une conscience plus délicate que la vôtre. C'est en effet par délicatesse de conscience, que je repousse un culte qui peut porter le peuple à des actes d'idolâtrie.

L'HORLOGER. — Encore de l'ignorance, monsieur le Pasteur ; mais celle-ci pourrait bien n'être pas feinte. Quand vous parlez des catholiques, de leurs croyances, de leurs fêtes, de leurs pratiques, vous dites des choses si étranges, que l'on vous croirait sortant d'un autre monde. A votre accusation d'idolâtrie, un tout petit enfant vous dirait : « Quand je prie Dieu, je lui dis : Donnez-nous notre pain quotidien, pardonnez-« nous nos offenses... délivrez-nous du mal. » Puis quand je prie la Sainte-Vierge, je lui dis : « Priez « pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à « l'heure de notre mort. »

N'avez-vous jamais vu les processions des catholiques? Pour celui qui sait le comprendre, c'est un

bien beau spectacle. Quand une paroisse tout entière se réunit sous la même bannière pour prier et demander au ciel une faveur publique, un temps propice aux moissons, la cessation d'un grand fléau, toutes les voix se réunissent pour exprimer le même sentiment. Les habitants de la terre appellent les saints du ciel et les prient de s'unir à eux pour fléchir la colère de Dieu. Le prêtre, s'adressant d'abord au maître souverain, chante : « Dieu souverain maître de toute chose ! » Et la foule des chrétiens répond : « Ayez pitié de nous ! Christ rédempteur du monde ! ayez pitié de nous. Esprit-Saint ! ayez pitié de nous ! » Le prêtre ajoute : « Vous tous Apôtres de Jésus-Christ, priez pour nous ! Saints Martyrs ! priez pour nous ! Saints confesseurs, pontifes, anachorètes, vous tous saints et saintes du paradis ! priez pour nous ! »

Pensez-vous, monsieur le Pasteur, qu'il y ait dans ces invocations des encouragements à l'idolâtrie ? N'est-ce point au contraire un moyen de connaître Dieu ? Oh ! ceux qui le prient ainsi ; ceux qui convoquent au pied de son trône les anges, les prophètes et les saints, ceux-là le glorifient en le plaçant au-dessus des créatures les plus parfaites ; ceux qui chantent si haut ses louanges, ceux-là ne risquent pas de tomber dans l'idôlatrie.

LE MÔMIER. Il est possible qu'il n'y ait pas une idolâtrie formelle ; mais avec tant de fêtes, tant d'églises, tant d'autels, tant de confréries, tant de cérémonies dédiées à la Vierge Marie, il est difficile qu'il n'y ait pas

souvent une idolâtrie pratique parmi la foule de ses adorateurs. Il n'est rien dans la Bible qui puisse légitimer le culte que vous lui rendez; bien plus, le Sauveur semble avoir voulu la repousser loin des choses saintes; car quand elle parut lui demander un miracle aux noces de Cana, il lui dit fort bien de se mêler de ses affaires. « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Ce qui voulait dire : « Je suis Fils de Dieu, et vous, vous n'êtes qu'une fille d'Israël. »

L'HORLOGER. — Vous étiez sur la voie, monsieur le Pasteur : pourquoi ne pas aller jusqu'au bout? Vous auriez vu que, même dans une chose toute profane, Jésus ne croit pas devoir refuser à sa mère ce qu'elle lui demande. A sa prière, il change l'eau en vin. Une famille manque tout à coup de vin pour ses nombreux invités; cette famille le dit à Marie, Marie le dit à son Fils, et aussitôt l'eau se convertit en vin. Comment ne voyez-vous pas dans cette scène le commencement et la justification du culte de Marie?... Oh! si Dieu écoute Marie quand elle demande une chose purement matérielle, que ne fera-t-il pas quand elle lui demandera pour nous les choses du salut et de la vie éternelle?

LE MÔMIER. — Dans les prières et les louanges que vous adressez à la Vierge, il y a des dénominations qui ne peuvent convenir qu'à Dieu. Vous l'appelez votre *Patronne*, votre *espérance*, votre *vie*. Ces paroles, qui ne peuvent convenir qu'à Dieu, ont porté les protestants à donner le nom de *Mariolatrie* au culte que

vous rendez à Marie. Il est impossible que de telles dévotions ne soient pas outrageuses pour Dieu.

L'HORLOGER. — Votre zèle, monsieur le Pasteur, pour l'honneur de Dieu, m'édifie beaucoup. Il me semble que, s'il était plus éclairé, il voudrait la gloire de Dieu par les honneurs rendus à Marie et, en cela, il ne ferait que suivre les inspirations de Dieu qui est la première cause, le premier promoteur du culte de Marie. Vous semblez ignorer l'origine du culte des saints ; peut-être parviendrez-vous plus facilement à cette connaissance, en vous bornant à suivre dans l'Évangile la trace des grandeurs de la mère de Jésus.

Dieu, voulant mêler sa nature à celle de l'homme, pour le replacer dans sa primitive grandeur, daignera prendre dans le sein d'une femme le sang qu'il versera sur le Calvaire, et c'est Marie qui sera choisie pour l'accomplissement de ce grand mystère. C'est Marie qui sera la mère du Sauveur qui est Dieu, et par conséquent la mère de Dieu. A supposer, monsieur le Pasteur, qu'avec tous les protestants du monde vous veniez mêler votre voix à notre voix, vos efforts à nos efforts et votre amour à notre amour pour honorer et glorifier Marie, en ferons-nous jamais autant que Dieu ? Or, pendant que nous sommes sur cette voie que Dieu lui-même nous a tracée, nous n'avons à redouter ni l'idolâtrie, ni l'indifférence, ni l'oubli de Dieu.

C'est Marie qui donnera son sein au divin enfant qui croîtra en âge et en sagesse jusqu'au moment où il étonnera les docteurs de la loi. C'est Marie qui le

mettra à l'abri de la jalouse persécution du roi Hérode. En un mot, c'est Marie qui sera l'instrument des grâces de Dieu envers l'humanité. Et vous, qui avez la prétention de vous dire chrétiens, vous refuseriez d'honorer celle qu'il a faite si grande?

Allons plus loin et voyons si vous êtes Évangélique.

En voyant la victime préparée pour le grand sacrifice qui doit s'offrir pour le salut et la liberté des hommes, les femmes de Jérusalem s'écrient : « Heureuses les mamelles qui ont nourri, heureux le sein qui a porté le Christ ! » Et vous, vous voudriez voir les chrétiens oublier, mépriser le chef-d'œuvre de la puissance divine! Ne dites donc plus que vous êtes disciples du Christ!

Jésus, que Marie a porté dans son sein, qu'elle a nourri de sa substance, qu'elle a tant aimé, Jésus est cloué sur une croix et cette croix est plantée sur le Calvaire comme pour indiquer que celui qu'elle porte est le Médiateur entre le ciel et la terre. Au pied de cet arbre mystérieux, d'où va descendre le salut du monde, se trouve Marie tout arrosée du sang qui découle des plaies de son divin Fils; accablée sous le poids de sa douleur, mais pourtant soumise et pleine de résignation, elle accepte la mort de son Fils comme une mère qui sait qu'elle est mère d'un Dieu. Jésus la voit et, à côté d'elle, il contemple Jean son disciple bien-aimé. Jetant sur ces deux objets de sa tendresse des regards pleins de douceur, il dit à Marie : « Femme, voilà votre Fils, » et ensuite il dit à Jean : « Voilà votre Mère! »

Paroles simples mais sublimes, qui contiennent le testament d'un Dieu !

Vous n'aviez jamais lu ce passage de l'Évangile, monsieur le Pasteur ?...

LE MÔMIER. — Vous vous trompez, je l'ai lu et toujours avec des larmes d'attendrissement.

L'HORLOGER. — Ce n'est pas de l'attendrissement qu'il faut, c'est de la science et de la raison. Si vous eûssiez lu, étudié, médité ces dernières paroles du Sauveur, paroles prononcées sur la croix, en vue du tombeau, dans un moment où les hommes eux-mêmes ne disent rien d'inutile, vous auriez comme tous les saints Pères, comme tous les docteurs, vous auriez compris qu'en donnant la sainte Vierge pour mère à son disciple chéri, il la donnait à tous les chrétiens et dès lors, ainsi que Jean, vous l'auriez accepté pour mère. Et au lieu de vous ranger avec les insensés détracteurs du culte de Marie, vous l'aimeriez, vous l'honoreriez, vous chanteriez ses vertus, vous porteriez des fleurs sur ses autels; et avec toute l'Église vous répéteriez : « Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, priez pour nous! » Mais vous ne comprenez rien à l'Écriture en décriant les pratiques du catholicisme pour le culte de Marie, vous blasphémez ce que vous ne connaissez pas !

LE MÔMIER. — Comment voulez-vous que nous connaissions un culte dont il n'est pas dit mot dans l'Évangile.

L'HORLOGER. — Me voilà encore obligé de vous dire que vous mentez, ou que vous n'avez pas lu l'Évangile,

dont vous parlez comme des serinettes que l'on fait chanter en les payant. Dites-moi si, dans l'Évangile, il est fait mention d'un seul personnage qui y tienne une place aussi large que Marie. Le Sauveur y tient la première parce qu'il est le Dieu Rédempteur, Marie y occupe la seconde parce qu'elle est associée au grand œuvre de la rédemption. C'est à juste titre que l'Église permet de lui donner le nom de CORÉDEMPTRICE.

LE MÔMIER. — Nous respectons la vierge de Nazareth, mais nous ne voulons pas lui rendre un culte que Dieu n'approuve pas.

L'HORLOGER. — Comment, monsieur le Pasteur, un culte que Dieu n'approuve pas?... Tenez, prenons l'Évangile, et lisons : « Or, comme Élisabeth était dans « son sixième mois, l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu « dans une petite ville de Galilée appelée Nazareth, « à une vierge qui était fiancée à un homme de la fa- « mille de David et qui s'appelait Marie. L'Ange étant « entré où elle était, lui dit : Je vous salue, ô vous qui « êtes pleine de grâce! Le Seigneur est avec vous : « vous êtes bénie entre toutes les femmes, etc., etc. »

Vous avez entendu, monsieur le Pasteur! Et vous osez nous dire que ce sont les hommes qui ont établi le culte des saints et en particulier celui de la sainte Vierge? Qui donc a envoyé cet archange auprès de Marie! Qui donc lui a dicté les paroles de respect et de louanges qu'il lui adressées? Avez-vous compris ces mots « Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâce! Le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre tou-

tes les femmes. » Dites-moi, monsieur le Pasteur, cet ange faisait-il de l'idolâtrie quand, par les ordres du ciel, il s'inclinait et saluait si respectueusement la servante du Seigneur. Et nous, que faisons-nous de plus que l'ange?.. Les honneurs que nous lui rendons sont loin d'être aussi grands que ceux qu'elle recevait de Dieu. Incapables que nous sommes de lui députer des anges pour lui offrir nos salutations, nous nous contentons de répéter les paroles de l'ambassadeur du Ciel. Nous plaçons sous nos yeux son image chérie, nous la couvrons de guirlandes de fleurs et tous ensemble nous répétons : « Nous vous saluons Marie, ô vous qui êtes pleine de grâce! Nous vous saluons Mère de miséricorde : *salve regina, mater misericordiæ.* Nous vous saluons Reine des Cieux! *ave regina cœlorum;* vous, qui avez entendu sortir de la bouche de l'ange du Seigneur cette salutation si belle, ayez pitié des pécheurs! *peccatorum miserere.* » Après tous ces hymnes que nous chantons en l'honneur de Marie, nous ajoutons : « Sainte Vierge Marie, priez pour nous, afin que nous soyons rendus dignes des promesses de Notre Seigneur Jésus-Christ : *ut digni efficiamur promissionibus Christi.* »

Vous le voyez, monsieur le Pasteur, quand nous catholiques nous chantons les louanges de Marie, nous sommes avec l'ange, avec Dieu qui l'a envoyé, et avec Jésus-Christ qui nous a donné Marie pour mère. Vous au contraire, vous protestants, vous sectaires de toutes les espèces, vous qui refusez de saluer,

d'honorer, de prier Marie, savez-vous avec qui vous êtes?... J'ose à peine le dire, tant il est affreux de le penser. Vous êtes avec tous ceux qui dans les enfers blasphèment le nom de Jésus-Christ, qui a opéré la rédemption du genre humain, et celui de Marie qui a été l'instrument dont il s'est servi pour l'accomplissement de ce grand mystère!

LE MÔMIER. — C'est-à-dire que vous nous jetez dans l'enfer, uniquement parce que nous ne chantons pas les litanies de la Sainte-Vierge. Il est plus probable que la Vierge de Nazareth, qui du ciel où elle se trouve nous voit les uns et les autres, condamne aussi bien que nous le culte que vous lui rendez.

L'HORLOGER. — Vous voulez dire, monsieur le Pasteur, que la Sainte-Vierge est protestante et qu'elle ne veut rien des honneurs que nous lui rendons! Interrogeons encore l'Évangile, car votre ignorance sur la parole de Dieu m'étonne autant qu'elle me scandalise, surtout quand je vous entends répéter que l'Évangile est l'unique règle de foi. Lisons donc encore l'Évangile.

Soumise à la parole qui lui venait d'en haut, la timide Vierge de Nazareth avait dit à l'Ange : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre sainte parole, » et le Verbe de Dieu s'était incarné dans son sein. Elle va visiter la mère du Précurseur, et au moment où ces deux femmes de prédilection se saluent, Élisabeth inspirée par l'esprit de Dieu, s'écrie... « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos

entrailles est béni. » Marie à son tour, entendant la confirmation de tout ce qui lui a été révélé par l'ange, s'écrie : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit « est rempli de joie dans celui qui veut être mon sa- « lut. Parce qu'il a daigné jeter ses regards sur son « humble servante, on m'appellera bienheureuse pen- « dant tous les siècles. Oui, celui qui est tout puissant « a fait en moi de grandes choses et son nom est « saint. » (Luc. 1.)

Vous souvient-il, monsieur le Pasteur, d'avoir lu ces paroles dans l'Évangile ?

LE MÔMIER. — Oui, je les ai lues, et j'ai admiré la modestie de la Vierge Marie, qui est bien loin de demander des honneurs, puisqu'elle avoue que le Seigneur ne l'a élevée qu'à cause de son humilité.

L'HORLOGER. — N'a-t-elle pas aussi prédit qu'on lui adresserait un culte? « Toutes les générations, dit-elle, m'appelleront bienheureuse; » nous continuons, nous, à la féliciter sur sa grandeur, nous l'appelons bienheureuse, mais vous le faites-vous? Oh ! vous, vous passez au contraire votre vie à déclamer contre ceux qui l'honorent, sans vous inquiéter ni de la raison, ni de l'Écriture, ni de l'exemple de tous les docteurs et des Pères de l'Église.

CHAPITRE XXXIII

Culte des reliques des saints.

LE MÔMIER. — Je n'admets pas précisément tout ce que vous dîtes du culte des saints, cependant je crois qu'il serait assez convenable d'honorer les personnages qui ont été fidèles à la religion et qui ont servi le monde, ou qui l'ont édifié par des vertus extraordinaires. C'est déjà ce qui se pratique dans la vie civile ; et plus encore dans la vie de famille. Les portraits, les statues, les monument dressés à ceux qui ont laissé quelques souvenirs de leur passage sur la terre, tout cela est bon ; je condamne les protestants qui se sont faits briseurs d'images dans la persuasion de défendre l'honneur de Dieu ; mais il est une chose que je crois contraire à la raison et surtout à l'Écriture, c'est le culte que vous rendez aux reliques des saints. Ce culte, qui ne peut être qu'une adoration réelle, puisque l'on conserve des reliques, puisqu'on va au loin les chercher pour en obtenir des grâces, ce culte, dis-je, est contraire à la parole et à l'honneur de Dieu, qui veut être adoré seul et sans concurrence aucune.

L'HORLOGER. — L'expérience aurait dû vous prouver, monsieur le Pasteur, qu'il faut vous défier de vous même, quand il s'agit de juger les doctrines catholiques. Voici ce que croient les catholiques.

1° L'Écriture ne défend point d'avoir des images ni des sculptures : mais elle défend d'en avoir pour les adorer.

2° L'Église catholique conseille à ses enfants d'avoir des images des saints, des croix, des christs, des statues, de les exposer dans les maisons et surtout dans les Églises.

3° Elle commande de les respecter et de leur rendre un culte d'honneur et de vénération.

4° Elle ne veut pas que ces objets soient adorés, ni que l'on attende des grâces de ces objets eux-mêmes.

5° Elle ne veut pas que l'on mette dans ces objets la confiance que mettaient les païens dans leurs idoles.

6° Mais l'Église veut que tout ce qui se fait pour le signe ou pour l'image, se rapporte à l'objet représenté.

7° Les honneurs que nous rendons à une statue de la Vierge se rapportent à la Vierge, et à Dieu qui a daigné l'élever à la prérogative de mère de Dieu.

8° Les honneurs que nous rendons à la croix et aux images du Christ, se rapportent à Jésus crucifié pour le salut des hommes. C'est-à-dire que nous adorons Jésus-Christ en présence de sa croix et que nous vénérons les saints en présence de leurs images. Que trouvez-vous là qui ne soit pas raisonnable?

LE MÔMIER. — La doctrine que vous venez d'exposer n'est pas celle des catholiques; ne savez-vous pas qu'ils demandent aux reliques des miracles, et des faveurs plus grandes encore que celles qu'attendaient les païens de leurs idoles?

L'HORLOGER. — Je sais précisément le contraire. Les catholiques attendent tout de Dieu. Pour les miracles, ils savent que c'est Dieu qui les fait, et que c'est la foi qui les obtient. Or, prenant l'homme pour ce qu'il est, ils cherchent à exciter sa foi par des objets extérieurs capables de porter dans son âme le souvenir de grandes vertus, la pensée de la miséricorde infinie de Dieu et une entière confiance en sa bonté.

Il y a quelquefois des objets de dévotion, des images, des reliques, des sanctuaires plus propres à exciter la foi à cause des grâces qui y ont été obtenues; il n'y a rien d'étonnant que ces images soient préférées à d'autres, que ces sanctuaires soient plus fréquentés. Mais encore une fois, les chrétiens qui prient devant un tableau de la Vierge, n'adressent leurs vœux ni à la toile ni à la couleur, mais à la Vierge qui est dans le ciel, tandis qu'elle n'est que représentée sur la terre.

LE MÔMIER. — Ne pourrait-on pas obtenir les mêmes faveurs en priant directement le Dieu qui veut être adoré en esprit et en vérité?

L'HORLOGER. — Avons-nous jamais dit qu'il ne fallait pas s'adresser directement à Dieu? Ici, comme dans le reste, vous ne voyez pas, ou vous ne voulez pas voir, que les catholiques suivent pas à pas la parole

de Dieu et qu'ils tiennent de la Bible leurs doctrines, et quelquefois même leurs coutumes religieuses. L'Arche sainte pour laquelle les Israélites avaient un si grand respect n'était pas considérée par eux comme un Dieu, mais seulement comme une espèce de symbole de la divinité. Les chérubins qui de leurs aîles couvraient ce temple portatif n'étaient que des représentants des anges du ciel; et cependant Josué et les anciens d'Israël se prosternaient devant l'Arche et devant les chérubins. David accompagné de la foule des enfants d'Israël portait cette Arche en triomphe avec les protestations du respect le plus profond. En faisons-nous davantage quand, dans nos processions, nous portons en triomphe l'image de la mère de Dieu?

LE MÔMIER. — Les images des saints peuvent rappeler leur souvenir; mais que peuvent ces restes souvent dégoûtants, que vous appelez des reliques et auxquelles vous attachez tant de vertus?

L'HORLOGER. — Les reliques ne peuvent rien; mais les saints auxquels elles ont appartenu peuvent prier pour nous et fléchir en notre faveur la miséricorde de Dieu. Ici encore vous ignorez l'Écriture. Jamais nous n'avons rien dit sur la puissance des reliques qui soit plus puissant que les faits qui nous sont rapportés dans la Bible. Il est bien fâcheux, monsieur le Pasteur, que vous n'ayez pas su découvrir dans les livres saints un véritable traité des reliques qui s'y trouve, et même assez étendu.

Des hommes étaient occupés à ensevelir un mort;

comme ils aperçoivent tout à coup des malfaiteurs venir à eux, ils jettent le cadavre qu'ils portaient dans le tombeau d'Élisée. Au seul toucher des ossements du prophète, le mort revient à la vie et se dresse sur ses pieds. Comment trouvez-vous cela, monsieur le Pasteur ? Ce sont bien des reliques. Pourquoi les reliques de saint Francois de Sales ne seraient-elles pas aussi puissantes que celles d'Élisée ?

L'Arche sainte ayant été prise par les Philistins fut placée dans le temple de Dagon ; et dès la première nuit le dieu fut renversé de ses autels et ensuite brisé. Quand elle traversait les campagnes pour retourner dans le camp des Hébreux, tous ceux qui la regardaient avec indifférence étaient frappés de mort. Ne craignez-vous point, monsieur le Pasteur, que votre hostilité contre le culte de Marie ne vous attire le sort des Philistins? Vous allez voir que, pour le culte des reliques, l'Évangile rivalise avec l'Ancien-Testament.

Parmi la foule des personnes qui suivaient Jésus-Christ pour entendre ses prédications et pour être témoins de ses œuvres, était une femme atteinte depuis douze ans d'une maladie qui avait résisté à tous les remèdes. En s'approchant du Sauveur, elle se disait à elle-même : « Oh ! si je puis seulement toucher l'extrémité de son vêtement je serai sauvée ! »

Supposons qu'elle eût consulté un protestant, un rationaliste, un incrédule, ou seulement un mômier, ils se fussent écriés avec indignation : « Insensée que vous êtes, quelle vertu voulez-vous trouver dans

une tunique? Tremblez qu'au lieu d'un miracle, votre superstition ne vous attire un sévère châtiment! »

La femme n'écoutant que son bon sens et sa foi, parvint à toucher la robe du Sauveur et elle fut guérie; oh! si vous pouviez, monsieur le Pasteur, une seule fois toucher les reliques de saint Pierre qui sont religieusement conservées à Rome, peut-être seriez-vous pour toujours guéri des infirmités spirituelles, des hérésies, des erreurs qui rendent votre âme malade et malade jusqu'à la mort!

Quand les premiers chrétiens étaient malades, ils se faisaient porter dans les lieux où devaient passer les Apôtres, et quand l'ombre de ces hommes de Dieu passait sur eux, ils étaient guéris. Or, nous n'avons pas seulement l'ombre de saint Pierre, mais nous avons son corps. Allez à Rome et vous serez guéri!

Ceux des premiers chrétiens qui ne pouvaient aller au-devant des Apôtres, s'empressaient de se procurer quelque objet qui leur eût appartenu, et le contact de ces objets les guérissait; quelques-uns l'ont été par le contact d'un mouchoir de saint Paul.

N'est-ce pas là ce que font encore les chrétiens de nos jours? Et vous les condamnez, parce qu'ils sont aussi chrétiens qu'on l'était au temps des Apôtres? Est-ce bien sérieusement que vous le faites? Dites-moi, monsieur le Pasteur, où est-ce que vous prenez ce christianisme sans confession, sans sacrifices, sans culte des saints, sans reliques, ce christianisme dont vous voudriez doter tous vos contemporains? Comme

vous l'avez vu, le nôtre sort de la Bible, de l'Évangile, de la bouche des Apôtres et de l'inspiration du Saint-Esprit. J'ai bien peur que le vôtre ne soit sorti d'un cerveau fêlé.

LE MÔMIER. — Vous êtes un insolent et je ne dois pas répondre à vos impertinences.

L'HORLOGER. — Ce n'est pas moi, monsieur, qui suis un insolent, c'est la vérité qui n'a d'égard pour personne. Elle est donc la vérité, c'est un tyran qui va porter le trouble jusque dans les consciences les plus fermées. Vous ne voulez pas répondre à mes questions, peut-être y a-t-il un peu de prudence de votre part. Car que pourriez-vous dire, quand on vous force de voir dans l'Évangile ce que vous ne voulez pas y trouver?

LE MÔMIER. — Il ne suffit pas de citer l'Évangile, il faut le comprendre.

L'HORLOGER. — Oh! Monsieur le Pasteur, que je suis heureux de vous entendre parler comme les catholiques. Que vous disent-ils quand vous leur citez l'Évangile? Qu'il faut le comprendre. Or, je le comprends comme l'ont compris les Apôtres qui l'ont écrit, comme l'ont compris les premiers chrétiens qui l'ont mis en pratique, comme l'ont compris les Pères de l'Église, comme l'ont expliqué les docteurs et comme le comprend l'Église de Jésus-Christ qui est, comme le dit saint Paul (I, THIM., III, 14), l'Église du Dieu vivant, *la colonne et la base de la vérité.*

Savez-vous ce que dit saint Paul de ceux qui comme

vous ont la prétention de ne prendre dans l'Écriture que ce qui leur plait? « Si quelqu'un enseigne *autre chose* (que ce qu'enseigne l'Église) *et n'embrasse pas les salutaires instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, il ne sait rien; mais il est possédé d'une maladie d'esprit qui l'emporte en des questions et des combats de paroles d'où naissent l'envie, les contestations, les médisances, les mauvais soupçons, les disputes pernicieuses de personnes qui ont l'esprit corrompu et qui sont privées de la vérité* (I. Thim., III, 1).

Écoutez, monsieur le Pasteur; si vous aviez le courage d'échanger le christianisme que vous avez reçu de Luther, de Calvin, puis de Gaussen, de Molan et de cent autres rêveurs de cette nature, contre le christianisme des Apôtres, je vous conseillerais d'aller à Rome étudier la religion des Apôtres; elle s'y trouve écrite en marbre, en tombeaux, en monuments de toute espèce. Vous demanderez à M. Derossi de vous conduire dans les catacombes de Sainte-Callixte que l'on vient d'ouvrir par ordre de Pie IX. Là vous verriez le catholicisme du 3e siècle traduit en écriture, en tableaux, en sculpture, en peinture et de toutes les manières. Au moment même où Néron et ses successeurs égorgeaient les chrétiens dans les amphithéâtres de Rome, vous verriez que les frères de ces mêmes chrétiens éclairés par des flambeaux assistaient à la messe qui se disait sur des autels qui ont servi de modèle aux nôtres. Vous y verriez les honneurs rendus

aux reliques des martyrs, la prière adressée aux saints, les invocations pour les âmes du purgatoire, la conversion des pécheurs par la pénitence, le retour à la grâce de Dieu et tout ce que vous niez aujourd'hui, par ignorance encore plus que par entêtement. Puisque l'Évangile ne vous suffit pas, allez en demander l'explication aux monuments chrétiens des trois premiers siècles de l'Église, vous les trouverez dans les catacombes.

LE MÔMIER. — Je n'ai rien à demander à ceux qui sont morts depuis si longtemps, j'aime mieux m'en tenir au témoignage des vivants; or, si je les interroge, ils sont contre vous. Il y a en effet, contre le catholicisme, une manifestation générale qui est toute en sa défaveur. Soyez persuadé, mon ami, qu'une opinion qui est partout répandue ne peut avoir que la vérité pour fondement; or, l'opinion contraire au catholicisme se retrouve partout. C'est un grand fait que l'on peut établir par les documents les plus certains.

L'HORLOGER. — J'espère que vous ne compterez pas les catholiques parmi ceux qui composent l'armée de ses ennemis. Or, les catholiques, qui s'élèvent actuellement à plus de deux cents millions, pourront faire à vos calculs un contrepoids assez grand pour faire douter de leur justesse.

LE MÔMIER. — Eh bien ! comptons si vous voulez. Vous ne nierez pas que les schismatiques grecs ne soient ennemis du catholicisme. Cherchez-les en Grèce, en Asie ou en Russie, vous les trouverez partout, mé-

ditant ou faisant la guerre au Pape ou à son Église. Vous n'avez pas oublié les atroces persécutions exercées par les ordres du czar contre les Baziliennes de Mensk et contre des millions de Polonais qui refusaient d'apostasier leur foi. Jaloux qu'il y ait dans le monde un autre pape que lui, le tyran de toutes les Russies sera toujours prêt à s'unir à tous ceux qui voudront combattre les catholiques.

Les Luthériens qui occupent une place si large dans le nord de l'Europe sont, de toutes les sectes protestantes, la plus fortement prononcée contre l'Eglise catholique. Le Danemark, la Suède, la Norwége, la Prusse sont encore aussi ferventes contre le catholicisme qu'elles l'étaient du temps de Gustave-Adolphe. Quand, poursuivi par les besoins de sa conscience, un malheureux habitant de de ces pays, de la Suède surtout, vient à embrasser la foi catholique ou à entrer dans une autre communion protestante, il est poursuivi, persécuté, traqué comme un loup dans une forêt et réduit à un excès de misère qui ne lui laisse que le choix de la misère ou de l'exil.

Les calvinistes de la Suisse et de tout le midi de l'Europe sont encore, contre les catholiques, ce qu'ils ont été dans tous les temps. Ils sont toujours disposés à prendre les armes contre eux; et quand ils ne les combattent pas par le fer, ils le font avec plus de succès par des lois de spoliation, de persécution lente, d'entraves administratives de toutes les espèces. La guerre du Sonderbund, la confiscation des biens de

l'Eglise, la dispersion des personnes consacrées à Dieu, la saisie, la vente des couvents, le pillage sous toutes les formes, l'expulsion de l'Évêque de Genève, vous prouvent assez que, pour les calvinistes, le plus beau jour serait celui où ils pourraient étouffer le dernier des catholiques.

Les Anglicans ont, pendant deux siècles et demi, exercé contre les catholiques une persécution qui peut, sans aucune exagération, être comparée à celle de Néron, de Dioclétien et de tous les Empereurs païens des trois premiers siècles du christianisme. Depuis un demi-siècle la persécution sanglante a cessé; mais elle est devenue plus savante. Elle a pris les formes d'une large conspiration qui va jusqu'à la prétention de remplacer le catholicisme et même le christianisme tout entier par l'indifférentisme universel. La Société Biblique qui est une création anglicane, avec ses immenses trésors a moins pour but de maintenir le protestantisme, que d'étouffer toute espèce de révélation. Ce qui démontre, que c'est surtout contre les catholiques qu'elle est instituée, c'est que, en dehors du catholicisme, toutes les sectes, toutes les opinions, toutes les incrédulités se sont enrôlées dans cette fameuse confrérie du libre examen de la Bible.

Le gouvernement anglais, heureux d'avoir sous son patronage une institution qui n'a que l'apparence religieuse, s'est mis, en qualité de colporteur, au service de la Société Biblique. Personne n'a oublié toutes les sourdes attaques, toutes les menaces du gouvernement

anglais contre Naples, contre Rome et contre l'Italie. Pour peu que l'on examine au-dessous de cette action britannique, on y trouve la haine du Pape et du catholicisme, et si quelquefois on croit y apercevoir le zèle protestant, ce n'est qu'un voile destiné à cacher des projets anti-catholiques. Le protestantisme est mort en Angleterre tout aussi bien qu'à Genève et à Berlin.

Sous le rapport religieux, l'Angleterre est divisée en une foule de sectes qui sont très-opposées les unes aux autres ; les Presbytériens détestent les Anglicans; ceux-ci détestent les Indépendants qui détestent les Puritains, qui détestent les Puséistes, et tous ensemble détestent les catholiques par dessus tout. En réalité, tout se résume dans la haine du catholicisme.

Les musulmans, vous le savez aussi bien que moi, détestent les chrétiens, et vous pouvez bien croire qu'ils ne feront pas une exception en faveur des catholiques. On peut en dire autant des infidèles, des idolâtres, qui ont assez démontré jusqu'où peut aller leur haine contre les catholiques.

Il reste dans le monde une foule d'incrédules, d'impies et d'indifférents de toutes les portées. Ceux-là sont les plus furieux ennemis des catholiques ; il est rare qu'ils se contentent de les haïr ; quand ils peuvent dans un pays arriver au pouvoir, on croirait qu'ils n'ont qu'une mission, celle de persécuter les catholiques et de détruire leurs institutions.

Un jour, je vous ai parlé des sociétés secrètes ; je ne vous ai pas tout dit alors; aujourd'hui que j'ai moins de

réserve, je puis vous assurer que toutes sont essentiellement ennemies du Pape, de l'Église catholique et de toutes les institutions. Il est vrai que les francs-maçons, étant ligués contre la révélation, ne veulent pas plus du protestantisme que du catholicisme ; mais ils nous supportent, en pensant que nous pourrons les soutenir dans la guerre qu'ils vous ont déclarée. Comme vous êtes les plus avancés dans les doctrines de la révélation, c'est sur vous qu'ils dirigent toutes leurs armes. Quand il n'y aura plus de catholiques sur la terre, disent-ils, il n'y aura plus de protestants. Joignons-nous donc aux protestants pour anéantir l'Église catholique et notre victoire sera complète.

Il en est de même des sociétés secrètes qui ont pour but les révolutions politiques. C'est par le catholicisme qu'elles veulent commencer.

Il est donc parfaitement démontré que tout le monde est en opposition avec le catholicisme. Or, ce consentement universel démontre assez qu'il n'est pas la véritable Église.

L'HORLOGER. — Vous croyez bien, monsieur le Pasteur, qu'il y a sur la terre une véritable Église, une Église dans laquelle se trouve la vérité religieuse, une Église dans laquelle on peut faire son salut?

LE MÔMIER. — Oui, sans doute, je le crois. Je crois de plus qu'il est impossible que Jésus-Christ qui est venu sur la terre pour sauver tous les hommes n'y ait pas établi une Église.

L'HORLOGER. — Parmi les sectes protestantes, en

connaissez-vous une seule qui soit approuvée de toutes les autres ?

LE MÔMIER. — Non, point.

L'HORLOGER. — Vous reconnaissez donc qu'il n'y en a point qui ait l'assentiment de toutes les autres. Pourquoi donc voudriez-vous que cet assentiment fût plus nécessaire pour les catholiques que pour les autres? Pour être vérité, la vérité n'a pas besoin de l'assentiment des hommes.

L'opposition générale que rencontre le catholicisme est, au contraire, une des preuves de sa vérité, de sa sainteté, de sa divinité. Ici, monsieur le Pasteur, il faut que je vous ramène à l'Écriture. Vous semblez vous scandaliser de ce que les catholiques sont en contradiction avec le grand nombre des hommes, vous trouvez étonnant qu'ils soient partout persécutés. Vous ne savez donc pas que Jésus-Christ a envoyé ses Apôtres, ses disciples comme des agneaux au milieu des loups? Vous ne savez donc pas qu'il leur a prédit qu'ils seraient partout persécutés ? vous ne savez donc pas qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ? Vous ne savez donc pas, que l'aveuglement des hommes sera tel, qu'en persécutant les disciples de Jésus-Christ, les enfants de l'Église, ils croiront faire un acte agréable à Dieu? Mais tout cela devait être, car il faut que les Écritures s'accomplissent.

Quand l'Homme-Dieu a fondé son Église, il a dit à l'Apôtre qu'il désignait pour en être le chef : « Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les

portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ». Le Sauveur laissera donc deux choses dans le monde, son Église d'un côté et l'Enfer de l'autre. Ces deux puissances seront toujours en guerre. Elles combattront avec des armes bien inégales. L'Église, c'est la lumière, la douceur, la charité, la sainteté, la prière ; ses enfants sont les pauvres, les saints, les agneaux, les victimes, les désarmés. L'Enfer, c'est le monde avec toutes ses opinions : ses suppôts sont les méchants, les ambitieux, les tyrans, les cupides, les sensuels, les fauteurs de l'hérésie et les fabricateurs de mensonge. L'Église, c'est la force de l'esprit, c'est la puissance morale, qui ne demande aux hommes que des pénitences, des sacrifices et des vertus de tout genre. L'Enfer, c'est la force brutale qui pousse l'humanité vers le monde matériel, et lui conseille de jouir du présent, sans s'inquiéter de l'avenir. L'Enfer, c'est la voie large sur laquelle se précipite la foule. L'Église c'est la voie étroite dans laquelle cheminent les élus. Dites-moi, monsieur le Pasteur, l'Écriture serait-elle avec la vérité, si le grand nombre était dans la voie étroite, et si l'Église de Jésus-Christ n'était pas persécutée par les puissances de l'Enfer ?

Vous demandez pourquoi le grand nombre s'éloigne de l'Église et même lui déclare une guerre acharnée. Comparez les deux doctrines et vous comprendrez ce mystère. Pour suivre Jésus-Christ sur le Calvaire, pour lui ressembler comme il le

demande, pour être un fidèle enfant de son Église, il faut lutter continuellement contre les penchants de la nature déchue; au contraire, pour aller avec le monde chercher les plaisirs et les joies du siècle, il n'y a qu'à se laisser mollement aller aux penchants et aux instincts de cette même nature. Comprenez-vous maintenant, pourquoi le grand nombre est opposé au catholicisme? Comprenez-vous même qu'il puisse en être autrement?

Le catholicisme est la vérité universelle, l'assemblage de toutes les vérités; c'est la doctrine qui rend compte de tout l'univers. Sorti de Dieu et tout couvert de sa lumière, il le contemple, et traversant toute la création, il voit dans la puissance et la sagesse d'un créateur, la raison de toute existence; s'arrêtant sur l'homme qui est le chef-d'œuvre de Dieu, il le prend par la main, le conduit à sa destinée, en lui expliquant les mystères de son âme et ceux de son immortalité. Il dirige ses pas dans les sentiers de la vie, lui montre la règle des actions, le soutient dans ses faiblesses, effraie ses passions, encourage ses vertus, et lui ouvre, avec la porte du tombeau, le sein du Dieu qui l'avait créé pour lui! Vérité universelle, le catholicisme doit nécessairement soulever contre lui toutes les erreurs, quel que soit l'ordre de choses auquel ces erreurs se rattachent, erreurs religieuses et théologiques, erreurs rationnelles et philosophiques, erreurs physiques, erreurs morales, erreurs sociales, le catholicisme est opposé

à tout ce qui n'est pas l'absolue vérité. Faut-il s'étonner que les fauteurs de tous les mensonges soient rangés sous le drapeau de ses adversaires ? Ce n'est pas même assez, le catholicisme a provoqué leur haine en les condamnant; car, à mesure que les erreurs se sont manifestées dans le monde, l'Église a lancé sur elles tous ses anathèmes. Cette opposition générale dont vous me parlez, monsieur le Pasteur, est l'une des plus belles prérogatives de l'Église. Serait-elle la vérité universelle, s'il y avait une seule erreur, une seule hérésie, un seul système faux, qui ne lui fût pas opposé ?

Si maintenant, vous voulez pour chaque individu une raison de l'hostilité dans laquelle il se place, vis-à-vis de l'Église, peut-être pourriez-vous la trouver au fond de votre propre cœur. S'il ne fallait que la foi, je suis porté à croire que vous seriez un excellent catholique ; mais il faut plus que la foi, il faut encore la pratique, et la pratique arrête bien des gens.

L'Écriture, qui contient toute science, a donné la véritable cause de la guerre que le monde fait à Jésus-Christ et à son Église. Permettez, monsieur le Pasteur, que je vous relise le second chapitre du *Livre de la Sagesse,* il explique bien des mystères.

« Les méchants ont dit, dans l'égarement de leurs « pensées : Le temps de notre vie est court, il est « rempli de tristesse. L'homme, après la mort, n'a au- « cun bien à attendre ; on ne sache pas que personne « soit revenu des enfers. »

« Nous sommes nés du hasard et après la mort nous « serons comme si nous n'avions jamais été.

« ... Lorsque notre âme sera éteinte, notre corps « sera réduit en cendre ; l'esprit se dissipera comme « un air subtil ; notre vie disparaîtra comme une « nuée qui passe, et s'évanouira, comme un brouil- « lard poussé en bas par les rayons du soleil, en « tombant sous l'influence de la chaleur.

« Notre nom sera bientôt oublié ; il ne restera parmi « les hommes aucun souvenir de nos actions.

« Car le temps de notre vie n'est qu'une ombre « qui passe, et après la mort il n'y a plus de retour ; « le sceau est posé, personne n'en revient.

« Venez donc, jouissons des biens de ce monde ; « hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous « sommes jeunes.

« Enivrons-nous des vins les plus exquis ; cou- « vrons-nous de parfums ; jouissons de la fleur de « notre âge.

« Couronnons nos têtes de roses avant qu'elles se « flétrissent. Tous ensemble plongeons-nous dans la « débauche ; laissons partout des traces de nos plaisirs, « car c'est là notre destinée.

« Ne craignons pas d'opprimer le juste dans sa « pauvreté, n'épargnons point la veuve, et soyons « sans égards pour les cheveux blancs du vieillard.

« Ne reconnaissons d'autre loi et d'autre justice que « notre propre force ; car ce qui est faible n'est bon à « rien.

« Faisons tomber le juste dans nos filets ; parce « qu'il nous incommode ; parce qu'il est contraire à « notre manière de vie ; parce qu'il nous reproche de « manquer à la loi de Dieu et qu'il nous déshonore « en décriant les fautes que nous commettons.

« Il se vante d'avoir la science de Dieu ; il s'appelle « même le fils de Dieu.

« Il se permet de contrôler jusqu'à nos pensées.

« Aussi sa vue nous est insupportable, parce que sa « vie ne ressemble point à la nôtre.

« Il nous considère comme des gens qui ne s'oc- « cupent que de futilités. Il nous fuit dans la crainte « de se souiller en nous imitant. Il ne respire qu'après « les récompenses que les justes attendent au-delà du « tombeau, et il se glorifie d'avoir Dieu pour père.

« Voyons donc si ses discours sont la vérité, et « quel sera sa fin. Accablons-le d'outrages, condam- « nons-le aux tourments et à la mort afin de reconnaî- « tre quelle est sa douceur et sa patience.

. . . . . .

« Il ont eu ces pensées, ils se sont égarés dans leur « propre malice.

« Ignorant les secrets de Dieu, ils n'ont su voir ni « les récompenses promises aux justes, ni la gloire « réservée aux élus (*Sagesse,* ch. 2).

Vous le voyez, monsieur le Pasteur, l'erreur déteste la vérité, le vice déteste la vertu, les sectes détestent l'Église comme le diable déteste Dieu. Quand celui qui veut persévérer dans le mal en-

tend parler de l'enfer, il entre dans une espèce de fureur qui trouble son esprit; il répète : Opprimons le juste car il est contraire à nos œuvres. Quand les hérétiques entendent les anathèmes de l'Église, ils se plaignent que cette Église se permette de contrôler leurs doctrines et ils disent : Accablons-la d'outrages ! Quand la raison catholique se permet de répéter que hors de l'Église il n'y a point de salut, toutes les erreurs rugissent à la fois contre elle. La pensée seule de la religion catholique est un supplice pour ses ennemis. Il font la guerre jusqu'aux objets inanimés qui peuvent la faire naître dans les esprits. La vue d'un clocher, d'une croix, d'un surplis, d'un habit de prêtre, d'un cimetière, d'une cérémonie religieuse, tout les épouvante, ils font des lois pour écarter ces objets de tous les regards. Vous n'ignorez pas que, dans quelques villes du canton de Vaud, il est défendu à un prêtre de porter son costume. On croirait que la vue d'un prêtre produit sur eux l'effet que produisait la vue de Jésus-Christ sur les démons, qui s'écriaient : Pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps ?

Je termine, monsieur le pasteur, en vous répétant ce que je vous ai déjà dit. Si pour être bon catholique, il ne fallait que croire, tout le monde le serait ; car la vérité n'est que là. La raison aura beau chercher, elle ne trouvera jamais rien de plus *raisonnable*. Mais, avec la foi, il faut la pratique; et c'est là qu'échoue souvent la pauvre humanité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE. v

CHAPITRE PREMIER. — Ce qui se passe au milieu de nous et dans presque toute l'Europe. 2

CHAPITRE II. — Jusqu'où s'étend la bonne foi des hérétiques. . . 10

CHAPITRE III. — De la bonne foi dans les synodes protestants. . 10

CHAPITRE IV. — Y a-t-il de la bonne foi dans les missionnaires protestants? 27

CHAPITRE V. — Le libre examen des protestants se fait-il avec bonne foi? 4

CHAPITRE VI. — Les protestants qui cherchent à convertir à leur religion, sont-ils de bonne foi? 50

CHAPITRE VII. — Ce que veulent les prédicants du protestantisme. 80

CHAPITRE VIII. — Que sont ceux qui se font protestants? 98

CHAPITRE IX. — Quel est le but que se proposent les acheteurs de consciences. 116

CHAPITRE X. — Ce à quoi doit nécessairement aboutir le commerce des consciences. 125

CHAPITRE XI. — Ce que les acheteurs de consciences promettent à la société. 156

CHAPITRE XII. — En quoi diffèrent les catholiques et les protestants. 162

CHAPITRE XIII. — Continuation du même sujet. 171

CHAPITRE XIV. — Exposition de la foi catholique. 178

CHAPITRE XV. — Suite de l'exposition de la foi catholique. 184
CHAPITRE XVI. — Exposition de la doctrine catholique (suite). . 185
CHAPITRE XVII. — Exposition de la doctrine catholique (suite). . 193
CHAPITRE XVIII. — Exposition de la doctrine catholique (suite). . 200
CHAPITRE XIX. — Constitution de l'Église catholique. 209
CHAPITRE XX. — Infaillibilité de l'Église. 212
CHAPITRE XXI. — De la Rédemption. 221
CHAPITRE XXII. — De la grâce de Dieu. 223
CHAPITRE XXIII. — De la justification. 225
CHAPITRE XXIV. — Accord de la grâce et de la liberté. 227
CHAPITRE XXV. — Moyens d'obtenir la grâce. 229
CHAPITRE XXVI. — De la foi comme moyen de justification. . . . 231
CHAPITRE XXVII. — Comment on devient chrétien. 236
CHAPITRE XXVIII. — Exposition de la foi catholique (suite). . . 237
CHAPITRE XXIX. — Les sacrements. 244
CHAPITRE XXX. — Exposition (suite) 247
CHAPITRE XXXI. — Exposition (suite). 261
CHAPITRE XXXII. — Du culte de la Sainte-Vierge. 265
CHAPITRE XXXIII. — Culte des reliques des saints. 279

FIN DE LA TABLE.

239.6
R2
Rendu, Louis
AUTHOR
Des Efforts du Protestantisme
TITLE

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIR

LA SYMBOLIQUE

OU EXPOSITION DES CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES ENTRE LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS D'APRÈS LEURS CONFESSIONS DE FOI PUBLIQUES

PAR MŒHLER, Professeur à l'Université de Munich.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR F. LACHAT.

Deuxième édition, revue et corrigée pour la traduction. 3 vol. in-8. 16 fr.

« Il est trois ouvrages, disait feu le roi de Prusse, dont je suis prêt à récompenser magnifiquement une bonne réfutation : le premier, c'est LA SYMBOLIQUE de Mœhler. »

« Ces paroles du monarque théologien furent entendues. Les meilleurs champions du protestantisme descendirent dans la lice; mais une bonne réfutation de LA SYMBOLIQUE est encore à faire; on peut dire hardiment qu'elle ne se fera pas.

« Mœhler est un des plus grands théologiens qui aient jamais existé. Son UNITÉ DE L'ÉGLISE, sa PATROLOGIE, son SAINT ATHANASE surtout, suffiraient à justifier cet éloge. Mais sa SYMBOLIQUE est assurément son chef-d'œuvre. Classique en Allemagne dès son apparition, immédiatement traduite en latin, mise presque aussitôt en italien par un nonce du Saint-Siége, elle ne pouvait manquer de l'être en français. Elle le fut, et la première édition de cette traduction s'épuisa rapidement; elle manquait depuis longtemps dans le commerce.

« Le but de l'ouvrage est de confronter en quelque sorte les *Symboles* ou confessions de foi des diverses communions chrétiennes, d'en faire ressortir l'antagonisme radical et la filiation logique, de mettre en relief l'intime cohésion, l'harmonie intérieure du dogme catholique, sa conformité frappante avec l'Évangile et ses harmonies avec la raison (harmonies qui ont fait dire à un ministre protestant des plus distingués, M. Vinet : « Le catholicisme est la religion du bon sens »), tout en démontrant combien les doctrines hétérodoxes sont en contradiction, soit entre elles, soit avec la Révélation et la raison elle-même (1). »

Ainsi LA SYMBOLIQUE, qui « est une théologie du premier ordre avant même d'être un ouvrage de controverse, » comme le fait encore observer M. Foisset, renferme une double exposition de la doctrine universelle et de la doctrine réformée. « Sous ces deux rapports, elle est assurément, dit un auteur qui a écrit sur le même sujet, ce qui a été publié de plus parfait jusqu'à présent (2). » — « Mœhler développe admirablement, ajoute un historien controversiste, le double enseignement du catholicisme et du protestantisme (3)... son livre est destiné à remuer tout un monde théologique (4). » — « Il peut rendre de grands services aux théologiens, aux pasteurs, à tous ceux qui sont chargés d'instruire les peuples; car il est l'exposition la plus fidèle, la plus profonde et tout ensemble la plus brillante de la croyance universelle (5). »

« Il n'est pas moins instructif pour les protestants, auxquels il fait voir, l'histoire à la main, la filiation et le développement de leur doctrine (6). » — « Aucun théologien n'avait encore exposé, dans un ordre vraiment scientifique, les nouveautés du XVIe siècle; aucun n'avait mis suffisamment à contribution l'histoire chronologique de ces variations religieuses, pour fonder sur l'étude des dates les rapports à établir entre les confessions. LA SYMBOLIQUE signale, avec une grande profondeur, l'état actuel du protestantisme... et ce qui lui donne beaucoup de prix, c'est qu'elle ajoute plusieurs pages à l'*Histoire des variations*, du grand Bossuet (7). » — « Elle offre, en effet, une revue complète de toutes les déviations du protestantisme jusqu'aux rêveries de Swedenborg, jusqu'au panthéisme de Schleiermacher et des docteurs de Tubingue (8). »

(1) M. FOISSET, *Univers* du 16 novembre 1853, n° 313. — (2) *Symbolique populaire*, traduite par Jean COHEN, page v. — (3) *Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de Martin Luther*, par AUBIN, t. II, p. 76. — (4) *Ibid.*, p. 221. — (5) *Sion*, journal d'Augsbourg, 3e cahier, 1834. — (6) *Allgemeiner Religions und Kirchenfreund*, VIIIe année, 1er cahier. Wurtzbourg, 1833. — (7) M. ALLETZ, *Introd. Enc. cath.*, p. XCIII et XCIV. — *Univers*, 16 novembre 1853, n° 313.

Paris — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.